



HAL
open science

Autour de l'Orne industrielle: paysages industriels hérités

Michaël Picon

► **To cite this version:**

Michaël Picon. Autour de l'Orne industrielle: paysages industriels hérités. Ingénierie de l'environnement. 2014. dumas-01110255

HAL Id: dumas-01110255

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01110255v1>

Submitted on 27 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET METIERS
ÉCOLE SUPÉRIEURE DES GÉOMÈTRES ET TOPOGRAPHES

MÉMOIRE

présenté en vue d'obtenir

le **DIPLÔME** de Master Identification, Aménagement et Gestion du Foncier

par

Michaël Picon

Autour de l'Orne *industrielle* : paysages industriels hérités

Soutenu le 9 septembre 2014

JURY

PRÉSIDENT : Monsieur Nicolas CHAUVIN

MEMBRES : Monsieur Mathieu BONNEFOND, professeur référent
Monsieur Pierre CLERGEOT, professeur référent

Maître de stage : Monsieur Simon EDELBLUTTE en lien avec Monsieur Pascal RAGGI

Remerciements

Je remercie ici toutes les personnes qui ont contribué à la bonne réalisation de ce travail de fin d'études.

Je remercie d'abord Monsieur Mathieu BONNEFOND, géographe et maître de conférences à l'ESGT, et Monsieur Pierre CLERGEOT, géographe et maître de conférences à l'ESGT retraité, d'avoir accepté de me suivre en tant que professeurs référents, et pour les conseils et corrections qu'ils m'ont apportés.

J'adresse mes remerciements à Monsieur Nicolas CHAUVIN en tant que directeur du Master Foncier, maître de conférences en Droit à l'ESGT, qui m'a permis d'achever des études aux prémices incertains.

Merci à Monsieur Christophe PROUDHOM, directeur des études de l'ESGT, pour son soutien discret, mais néanmoins bien présent, lors des moments difficiles à l'école, et pour l'agréable année d'e2i dont il fut l'animateur.

Un grand merci aux nombreuses « mamans » de l'ESGT, toujours présentes et réactives pour les étudiants.

J'adresse des remerciements particuliers à mon maître de stage, Monsieur Simon EDELBLUTTE, professeur de géographie, pour ses précieux conseils et corrections, pour sa franchise permanente fort appréciable (« TB », « Rhââââ », etc.), et pour avoir su fustiger mes angoisses aux moments cruciaux. Je le remercie également de m'avoir laissé une grande autonomie et une grande liberté de travail tout en étant disponible lorsque cela était nécessaire.

Je remercie également Monsieur Pascal RAGGI, maître de conférences en Histoire contemporaine, co-encadrant du stage, pour ses conseils bibliographiques et historiques.

Je remercie Monsieur Geoffroy SERÉ, pédologue et maître de conférences, pour les échanges autour du REVERTER, et pour son accueil chaleureux au sein du projet.

Je remercie l'ensemble des membres du LOTERR de Nancy pour leur accueil et leur gentillesse qui m'ont permis de travailler dans des conditions agréables.

Je remercie Monsieur Michel DESHAIES, professeur de géographie, directeur du LOTERR, de m'avoir accueilli dans les locaux du LOTERR pendant ces six mois.

Je remercie également Monsieur Dominique BRION, ingénieur d'études du LOTERR, pour son très bon accueil dans les bureaux du LOTERR, son agréable compagnie quotidienne, la mise à disposition des photographies de la base du LOTERR, et les petits-déjeuners du vendredi.

Je remercie Monsieur Claude SEYER, maître de conférences en géographie retraité, pour les discussions passionnantes et les nombreuses informations qu'il m'a communiquées sur les vallées industrielles lorraines.

Je remercie Monsieur André HUMBERT, professeur émérite de géographie, pour les précieuses photographies aériennes, mais également pour les discussions géographiques et « géo-olfactives » et sa sympathie à mon égard.

Je remercie Madame Colette RENARD-GRANDMONTAGNE, maître de conférences en géographie, pour les discussions bibliophiles, les prêts de livres, les conseils et sa sympathie à mon égard.

Je remercie aussi Monsieur Denis MATHIS, docteur en géographie et chercheur associé au LOTERR, pour les discussions « anthroposystémiques », les conseils épistémologiques et sa sympathie à mon égard.

Je remercie Madame Laurence MANSUY-HUAULT, géochimiste maître de conférences et Madame Emmanuelle MONTARGES-PELLETIER, géochimiste et chercheuse CNRS, membres du LIEC, pour leur sympathie et les carottages sur l'Orne.

Je remercie l'ensemble des membres de la Zone Atelier Moselle pour leur accueil fort agréable lors de leurs journées scientifiques.

Remerciements également aux membres du GISFI pour m'avoir accueilli lors de leurs plénières.

Je remercie « les *girls* », Kamila BENZAADI, Axelle DE GASPERIN, Mélanie PATEAU, Anne HECKER, pour leur accueil amical, les conseils géographiques, et les repas partagés.

Merci également à Brice MARCUOLA dit « jeune homme », camarade de déjeuners et de cafés et ancien habitant de ville-usine dont le témoignage fut précieux.

Remerciements à Maxime STEMPLÉ, stagiaire au LOTERR de bonne compagnie.

Remerciements à Maïn KAFA, docteur syrien vacataire au LOTERR, pour sa sympathie et les quelques bavards *kawas* et cibiches partagés.

Enfin, je souhaite remercier ma famille proche et mes amis pour leur soutien pendant toutes mes années d'études. Je remercie mes parents qui en plus de m'avoir supporté ces six derniers mois m'ont soutenu moralement et financièrement. Merci à mes trois petits frères, Manuel, Yoann et Lucas pour leur bonne humeur quotidienne et salvatrice. Merci à mes grands-parents pour leur soutien et leur amour depuis toujours. Merci à feu mon grand-père Gérard de m'avoir transmis le goût de l'Histoire et de la Géographie. Merci à « mère-grand » Lili pour sa précieuse et ultime relecture. Remerciements particuliers à mon parrain et oncle Fabrice PICON, pour m'avoir soutenu à tous points de vue et sans faille pendant de trop longues années d'études, avec qui le mot « parrain » prend tout son sens. Merci à mon oncle Sébastien LUMBRERAS pour son soutien lui aussi sans faille et pour les interludes théâtraux parisiens.

Merci aux *gremlins* et aux autres pour les inoubliables années passées ensemble. Merci à Morgan MALIÉ dit « Saltykov » pour l'inspiration quotidienne. Merci à Chloé (De) ROUGEMONT, amie anglophone, pour la correction de l'*abstract*.

Liste des abréviations

AMAP : Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne

BASIAS : Inventaire historique de Sites Industriels et Activités de Service

BASOL : Base de données sur les sites et sols pollués (ou potentiellement pollués) appelant une action des pouvoirs publics, à titre préventif ou curatif

BRGM : Bureau de Recherches Géologiques et Minières

CECA : Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier

CNAM : Conservatoire National des Arts et Métiers

CRDP : Centre Régional de Documentation Pédagogique

CPHJ : Cercle pour la Promotion de l'Histoire de Jœuf

CRAN : Centre de Recherche Automatique de Nancy

DATAR : Délégation à l'Aménagement du Territoire et à l'Action Régionale

DGFIP : Direction Générale des Finances Publiques

ENE (loi) : loi portant Engagement National pour l'Environnement

EPCI : Établissement Public de Coopération Intercommunale

EPFL : Établissement Public Foncier Lorrain

EPML : Établissement Public de la Métropole Lorraine

ESGT : École Supérieure des Géomètres et Topographes

GISFI : Groupement d'Intérêt Scientifique pour les Friches Industrielles

HAP : Hydrocarbure Aromatique Polycyclique

IGN : Institut National de l'information Géographique et Forestière (anciennement Institut Géographique National)

INSEE : Institut National de la Statistique et des Études Économiques

LIEC : Laboratoire Interdisciplinaire des Environnements Continentaux

LOTERR : Centre de recherche en géographie (LOTERR fait référence à *Lotharingen* ou à la Haute Lotharinge, ayant donné leur nom à la Lorraine)

LSE : Laboratoire Sols et Environnement

LT (emplois) : emplois au Lieu de Travail

MSH : Maison des Sciences de l'Homme

ORAAMMS (zone) : Office de Répartition de l'Acier en Meurthe-et-Moselle Sud

PLU : Plan Local d'Urbanisme

PPRM : Plan de Prévention des Risques Miniers

REVERTER : pré-opération de recherche RÉVERsibilité des TERRitoires

RGP : Recensement Général de la Population

SIAFI : Syndicat Intercommunal d'Aménagement des Friches Industrielles

SLAG : Société Lorraine d'AGrégats

SNCF : Société Nationale des Chemins de Fer

SOLPA : Société Lorraine de Produits Alimentaires

SPDC : Serveur Professionnel des Données Cadastrales

URSS : Union des Républiques Socialistes Soviétiques

ZAC : Zone d'Aménagement Concerté

ZI : Zone Industrielle

Glossaire¹

Agreste : Champêtre, rustique, relatif à la campagne.

Bief : Canal qui conduit les eaux pour les faire tomber sur la roue d'un moulin. Il se dit aussi d'une portion d'un canal de navigation ou d'une rivière canalisée comprise entre deux écluses ou deux barrages. Le bief supérieur, le bief inférieur d'un canal.

Cité ouvrière : ensemble d'habitations individuelles ou collectives assez visiblement délimité et plus ou moins isolé du reste de l'agglomération, et planifié en bloc comme lotissements ou grands ensembles, parfois par une administration ou une entreprise, pour personnes à faibles revenus.

Coalescence : Réunion, fusion d'éléments qui sont en contact.

Coke : Variété de charbon résultant de la distillation de la houille, utilisée dans le chauffage domestique et surtout dans l'industrie métallurgique. Charbon raffiné.

Cokerie : Usine qui comporte des fours à chambres de grande capacité, dans lesquels on fabrique du coke métallurgique, et dont les sous-produits (goudrons, benzols, gaz divers) sont la base de la carbochimie.

Coron : Groupe de maisons ouvrières typique des régions minières du Nord. Ce sont en général des blocs d'habitations mitoyennes d'un étage peu confortables, sans sanitaires, avec un jardin étroit à l'arrière.

Cowper : Appareil à inversion utilisé en sidérurgie pour la récupération de la chaleur latente des gaz sortant des hauts-fourneaux et pour le réchauffage de l'air envoyé aux tuyères. (Les cowpers sont de grandes tours d'environ 25 m de hauteur et 5 m de diamètre comportant une chambre de combustion et une chambre de récupération.)

Crassier : tas de déchets issus de l'industrie métallurgique.

Cuesta (de l'espagnol : côte) : Forme de relief dissymétrique dégagée dans une structure monoclinale de résistance contrastée, superposant une couche résistante à une couche tendre, l'abrupt constituant le front de cuesta, la partie en pente douce (couche résistante affleurant) le revers.

Déterritorialisation : Concept forgé par G. Deleuze et F. Guattari et réutilisé en géographie humaine. Il désigne le fait de détacher une population de son territoire (rupture psychologique et/ou géographique). Il s'agit en quelque sorte de la rupture du contexte géographique d'une société. Cette rupture aboutit en général à une **reterritorialisation**, sinon elle aboutit à la mort de la société. La fuite des juifs de l'Allemagne nazie est un exemple extrême de déterritorialisation.

Dipsomanie : Alcoolisme périodique où des épisodes d'alcoolisation intense alternent avec des épisodes d'abstinence.

Économat : Magasin de vente au détail créé par un employeur à l'usage de ses salariés.

¹ Définitions : Larousse en ligne, CNRTL en ligne, Littré en ligne, Encyclopédie Universalis, Les mots de la géographie, dictionnaire critique (R. Brunet), dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés (M. Lussault, J. Lévy), dictionnaire Gaffiot Latin Français en ligne, M. Picon. Les définitions choisies correspondent aux sens des mots utilisés dans ce mémoire, tous les sens ne sont pas présentés.

Emblavure (du latin *blava*, blé) : vient du verbe « emblaver » qui signifie ensemer. Résultat de l'emblavage. L'**emblavage** est l'action d'emblaver.

Foulon : du latin *fullo* signifiant « foulon », est un bâtiment (le plus souvent un moulin à eau, *gynaeceum* en latin pour « atelier de femmes ») où l'on battait ou foulait les draps, ou la laine tissée dans de l'argile smectique pour les assouplir et les dégraisser. Le moulin était exploité par un ouvrier foulon ou foulonnier. Il pouvait aussi servir pour les cuirs et peaux.

Four pit : Four nécessaire pour réchauffer et tremper les lingots de métal à une température uniforme suffisante pour permettre le passage par les différentes étapes de laminage.

Gazomètre : Réservoir dans lequel le gaz manufacturé était emmagasiné à volume variable et sous pression pratiquement constante.

Glandage : Pratique agricole consistant à ramasser les glands pour nourrir les bêtes.

Habitus (en latin : manière d'être, dehors, aspect extérieur, conformation physique) : Comportement acquis, caractéristique d'un groupe social, quelle que soit son étendue, et transmissible au point de sembler inné. Selon R. Brunet : « *Concept de la sociologie contemporaine que le géographe gagne à méditer : c'est l'ensemble des pratiques entrant dans la culture, voire dans la personnalité de l'individu, de la personne ; l'habitus forme un ensemble structuré qui a sa part dans la reproduction des systèmes locaux, en guidant les pratiques individuelles. Pierre Bourdieu l'a utilisé "pour ne pas dire habitude", car il voit en lui une "capacité créatrice", même un art, et parce que son propos est d'élaborer une théorie de la pratique et "d'échapper à la fois à la philosophie du sujet, mais sans sacrifier l'agent, et à la philosophie de la structure, mais sans renoncer à prendre en compte les effets qu'elle exerce sur l'agent et à travers lui" ».*

Haut-fourneau : Appareil à cuve, chauffé au coke, où s'effectuent la réduction puis la fusion réductrice des minerais de fer, et l'élaboration de la fonte ou de certains ferro-alliages.

Idéal : Relatif au monde des idées, à la nature des idées.

Incompossible : Terme forgé par les théologiens. Se dit de deux choses à la fois incompatibles et impossibles, de deux phénomènes qui ne peuvent absolument pas coexister.

Isonomie : Égalité de tous devant la loi.

Laitier : Sous-produit métallurgique essentiellement composé de silicates, formé au cours des fusions d'élaboration et rassemblant les impuretés provenant des matières premières. (Il est employé comme liant ou granulat dans la construction des assises de chaussée.)

Laminoir : Installation industrielle ayant pour but la réduction d'épaisseur d'un matériau (généralement du métal). Il permet également la production de barres profilées (produits longs). Donne les mots laminer et laminage.

Manouvrier : Dans la France d'Ancien Régime, ouvrier, le plus souvent agricole, qui accomplissait des travaux saisonniers pour le compte d'autrui.

Méandre : Sinuosité marquée d'un cours d'eau (du nom d'un fleuve d'Ionie cité dans Homère). Un méandre a une rive concave (creusée par les eaux, et vers la partie avale de laquelle se déporte le courant par force centrifuge) et un *rive convexe aux eaux calmes* et sur laquelle se déposent des

alluvions. On appelle *lobe* de méandre l'espace enveloppé par la rive convexe, amphithéâtre celui dans lequel se creuse la rive concave. On appelle *pédoncule* la racine d'un lobe très accentué.

Meix : Habitation rurale avec dépendances et attenante à un jardin ou verger.

Minotier : meunier spécialisé dans la fabrication de farine.

Noue : Bras naturel ou artificiel d'une rivière demeurant largement en communication avec elle par l'aval.

Nucleus : signifie « noyau » en latin. Fragment, noyau isolé.

Palimpseste : À l'origine, le palimpseste est un parchemin que l'on gratte, que l'on efface, pour y inscrire un nouveau texte. Par certains procédés chimiques ou par transparence on peut faire réapparaître le texte ancien, le trésor caché sous un texte plus récent. Le mot a donné naissance à un concept en littérature. Pour faire simple, le palimpseste désigne en littérature les différentes couches de lecture d'un texte, la *transtextualité*, la référence plus ou moins voilée à un autre texte dans le texte (lien clair, lien obscur, imitation-hommage, et même la citation dans une certaine mesure...). Par exemple, le titre de la partie II « D'un Paysage l'autre » est palimpseste car il fait référence à une formulation particulière de l'écrivain Louis-Ferdinand Céline. Le concept est aussi utilisé par certains écrivains pour évoquer la complexité de L'Homme qui, comme un palimpseste, dispose sous la surface de caractères et de sens occultes, cachés. En géographie, le concept semble apparaître pour la première fois en France dans un article de Raymond Chevallier², mais celui-ci ne le développe malheureusement pas. En revanche, le concept est repris et mieux défini par les géographes de la revue Hérodote dans deux numéros consacrés à la Géographie historique³. Le concept est moins complexe qu'en littérature, il s'inspire plus de l'objet initial (le parchemin gratté) que du concept littéraire. Certains considèrent que le paysage possède une qualité de palimpseste, d'autres le considèrent comme un palimpseste... la nuance est ténue, mais néanmoins présente. Le paysage me semble être plus qu'un palimpseste, on peut le considérer comme tel sans oublier qu'il est plus que ça. Cette qualité de palimpseste semble être due à la formation même des paysages, le paysage se construit lentement ou brutalement par une accumulation, une *lente sécrétion* (ou un changement brutal lié à l'activité de l'Homme) d'éléments naturels et anthropiques. Les subsistances des accumulations passées dans le paysage actuel correspondent au texte mal effacé du palimpseste-parchemin. Celles-ci permettent de deviner, à l'aide d'autres éléments, les états précédents du paysage et même l'histoire qui entoure ce paysage. En d'autres termes, comprendre les différentes étapes de création d'un paysage avec cet outil permet de déduire l'histoire de la société qui a formé le paysage en question. C'est un outil formidable, mais il doit être complété par des recherches documentaires, des études de cartes anciennes et actuelles, et des études quantitatives (démographie notamment).

Paternalisme (d'après le lexique des sciences sociales) : Opinion selon laquelle les relations entre patrons et ouvriers [...] doivent être calquées sur le modèle des relations d'un père avec ses enfants.

Pâtis : Terrain en friche dans lequel paissent des bestiaux.

Pathognomonique : Qualifie un symptôme caractéristique d'une maladie précise (médecine). Par extension, qualifie un caractère caractéristique d'un phénomène précis (si ce caractère est présent, alors il s'agit nécessairement de ce phénomène).

² R. Chevallier, 1976

³ Revues n°74-75, 1994

Paysage (déf. simplifiée) : À l'origine, terme pictural utilisé par les peintres pour désigner un type de représentation (peintures de paysages naturels). La description de paysages est aussi pratiquée par les écrivains, les poètes (*Paysage* de C. Baudelaire par exemple) et les géographes (tradition de l'école vidalienne). Ici, il désignera l'espace de moyenne échelle ou de grande échelle perçu directement par un observateur (vision directe, mais on peut étendre cela à la perception olfactive et auditive). En revanche, le **territoire**, lui, désignera un espace bien plus vaste qu'un observateur ne peut pas voir directement dans son ensemble.

Place (lutte des) : Définition synthétique du dictionnaire de M. Lussault et J. Lévy. « *Relations, pour un individu donné, entre une position sociale, un ensemble de normes d'usages et un emplacement occupable.* ». Le concept est particulièrement adapté au monde actuel, mais nous verrons qu'il est intéressant de l'appliquer à la conception paternaliste de l'aménagement du territoire.

Prégnant : Qui s'impose à l'esprit, qui produit une forte impression.

Proto-industrie : Littéralement « première industrie ». Désigne les petites usines (moulins, manufactures, bas-fourneaux, etc.) d'avant la révolution industrielle. Celles-ci sont souvent mêlées ou liées à l'activité agricole. D'après S. Edelblutte, « *la phase proto-industrielle, durant laquelle se dessinent, dès le Moyen Âge, des activités, certes encore proches de l'artisanat par les méthodes et les savoir-faire, mais qui s'en détachent, soit par le nombre de personnes qu'elles emploient dans de vastes établissements (manufactures), soit par l'utilisation de machines simples (moulins) et parfois par l'association des deux paramètres.* »⁴

Résilience : Capacité à absorber une perturbation, à se réorganiser, et à continuer de fonctionner de la même manière qu'avant. Capacité d'un objet, d'un milieu, d'un espace, d'un territoire à retrouver son état antérieur.

Reterritorialisation : Concept forgé par G. Deleuze et F. Guattari et réutilisé en géographie humaine. Appropriation d'un nouveau **territoire** par une société (appropriation géographique et/ou psychologique). La société est mise dans un nouveau contexte géographique. La présence d'immigrés italiens dans les villes-usines révèle une reterritorialisation de ces populations.

Shed : toiture à redans partiels, toiture en dents de scie formée d'une succession de toits à deux versants de pente différente, le plus court étant généralement vitré, couvrant en général un atelier industriel. Un bâtiment à sheds, associé à une cheminée d'usine, constitue l'image-type de l'usine et de l'industrie.

Skip : (benne en anglais) il s'agit d'une installation servant à la montée de charges en vrac, généralement pondéreuses, à l'aide de bennes qui se vidangent par gravité. Cette installation est fréquente dans le transport de roches, dans l'extraction minière ou l'alimentation de hauts fourneaux.

Technosol : Néologisme utilisé par certains chercheurs pour désigner le sol pollué des friches industrielles. Il s'agit à l'origine d'un néologisme anglais désignant les sols dont les propriétés et la pédogenèse sont majoritairement dues à des origines technologiques.

Terril : Tas de déchets issu de l'exploitation minière.

Territoire (définition simplifiée) : Forme objectivée et consciente de l'espace (de petite échelle) liée au sentiment d'appropriation d'un espace.

⁴ S. Edelblutte, 2009, page 14

Terroir : Espace consacré à un type d'agriculture traditionnelle.

Train-fil (train à fil, train de laminoir) : laminoir spécialisé dans la fabrication de fils métalliques.

Trope (du grec *tropos*, tour) : Figure par laquelle un mot prend une signification autre que son sens propre. Les tropes sont certains sens plus ou moins différents du sens primitif, qu'offrent, dans l'expression de la pensée, les mots appliqués à de nouvelles idées.

Tropisme (du grec *tropos*, tour) : Force plus ou moins obscure qui pousse un groupe, un phénomène, à prendre une certaine orientation.

Usoir : Dans les villages-rues lorrains, il s'agit de l'espace situé entre l'exploitation agricole et la rue utilisé pour y déposer le tas de fumier, le tas de bois, les outils agricoles...

Table des matières

Introduction générale.....	3
I. La mémoire et la terre : le palimpseste paysager	11
I.1. Introduction.....	11
I.2. À Homécourt.....	13
I.2.1. L’habitat ouvrier et l’habitat moderne mêlés	13
I.2.2. Le vieux village et ses abords	15
I.2.3. Les friches industrielles.....	16
I.3. À Jœuf.....	18
I.3.1. L’habitat moderne et ouvrier mêlés	18
I.3.2. Les friches industrielles.....	21
I.3.2.1. Les anciens hauts-fourneaux	22
I.3.2.2. Les laminoirs.....	23
I.3.2.3. Le barrage de Beth	23
I.3.3. L’industrie active : la SLAG (Société Lorraine d’AGrégats)	23
I.4. Que nous révèle le palimpseste ?	26
II. D’un paysage l’autre : trois phases paysagères.....	27
II.1. Introduction.....	27
II.2. La phase agri-rurale : des villages-rues typiquement lorrains (XIXe siècle).....	27
II.3. La phase sidérurgique : des villes-usines paternalistes au déclin industriel (fin XIXe – années 1980).....	33
II.3.1. Introduction.....	33
II.3.2. Le géosystème paternaliste d’Homécourt.....	35
II.3.2.1. La sidérurgie : la mine, l’aciérie et la cokerie.....	35
II.3.2.2. Parenthèse olfactive	40
II.3.2.3. L’industrie agroalimentaire.....	41
II.3.2.4. Le plateau boisé	42
II.3.3. Le géosystème paternaliste à Jœuf.....	44
II.3.3.1. La mine du Grand Fond	44
II.3.3.2. Le complexe sidérurgique.....	44
II.3.3.3. Autres usines.....	47
II.3.3.4. L’habitat.....	49
II.3.3.5. Le plateau lorrain	49
II.3.4. La pollution et le syndicat de curage de l’Orne	50
II.3.5. Les différences entre Jœuf et Homécourt	51

II.3.5.1. Deux paternalismes aux intensités nuancées	51
II.3.5.2. Un paternalisme modéré à Homécourt	53
II.3.5.3. Un paternalisme très marqué à Jœuf.....	57
II.3.6. Les caractères de la ville-usine dans les deux systèmes	60
II.3.7. Conclusion	62
II.4. La phase contemporaine : la reconversion industrielle et le retournement fonctionnel des anciennes villes-usines (années 1980 à aujourd'hui)	63
II.4.1. <i>Tabula rasa</i> : Un patrimoine bâti effacé au spectre néanmoins inscrit dans le palimpseste.....	63
II.4.2. La reconversion industrielle d'Homécourt	64
II.4.2.1. La cokerie	65
II.4.2.2. Le complexe sidérurgique.....	66
II.4.2.3. La SOLPA	69
II.4.2.4. Le crassier du Crombillon.....	69
II.4.3. La reconversion industrielle à Jœuf	70
II.4.3.1. Un exemple singulier de réoccupation sauvage des friches.....	70
II.4.3.2. La fermeture de la dernière usine : l'usine Europepe.....	70
II.4.3.3. L'écoquartier.....	71
II.4.4. Le redéveloppement territorial des anciennes villes usines	74
II.4.5. Conséquences de cette dernière évolution	79
Conclusion générale	82
Table des illustrations.....	85
Documents.....	85
Figures.....	85
Photographies	86
Bibliographie	87
Cartes utilisées.....	91
Annexes.....	92

Introduction générale

« *La ville est le milieu de l'histoire parce qu'elle est à la fois concentration du pouvoir social, qui rend possible l'entreprise historique, et conscience du passé.* »⁵

Pourquoi un étudiant de l'École Supérieure des Géomètres et Topographes (ESGT), par extension du Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM), s'intéresserait-il à la géographie et à l'industrie, à cette géographie dite « industrielle » ? L'intérêt géographique semble *a priori* logique, ne serait-ce que pour la proximité sémantique de « géographie » et de « géomètre ». Ajoutons que le géomètre est un des producteurs d'espace les plus prolifiques ; le géomètre remembre, le géomètre lotit, le géomètre divise et réunit les parcelles. Son influence sur le tissu urbain, rurbain ou rural n'est pas à démontrer. Il n'est pas simple mesureur, il agit sur le paysage comme un thermomètre capable d'accentuer ou d'atténuer la fièvre. La somme des travaux à grande échelle du géomètre impacte des paysages de plus petite échelle. Il doit, en plus de ses connaissances techniques et juridiques, développer une sensibilité géographique s'il veut comprendre la nature des espaces qu'il modifie, et ainsi ne pas les dénaturer. On le forme de plus en plus à l'aménagement et à l'urbanisme, on le forme à la compréhension des paysages, on le forme surtout à discuter avec l'ensemble des acteurs de l'aménagement du territoire (de l'exploitant agricole à l'Établissement Public de Coopération Intercommunale – EPCI – institutionnel). De plus, la forte polyvalence et la curiosité du Géomètre ne sont pas sans rappeler le caractère protéiforme de la Géographie : « *Il y a une géographie de tout. L'homme de tempérament géographique est celui qui envisage tout sous cet aspect, qui, à propos de tout, fait une carte [ou un plan ?]* »⁶. Le géomètre n'est-il pas celui qui à propos de tout fait un plan ? Lorsqu'il dresse la topographie d'un lieu, lorsqu'il délimite, ou même lorsqu'il fait ses observations (il établit alors un *canevas*, sorte de plan de la série de mesures qu'il va prendre), il établit un plan. Le Droit, indispensable à l'exercice de sa profession, ne le voit-il pas non plus comme un plan, un vaste agencement de règles forgées par l'Homme ? Le géomètre semble donc particulièrement sensible à cette ouverture géographique, de même que le géographe est sensible au travail du géomètre (influence sur le paysage, réalisation de plans, histoire des sciences et techniques géographiques, etc.).

L'intérêt pour l'industrie peut sembler plus surprenant. D'abord, l'industrie, surtout en matière de paysages et d'architecture, est un phénomène mal perçu pour de multiples raisons ; nous aurons l'occasion d'y revenir lors de notre étude. L'intérêt pour les paysages que l'industrie a formés peut donc sembler incongru. En fait, cette curiosité est moins surprenante lorsque l'on se souvient que le CNAM est à l'origine du premier musée français relatif à l'histoire des techniques et de l'industrie (le musée des arts et métiers) et que la géographie industrielle, dans sa dimension culturelle, partage certains aspects de l'archéologie industrielle (aujourd'hui appelée « patrimoine industriel »)⁷. Les deux jouent donc un rôle, à deux échelles différentes, dans la préservation du patrimoine industriel remarquable. De plus, ce tropisme personnel pour la grande industrie lorraine peut s'expliquer assez facilement. L'imaginaire populaire voit encore la Lorraine comme une région industrielle alors qu'elle est devenue majoritairement tertiaire. Est-ce à cause de toute la mythologie industrielle qui entoure la Lorraine (nourrie par exemple par les cristalleries Daum et les ateliers d'Émile Gallé pour la « bonne » image, puis par exemple par la grande sidérurgie et les mines de sel, de charbon et de fer pour la « mauvaise » image après leur déclin) ? Comme toute représentation, celle-ci provient d'un passé bien réel, et c'est ce passé, dont je voyais quotidiennement certains vestiges lorsque j'étais plus jeune, que

⁵ G. Debord, 2006, page 841 ; « *milieu de l'histoire* » est en italique dans le texte.

⁶ A. Siegfried in R. Dulau et J.-R. Pitte (dir), 1998, page 20

⁷ C. Cartier raconte la genèse de cette archéologie industrielle dans son ouvrage *L'héritage industriel, un patrimoine* (2003).

j'ai voulu retrouver à travers cette étude. Je voulais comprendre dans quel *milieu* vivaient mes aïeux qui travaillaient aux laminoirs, même s'il ne s'agissait pas de ceux de la vallée de l'Orne.

Pour mieux comprendre l'étude qui va suivre, il est nécessaire de rappeler quelques éléments généraux de situation géographique et historique de la vallée de l'Orne (figure 1). Ces éléments permettent de comprendre rapidement l'implantation de la sidérurgie dans la vallée de l'Orne *industrielle*⁸ et son déclin.

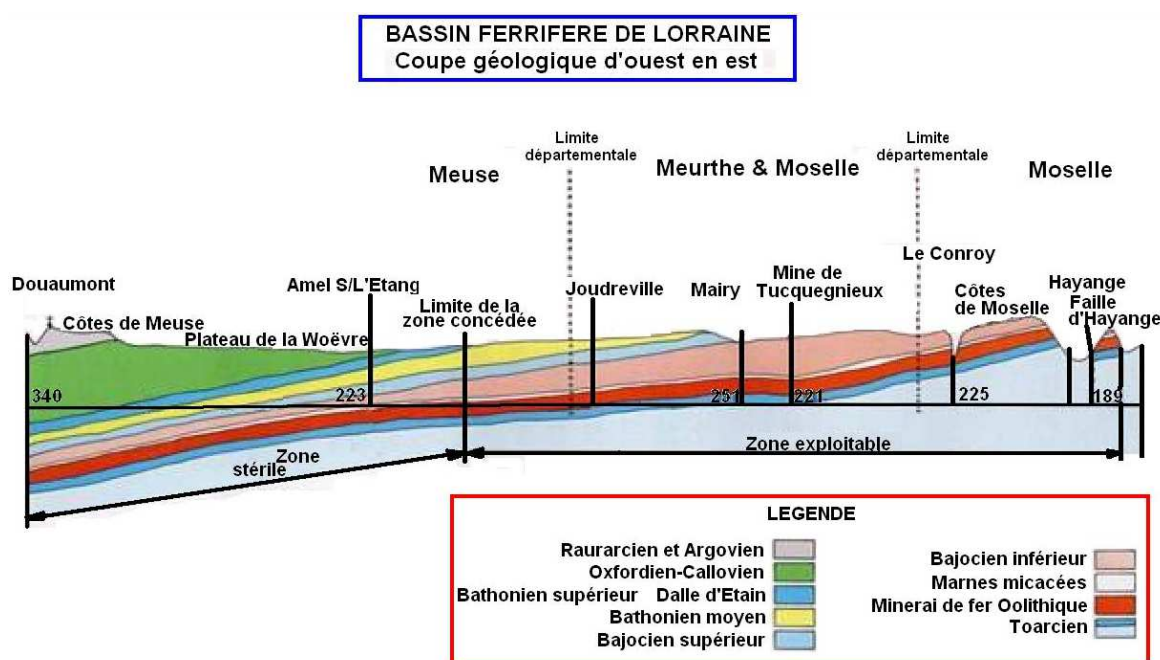


Figure 1 : Carte de situation de l'Orne en Lorraine (S. Edelblutte, retouche M. Picon 2014)

L'Orne est un des affluents de la Moselle, elle-même affluent du grand Rhin. Elle prend sa source dans le village détruit d'Ornes (lors de la première guerre mondiale, l'ancien village se situe à

⁸ « Rivière industrielle » est un terme emprunté à l'article de S. Frioux, « Fléau, ressource, exutoire : visions et usages des rivières urbaines (XVIIIe-XXIe s.) », *Géocarrefour*, no. 3, pp. 188–192, Sep. 2013. Il utilise ce terme comme un trope, un mot dont le sens initial a été légèrement déplacé, renvoyant aux deux quasi homophones au radical commun que sont « industrielle » et « industrielle » pour désigner une rivière aménagée intelligemment, habilement, ingénieusement par l'homme pour l'industrie.

environ 4,5 km au nord-est du fort de Douaumont) dans le département de la Meuse et se jette dans la Moselle à Richemont (département de la Moselle), commune abritant notamment une centrale thermique qui fut reliée par des gazoducs aux hauts-fourneaux de la vallée de l'Orne. La rivière traverse donc trois des quatre départements lorrains. D'ouest en est, elle jaillit d'abord au pied de la côte de Meuse, talus limitant à l'est le plateau calcaire abritant la forêt de Verdun, puis s'écoule dans la plaine de la Woëvre (l'Orne est alors bordée par de nombreux étangs piscicoles). Elle s'encaisse ensuite dans le Pays Haut, plateau calcaire qui correspond au revers de la côte de Moselle, avant d'entailler celle-ci vers Rombas pour se jeter dans la Moselle. En dehors de la plaine de la Woëvre, l'encaissement de l'Orne dans le plateau du Pays Haut et donc l'étranglement de sa vallée entrave fortement les liaisons routières et la construction de bâtiments massifs ailleurs que sur quelques terrasses alluviales. Or ces terrasses sont souvent déjà occupées par de petits villages au XIXe siècle. Ces seuls éléments rendent l'implantation de la sidérurgie lourde dans cette vallée curieuse, mais en réalité, un autre élément dont la force d'attraction dépasse les contraintes précitées amène l'industrie à s'implanter ici. En effet, dans la partie aval de l'Orne (côté mosellan), il existe un important gisement de minerai de fer sous le plateau lorrain qui se prolonge plus en profondeur, vers l'amont de la vallée (Auboué, Homécourt).



Document 1 : coupe ouest-est du bassin ferrifère de Lorraine (François Xavier Bibert)

La présence du minerai de fer explique à elle seule l'industrialisation de la partie est de la vallée (document 1). Le gisement n'est pas intégralement connu au XIXe siècle. Seule la partie « haute » (à l'est) du gisement est exploitée et connue. À Moyeuve-Grande, la mine de fer existe depuis le début de la renaissance (XVIe siècle). Il s'agit de galeries creusées à partir du talus de la Côte de Moselle ou des versants de vallée qui entaillent le plateau. Le minerai affleure donc à flanc de versants ou de talus et son exploitation ne nécessite pas de creusement de puits verticaux. Des mines de fer sont exploitées au nord-est de Jœuf depuis le moyen-âge (la mine d'Hayange au XIIIe siècle par exemple). Les premières forges de Moyeuve-Grande existent depuis le XIVE siècle⁹. Au XIXe siècle, la sidérurgie de la vallée est donc exclusivement concentrée dans sa partie mosellane (de Moyeuve à l'actuelle Amnéville). Un élément historique propage ensuite la sidérurgie plus en amont.

⁹ Source : H. Collin, 1975

En effet, en 1871 le gouvernement de la Défense Nationale cède l'Alsace et une partie de la Lorraine à l'Allemagne (traité de Francfort). La nouvelle frontière se situe entre Jœuf et Moyeuville-Grande et correspond à l'actuelle limite départementale entre la Meurthe-et-Moselle et la Moselle. Le fer et les usines à l'Est de la nouvelle frontière passent donc du côté allemand. Les géologues pensent que le gisement de minerai est entièrement localisé du côté allemand. Des études géologiques vont cependant révéler plus tard que celui-ci s'étend plus en profondeur du côté français, et plusieurs puits de mine sont foncés à partir des années 1880 (on passe donc de galeries de mines « horizontales » anciennes à des puits de mine verticaux). La découverte du prolongement du gisement va lancer la sidérurgie de cette section de vallée (Auboué, Homécourt, Jœuf). Les hauts-fourneaux et leurs annexes se construisent, et de véritables villes se forment autour de ces usines nourricières. Puis, la Première Guerre mondiale ralentit temporairement le développement de l'industrie. Les industries de l'aval repassent du côté français après l'armistice du 11 novembre 1918. La croissance industrielle reprend jusqu'à la Seconde Guerre mondiale malgré quelques difficultés lors de la crise économique des années 1930. Pendant l'occupation, les usines et les mines sont confisquées par les Allemands jusqu'à la Libération. Enfin, lors de la reconstruction, la sidérurgie locale se modernise pour améliorer son rendement et la sécurité des ouvriers puis décline progressivement à partir des années 1970.

En effet, la crise majeure du secteur s'étend des années 1970 aux années 1990¹⁰. Elle est principalement due à la mondialisation de l'économie. Les mines de fer sont les premières touchées car la concurrence d'autres minerais plus riches en fer et facilement importables (les transports maritimes sont moins coûteux et plus efficaces) est trop forte (minerais africains – l'émancipation des anciennes colonies africaines participe à cette nouvelle concurrence, hématite suédoise...). La crise de l'industrie sidérurgique, quant à elle, est plus lente et plus étendue. Elle est due, comme pour le minerai, au développement de la concurrence mondiale, mais aussi à l'apparition de nouvelles technologies comme les « Brescia », les aciéries électriques dont le surnom provient de leur région de naissance autour de Brescia, en Italie (celles-ci n'utilisent pas de minerai, elles recyclent les ferrailles qui foisonnent déjà à l'époque pour en faire de l'acier neuf). Cela provoque différentes phases incoercibles de diminution du prix de l'acier. L'État doit intervenir financièrement à la fin des années 1970 pour enrayer la faillite des entreprises, et oblige certains industriels à lui céder leur entreprise (sous l'impulsion du premier ministre Raymond Barre, certains patrons diront avoir signé la cession de leurs parts « le couteau sous la gorge »). Les industries sont alors gérées à la manière des financiers (restructurations, dégraissages, etc.), mais si « *L'obsession des remèdes marque la fin d'une civilisation [...]* »¹¹, celle des remèdes financiers marque la fin de la sidérurgie locale. À la fin des années 1990, la plupart des usines sidérurgiques sont fermées dans la vallée de l'Orne. En fait, seules certaines usines parmi les plus modernes et les moins enclavées (vallées moins encaissées, ou à proximité des confluences) subsistent (l'aciérie électrique de Neuves-Maisons dans la vallée de la Moselle, ou celle de Florange dans la vallée de la Fensch par exemple). Ainsi, sur le terrain, le déclin de l'industrie de l'acier est à la fois brutal et progressif. Il est socialement brutal, car chaque plan de sauvetage, chaque reconversion, chaque fermeture a un impact fort sur l'emploi, sur l'économie des villes et sur l'*habitus* des populations. Enfin, il est progressif d'un point de vue paysager car les friches apparaissent de manière séquentielle, chaque élément d'un site se retrouve à l'état de friche à un moment différent. Or chacun de ces éléments peut être réutilisé, reconverti, requalifié ou réoccupé par une autre activité industrielle avant que l'ensemble de la zone soit en friche. Ces béances paysagères (les friches) et les autres éléments paysagers hérités vont nous permettre de mener cette étude en employant une démarche dite de « géographie rétrospective ».

¹⁰ Source : P. Raggi, 2013

¹¹ E. Cioran, 1995, page 610

L'étude des paysages inspirée par la démarche d'André Humbert, professeur émérite de géographie à l'université Lorraine et géographe volant¹², est tout à fait originale bien qu'elle soit l'héritière de travaux plus anciens (Paul Vidal De La Blache). L'approche globale d'André Humbert s'appuie sur la vision aérienne, le vol permettant d'avoir une vision globale d'un système (ensemble des éléments du système plutôt qu'éléments pris séparément), l'avion est à la fois un *artéfact* lui permettant de voler et son *macroscope*¹³. Il s'agit aussi d'une démarche rétrospective dont la base de travail est la qualité de palimpseste du paysage. À l'origine, le palimpseste est un parchemin manuscrit que l'on gratte, que l'on efface, pour y inscrire un nouveau texte. En littérature, il désigne, pour faire simple, les différents degrés de lecture d'un texte (par exemple, l'écriture de François Rabelais comprend presque systématiquement deux ou trois niveaux de lecture). La littérature a cette qualité de palimpseste, l'âme humaine la possède aussi si l'on se fie à certains écrivains... enfin, la qualité de palimpseste du paysage peut aisément être admise comme un axiome : « *Le paysage peut être considéré comme un palimpseste, où ce qui a été successivement modelé, marqué à telle ou telle période du passé a été plus ou moins raboté, effacé ou transformé par ce qui s'est passé plus tard.* »¹⁴. G. Debord (citation introductive) accorde aussi cette qualité de palimpseste à la ville lorsqu'il la qualifie de *conscience du passé*. Si l'on considère le paysage comme un « être géographique »¹⁵, le palimpseste peut être métaphoriquement perçu comme à la fois un révélateur et un constituant de l'âme du paysage passé, dans le sens où le corps est « *ce vêtement que la mort dissout* »¹⁶ et l'âme ce qui reste indissociable de l'être qu'il soit vivant ou défunt, ce qui reste après la mort du corps.

Cet héritage paysager constitue un faisceau d'indices permettant de déterminer les phases paysagères passées de l'espace étudié. En ce sens, la méthode utilisée se rapproche d'une approche archéologique, nécessairement rétrospective. En effet, cette démarche est toujours associée aux étiquettes « géographie historique », « géographie rétrospective » ou encore « géohistoire »¹⁷. Elle semble en accord avec l'histoire des sciences géographiques en France. Faut-il rappeler que la première chaire de géographie française a été créée par l'historien Paul Vidal de La Blache, père de la géographie française moderne, au XIXe siècle¹⁸ ? Les deux matières étaient alors confondues en une seule, et la géographie assez mal considérée. Ajoutons que l'*incipit* de *L'Homme et la Terre*¹⁹ rappelle le lien sacré – espace et temps – entre les deux matières : « *La Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps.* » et résonne avec la citation précédente de G. Debord qui fait de la ville le *milieu de l'histoire*. Si la ville est le *milieu de l'histoire*, la Géographie est légitime en tant qu'*Histoire dans l'Espace* puisqu'à travers l'étude de cet espace de vie, de ce milieu formé par l'Histoire et où se cristallise l'Histoire, elle peut comprendre l'Histoire de cet espace et de ses occupants. En effet, c'est bien l'histoire de l'ancienne vallée industrielle de l'Orne que nous allons étudier au travers de ses paysages passés et hérités (actuels). Nous verrons que ces paysages sont formés par des espaces produits et aménagés par l'Homme, et que ces productions d'espaces diffèrent à chaque phase paysagère. Les différents espaces produits à

¹² André Humbert est aussi le pilote-photographe-géographe qui alimente la base de photographies aériennes obliques du LOTERR, ses « aventures » de géographe volant sont racontées dans *Le géographe et le tapis volant* (2012).

¹³ A. Humbert s'inspire souvent du livre de Joël de Rosnay *Le microscope, vers une vision globale* décrivant l'approche globale et systémique.

¹⁴ Y. Lacoste, 1995, page 4.

¹⁵ Expression récurrente dans l'œuvre du géographe R. Brunet d'après Isabelle Lefort (2007)

¹⁶ Dante, la Divine Comédie, traduction de J. Risset, 2010, page 252

¹⁷ Voir revue Hérodote numéros 74-75 de 1995 consacrée à la géographie historique.

¹⁸ Source : I. Lefort *et al.*, conférence du 2 avril 2012.

¹⁹ E. Reclus, 1905.

chaque époque ne s'effacent pas mutuellement, parfois ils se superposent, parfois ils interfèrent, parfois ils s'étiolent pour disparaître (presque) totalement. Entre les espaces du même temps, des liens de vie existent, mais ces liens existent aussi entre les espaces de phases différentes. Parfois ces liaisons se forment sans effort, parfois elles sont tissées par la volonté de l'homme. Par exemple, dans notre étude, l'habitat ouvrier de la phase industrielle, alors totalement lié à l'usine, se retrouve après la crise de la sidérurgie lié à un pôle d'emploi éloigné (on passe donc d'un territoire en aire à un territoire archipelagique).

Cette manière de produire et d'utiliser l'espace peut être décomposée de façon systémique. Pour analyser cet espace produit et aménagé, nous utiliserons une version simplifiée et adaptée du concept de géosystème. Le géosystème²⁰ est un concept utilisé en géographie physique inspiré d'un concept relatif à l'écologie scientifique. Il peut néanmoins être étendu à la géographie humaine, et offre une démarche originale et pertinente pour l'étude des paysages industriels. Sa version originelle permet « *d'analyser les combinaisons dynamiques de facteurs biotiques, abiotiques et anthropiques associés à un territoire* »²¹ (les facteurs biotiques correspondent aux interactions du vivant sur le vivant, les facteurs abiotiques correspondent aux interactions entre le non-vivant et le vivant). En fait, son sens originel s'est déplacé, courbé, pour mieux épouser les besoins de la géographie moderne tel le bâton qui apparaît courbé dans l'eau par l'action de la réfraction et qu'il faut tordre pour obtenir une image droite. De plus, lorsque l'on définit un géosystème, il faut déterminer les relations qui le composent, mais également identifier ses sous-ensembles (géofaciès et géotopes ; les premiers étant « *des ensembles spatiaux [...] homogènes de quelques centaines de mètres carrés* », les seconds étant de « *toutes petites unités spatiales de quelques mètres carré, comme un talus ou un creux humide [...]* »). Ces sous-ensembles ont été identifiés par G. Bertrand²². En réalité, le modèle systémique utilisé se rapproche plus de l'anthroposystème (une dérive substantielle et sémantique du concept de géosystème) car les espaces étudiés sont extrêmement anthropisés, sans toutefois lui correspondre parfaitement car celui-ci écarte l'approche paysagère. En effet, d'après S. Edelblutte²³, le concept d'anthroposystème n'est pas utilisable tel quel puisqu'il écarte cette approche paysagère, le concept de géoanthroposystème (« *Si la démarche sémantique est claire et louable, c'est cependant oublier que dès le départ, la notion de géosystème intégrait l'action anthropique* »²⁴) ne l'est pas non plus.

Ainsi, on va utiliser un concept de géosystème dit « élargi » pour étudier nos « êtres géographiques »²⁵. C'est le concept utilisé par André Humbert dans sa démarche scientifique : « *Dans cette démarche, il présente ces géosystèmes comme des organismes vivants, ou comme des cellules vivantes, utilisant l'exploitation agricole pour bien faire comprendre cette analogie* »²⁶. L'intérêt majeur de ce géosystème appliqué ici à l'étude des paysages industriels est de permettre une approche à une échelle située entre celles du paysage (grande échelle) et du territoire (petite échelle) en ne négligeant ni les facteurs naturels (topographie naturelle, géomorphologie, etc.) ni les facteurs anthropiques (dominants) impactant l'espace (urbanisation, flux, constructions, dynamiques sociales, etc.). En effet, les interactions composant le géosystème sont à la fois visibles dans le paysage et dans le territoire. Ainsi, en utilisant cette articulation paysage-géosystème-territoire (vision directe-

²⁰ Pour une définition complète et épistémologique, voir J. Lévy et M. Lussault, *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]*, Paris: Belin, 2013 ; C. Vernolle-Mainar, *Le concept de Géosystème*, Hypergéo ; pour une définition en lien avec la géographie industrielle, voir S. Edelblutte, *Paysages industriels en Europe : constructions, reconversions, patrimonialisations*, 2012.

²¹ C. Vernolle-Maignar, "Le concept de Géosystème," *Hypergéo*.

²² G. Bertrand, 1972, pages 113 à 126.

²³ S. Edelblutte, 2012, pages 77 et 78.

²⁴ S. Edelblutte, 2012, page 77.

²⁵ Expression récurrente dans l'œuvre de R. Brunet d'après I. Lefort, 2007.

²⁶ S. Edelblutte, 2012, page 78. L'image des cellules vivantes et des organismes vivants est sûrement empruntée au livre *Le microscope* dans lequel Joël de Rosnay compare la ville à un « organisme vivant » (page 54).

approche systémique-perception), on tend à expliquer des territoires à partir de paysages puisque comme tout concept, le géosystème a une fonction pédagogique²⁷.

Pour expliquer le fonctionnement de nos espaces avec cet outil systémique, on utilise donc le paysage et sa qualité de palimpseste comme matériau de travail. En considérant que « [le géographe] se condamne [...] à ne comprendre que des phénomènes superficiels et fugaces, s'il ne prend pas en compte la totalité de l'objet géographique, c'est-à-dire le corps – les paysages – tout autant que le fonctionnement économique. Or, c'est le premier qui pose les problèmes les plus délicats à résoudre, car il est le résultat d'une lente sécrétion, le produit, matérialisé, du long fonctionnement d'une société humaine. Il est à la fois le résultat d'une évolution et le point de départ d'une nouvelle phase de changements. Il est incontournable »²⁸, on comprend que ce faisceau d'indices (le palimpseste) ne doit pas être le seul élément utilisé pour construire l'analyse même s'il est l'élément le plus essentiel à sa construction. Ainsi, l'analyse s'appuie surtout sur le palimpseste au moyen de recherches documentaires (photographies, cartes anciennes, documents d'archive, etc.) et de visites sur le terrain (visites et interrogation des sachants) ; elle est consolidée, confirmée, ajustée par quelques chiffres clefs (démographie, emploi, logement – les chiffres permettent aussi de quantifier les phénomènes déduits).

Enfin, pour conclure sur la démarche qui va conduire l'ensemble de ce mémoire, rappelons que si l'approche d'André Humbert s'applique à tous les types de paysages, celle utilisée ici s'applique à des paysages industriels et est donc liée à la *géographie industrielle* (son objet principal est l'espace industrialisé autour de l'Orne *industrielle*). Sylvie Daviet semble bien résumer les inspirations de l'approche proposée ici dans un article épistémologique sur la géographie industrielle : « *L'héritage vidalien [appliqué à la géographie industrielle] nourrissait une approche plus globale partant de l'espace et non du marché* »²⁹.

La structure de ce mémoire va donc épouser la méthode que nous venons d'évoquer. Il a d'abord fallu faire un choix, car six mois ne suffisent pas à étudier l'ensemble de la vallée de manière complète et sérieuse. Nous avons donc choisi d'étudier principalement dans ce mémoire les communes d'Homécourt et de Jœuf, dont les fonctionnements sont proches et fortement liés. Ce choix n'a pas été fait par hasard. La commune d'Homécourt abrite la friche d'une ancienne cokerie sur laquelle travaillent certains membres du Groupement d'Intérêt Scientifique pour les Friches Industrielles (GISFI). La requalification de ce site est aussi un des enjeux majeurs du pré-projet REVERTER (Réversibilité des Territoires, financé par la Maison des Sciences de l'Homme ou MSH) pour lequel cette recherche est produite. Jœuf devait aussi être étudié, car son histoire industrielle est très fortement liée à celle d'Homécourt, et sa position frontalière (de 1871 à 1918) en fait un cas particulièrement intéressant à étudier. Ainsi, pour cette double étude de cas, nous observerons d'abord le palimpseste paysager, puis nous en déduirons trois grandes phases paysagères. Cette partie de mon travail constitue le *corpus* de ce mémoire. La suite de ce travail (d'août à fin octobre 2014) consistera à intégrer Moyeuvre-Grande à cette étude détaillée avant d'étendre, de manière plus sommaire, l'étude à l'ensemble de la vallée industrielle. Le résultat final sera utilisé dans le cadre du pré-projet REVERTER, associé au travail de Dorine Téa sur « l'évaluation d'aménités paysagères et du consentement à payer sur scénarios de requalification de friches industrielles (faiblement polluées) en

²⁷ Voir G. Deleuze en collaboration avec F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris : Editions de Minuit, 1991, chapitre « Qu'est-ce qu'un concept ? ».

²⁸ A. Humbert, 1995, page 97.

²⁹ S. Daviet, 2005, page 19

supports de production de biomasse alimentaire » (enquêtes et analyses socio-économiques). Ces travaux participeront ainsi à la mise en œuvre de cette opération de pré-recherche visant à requalifier de manière optimale les friches industrielles de la vallée de l'Orne, ils viennent appuyer (éléments géographiques et historiques, faisabilité économique...) les recherches des chercheurs du LSE (Laboratoire Sols et Environnement) sur la dépollution des friches.

I. La mémoire et la terre : le palimpseste paysager

« Et je me comparais aux palimpsestes ; je goûtais la joie du savant, qui, sous les écritures plus récentes, découvre sur un même papier un texte très ancien infiniment plus précieux. »³⁰

I.1. Introduction

La mémoire de l'industrie est encore présente dans l'esprit des habitants de Jœuf et d'Homécourt lorsqu'on les interroge. Celle-ci subsiste aussi dans le palimpseste paysager qui marque les deux villes. Les visites sur le terrain sont essentielles, mais insuffisantes pour observer ce palimpseste, de même que les photographies prises depuis le sol. Le piéton ou l'automobiliste ne peut pas avoir une vision globale du territoire qu'il observe, il en perçoit des fragments, des composantes qu'il peine ensuite à assembler ; même s'il y parvient, il aura une vision décomposée de l'espace, pas une vision globale. Seule une vision plus haute, plus globale, semble autoriser l'observation de tout un agencement spatial. « *Immergé au milieu de toutes ces œuvres dont il ne perçoit parfois que la laideur de certains détails ou la peine des hommes qui y gagnent difficilement leur vie, le piéton ne peut jamais voir le tableau dans sa totalité, pas plus qu'un insecte sans ailes qui serait doté de sensibilité esthétique ne pourrait jamais jouir d'un tableau de Goya ou Picasso en se déplaçant sur la toile enduite de peinture.* »³¹ De plus, les photographies aériennes et satellites verticales (orthophotographies) ne suffisent pas non plus. Elles manquent de profondeur, on n'y aperçoit pas certains éléments utiles à l'analyse (façades par exemple), et la monumentalité des complexes industriels est écrasée par ces photos-plans. C'est donc un « *cheminement du haut vers le bas* »³² que nous avons emprunté pour observer ce palimpseste industriel. Il s'appuie d'abord sur les photographies aériennes obliques (une majorité de clichés du géographe-pilote André Humbert) localisées et comprises grâce aux cartes IGN, et dans une moindre mesure sur les photographies terrestres prises sur le terrain (figure 2).

³⁰ A. Gide, 1956, page 66.

³¹ A. Humbert, 2012, page 13.

³² A. Humbert, 2012, page 178.



Figure 2 : Cartographie des prises de vues principales de l'étude (Fond IGN TOP25, M. Picon 2014)

P : photos ; **F** : Figures

I.2. À Homécourt

I.2.1. L'habitat ouvrier et l'habitat moderne mêlés



Photo 1 : Homécourt, rue du vieux moulin, habitat collectif, cité de la Petite Fin (Le Républicain Lorrain, années 2000 – photographie orientée est-ouest)

Au premier plan, on observe de l'habitat collectif récent derrière lequel apparaît un hangar abandonné. Le passé industriel de la ville est surtout marqué par l'ensemble géométrique de cités ouvrières apparaissant au milieu de la photo 1. Il s'agit des cités de la Petite Fin. De cette hauteur, on peut distinguer deux types de cités.

Le premier type se retrouve dans les habitations les plus proches du photographe et celles situées au centre gauche de la photo 1. Ces ensembles de cités ouvrières sont les plus confortables. Il s'agit de maisons mitoyennes (deux habitations dans un bâtiment) de deux étages (R+2) entourées par un jardin concentré à l'arrière (rue des platanes par exemple). La rue des platanes est d'ailleurs singulière, car elle appartient encore à des propriétaires privés³³ (c'est pour cela que la rue est cadastrée, ce qui est rarement le cas du domaine public – voir figure 3). Il s'agit donc d'une voirie privée qui relève de la propriété privée (à ne pas confondre avec le domaine privé qui lui relève de la propriété publique). Cette rue devrait donc, en théorie, être entretenue par les propriétaires privés. Cependant, tout indique qu'elle est entretenue et gérée par la commune comme si elle lui appartenait (signalisation horizontale et verticale). On peut émettre quelques conjectures sur le caractère privé de cette rue. La rue et les terrains bâtis appartenaient initialement au patron de l'usine, puis au crépuscule

³³ Source : Serveur Professionnel des Données Cadastres (SPDC), DGFIP, 2014

de la phase de déclin industriel, les terrains bâtis ont été revendus à bas prix à leurs occupants (anciens ouvriers donc) et les parcelles de voirie adjacente l'ont également été. Cette situation a perduré bien que la voirie soit clairement affectée (affectée au service public, il s'agit d'un des éléments nécessaire en Droit de la propriété publique pour qu'une voirie intègre le domaine public). Elle aurait dû, en théorie, devenir un chemin rural (il s'agit d'une voirie relevant du domaine privé de la commune bien qu'affectée) ou une voirie communale (domaine public de la commune). Ainsi, le passé industriel marque à la fois le paysage, la structure du parcellaire et les régimes de propriété qui touchent celui-ci.

Le second type de cité attire encore plus l'œil sur cette photographie. Ce sont les trois rangées de longs bâtiments alignés que l'on voit au centre/centre-droit de la photographie (visibles aussi sur la figure 3). Il s'agit de bâtiments d'un étage (R+1) par blocs de 4 ou 5 habitations avec jardins à l'arrière en lanières (rue des cerisiers par exemple) dont les sanitaires étaient à l'origine en dehors de l'habitation. Ces jardins sont occupés anarchiquement par des constructions légères. Ce type de cité s'apparente aux corons et est généralement plus ancien que le type précité. Il se trouve qu'en effet, ces cités sont les premières construites à La Petite Fin au début du XXe siècle (elles côtoyaient alors des baraques en bois provisoires). On retrouve des cités de même type dans la cité de la gare. La première guerre mondiale suspend l'expansion des cités et de l'usine jusqu'aux années 1920.

À cet habitat tissé par l'ère industrielle vient se greffer une trame moderne, celle des lotissements et de l'habitat collectif. En plus des collectifs visibles au premier plan de la photo 1, on aperçoit dans la profondeur de la photographie, à l'extrémité du tissu urbain visible, de l'habitat récent organisé en lotissements (on les reconnaît sur le parcellaire – figure 3 – à leurs fameuses raquettes de retournement pour camions poubelles et au tracé global du parcellaire). On aperçoit également des barres d'habitations collectives sur la photo 1 à droite au pied du plateau boisé.



Figure 3 : Parcellaire des cités de La Petite Fin (IGN, BD ORTHO et BD PARCELLAIRE 2014, M. Picon)

I.2.2. Le vieux village et ses abords



Photo 2 : Homécourt, L'Orne, le noyau villageois initial (centre-ville), centre culturel Pablo Picasso, église, hangar fonctionnaliste (Le Républicain Lorrain, années 2000)

Cette photographie (photo 2) nous renseigne avant tout sur une époque antérieure à l'industrie sidérurgique. L'église se dresse au centre de la photographie. À gauche de l'église (trois bâtiments plus loin) on aperçoit la mairie reconnaissable à sa toiture en ardoises. Le tissu urbain directement visible sur l'image est concentré autour d'une même rue (le phénomène est encore plus visible sur une carte IGN 1/25 000) qui forme une courbe presque parallèle au cours de l'Orne voisine. L'habitat n'est pas réparti de manière géométrique et homogène. On devine donc aisément qu'il s'agit ici du noyau villageois initial d'Homécourt, sur lequel des éléments plus récents viennent se greffer.

Parmi ces éléments modernes, on aperçoit le centre culturel Pablo Picasso juste derrière l'église (bâtiment carré au sombre toit horizontal). L'espace autour de ce centre culturel est assez ouvert et participe à l'attrait du centre-ville homécourtois. Des bâtiments d'habitat collectif sont aussi visibles sur cette image (barres blanches relativement basses à gauche du centre culturel et dans son alignement). Enfin, l'autre élément moderne que l'on repère sur la photographie est le hangar

fonctionnaliste (bâtiment plat et carré dont la couleur blanchâtre tend vers le cyan) situé en retrait du tissu urbain et au pied du plateau boisé érodé par l'Orne. Il abrite un dépôt-vente au nom évocateur : Le Troc de l'Orne.

Une poignée de bâtiments d'habitat ouvrier semble avoir été insérée à proximité du noyau initial. Ils se situent, sur la photographie, à droite du centre culturel. Il s'agit d'une caserne ouvrière (bâtiment longiligne à étages) derrière laquelle se trouve un alignement d'habitations formant une petite cité ouvrière.

En amont de l'arrière-plan, à droite du plateau, on aperçoit les terrains de sport homécourtois puis une partie du territoire jovicien. L'arrière-plan nous donne une idée de l'étendue du plateau.

Quelques arbres feuillus moutonnent les rives de l'Orne, plus particulièrement sa rive gauche. On observe d'ailleurs à gauche de la rivière une sorte de couloir agreste qui fait figure d'exception dans le paysage homécourtois actuel. Ce couloir est en fait constitué de petits champs appartenant à la commune et utilisés par une association favorisant l'insertion sociale (Orne Services). Ces champs, qui profitent des alluvions fertiles déposées par les crues de l'Orne, sont cultivés par des personnes en difficulté, labourés à l'aide d'un cheval, et proposent des produits « bio », formant ainsi un terroir singulier perdu au cœur d'un espace urbanisé³⁴.

I.2.3. Les friches industrielles



Photo 3 : friches de la cokerie et de l'usine d'Homécourt, cité de la gare, cités de Jœuf (André Humbert 1994)

Bien que cette photographie (photo 3) date de 1994, le paysage qu'elle nous offre a peu changé depuis. Les marques de l'industrie dans le palimpseste paysager sont si prégnantes qu'elles prévalent sur les éléments contemporains du paysage. Au premier plan apparaît l'assiette de l'ancienne cokerie. Celle-ci a été démantelée en 1984 et 1985 après la cessation de son activité en 1981³⁵ et forme

³⁴ Sources : Commune d'Homécourt, *Homécourt magazine n°116*, décembre-2011 ; cadastre et SPDC.

³⁵ Source : BASOL, ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie

désormais une friche industrielle non bâtie. L'empreinte circulaire avec le diamètre le plus important indique l'ancien emplacement du gazomètre de la cokerie. Les marques circulaires plus petites révèlent l'emplacement d'autres réservoirs cylindriques. À gauche, on devine l'emprise rectangulaire des anciens parcs à charbon. La tentative de verdissement de la friche est palpable, mais semble malheureuse car la végétation peine à se développer sur la terre polluée par la cokéfaction. Le petit bâtiment rouge et blanc visible au premier plan et les éléments qui l'entourent constituent la plateforme expérimentale du GISFI (Groupement d'Intérêt Scientifique pour les Fiches Industrielles). À droite de ces friches, on aperçoit une petite partie du crassier issu des déchets de l'ancienne cokerie.

Au centre de la photographie, on voit la cité de la gare et l'hôtel des ouvriers. Cette cité se situe entre la friche de la cokerie au sud-ouest, l'ancienne mine Pauline à Montois-la-Montagne au sud-est et l'ancienne usine d'Homécourt au nord. Elle était destinée aux ouvriers d'Homécourt plutôt qu'aux mineurs de Montois. Elle est composée de bâtiments longilignes d'un étage comportant 4 ou 5 habitations avec des jardins en lanière à l'arrière des habitations. Les jardins des blocs centraux communiquent. Ils sont occupés anarchiquement par des constructions légères (typique de l'évolution de ce type de cité aux logements exigus). Cet ensemble est suivi par l'ancien « hôtel » des ouvriers réservé à l'origine aux ouvriers célibataires (bâtiment longiligne à la toiture de tuiles rosâtres). À droite de la cité, deux barres d'habitat collectif, récentes, siègent sur le bas de talus du plateau à l'est. À gauche de la gare se trouve l'immense friche industrielle née de l'ancienne usine sidérurgique de la Marine (aciéries, laminoirs, hauts-fourneaux, centrale électrique). On voit qu'elle est encore partiellement bâtie. Une partie de la friche a été verdie (espace verdâtre derrière le bâtiment au toit à double versant). Le sort de ce type de friche est souvent le réaménagement en ZI puis en ZAC et, en effet, cette friche a été depuis réaménagée partiellement en ZAC (aujourd'hui lotissement commercial du Haut des Tappes).

Enfin, à l'arrière-plan, on distingue les cités de Jœuf et le plateau abritant la forêt de Moyeuivre.

I.3. À Jœuf

I.3.1. L'habitat moderne et ouvrier mêlés



Photo 4 : Église Notre-Dame de Franchepré, cités ouvrières, collectifs, site industriel (Le Républicain Lorrain, l'Europe vue du ciel, années 2000)

La photographie (photo 4) est à elle seule une démonstration de la prégnance de l'héritage industriel de la ville de Jœuf. À l'arrière-plan à droite, on observe le bâtiment du train à fil (détruit aujourd'hui) du site industriel de la commune. À l'arrière-plan à gauche on aperçoit de l'habitat collectif plus récent. L'élément central de la photographie est intéressant, il s'agit de l'église Notre-Dame de Franchepré (Franchepré étant le lieu-dit où la première usine a été construite). Cette église a été financée et construite par la famille De Wendel. Elle se situe au cœur de la cité ouvrière de Génibois. Celle-ci forme un tissu urbain singulier, symétrique et uniforme (au niveau de l'architecture). Les habitations sont parfaitement alignées. Les maisons sont composées de deux logements jumelés. Chaque maison possède son jardin ouvrier. Une cité à l'implantation singulière est également visible sur la photo 4. Il s'agit de la cité ouvrière de Goprez, dont les constructions semblent suivre le bas de talus. Celle-ci a été construite entre 1907 et 1910³⁶. Son habitat diffère de celui du Génibois, les maisons sont accolées et alignées également. Les jardins ouvriers sont présents à

³⁶ Source : R. Martinois, *Historique de l'urbanisation de Jœuf*, 2003.

l'arrière alors que ceux du Génibois entourent l'habitation. Chaque bâtiment comporte au moins 4 logements. La cité de Goprez, bien que plus récente que celle du Génibois, est moins confortable.



Parcellaire de la cité du Génibois



Parcellaire de la cité de Goprez

Document 2 : Extrait du parcellaire des deux cités précitées. (IGN, BD ORTHO et BD parcellaire)

Le parcellaire cadastral, bien qu'imprécis, est toujours un excellent révélateur de l'organisation spatiale de l'habitat. Ici, les différences entre les deux cités décrites dans le commentaire de la photo 4 sont flagrantes (document 2). À gauche, on aperçoit les habitations de deux logements, alignées et avec un jardin de belle taille. À droite, on aperçoit les bâtiments longilignes comportant au moins 4 logements avec leurs jardins potagers de petite taille en lanière toujours situés à l'arrière de la parcelle.



Photo 5 : cité de Goprez (M. Picon 2014)

La photo 5 est un cliché des habitations de la cité de Goprez. Leur architecture est minimaliste et parfaitement uniforme. Les habitations sont accolées et forment ainsi de longs blocs.



Photo 6 : jardins de la cité de Goprez (M. Picon 2014)

La photo 6 a été prise à l'arrière des habitations visibles sur la photo 5. Il s'agit de petits jardins potagers (ceux « en lanière » du document 2) accessibles par un étroit couloir placé entre deux blocs d'habitations. On voit que ceux-ci sont parsemés de constructions légères anarchiques.

I.3.2. Les friches industrielles



Photo 7 : Le double méandre de la vallée de l'Orne à Jœuf, ancien site sidérurgique (A. Humbert 2009)

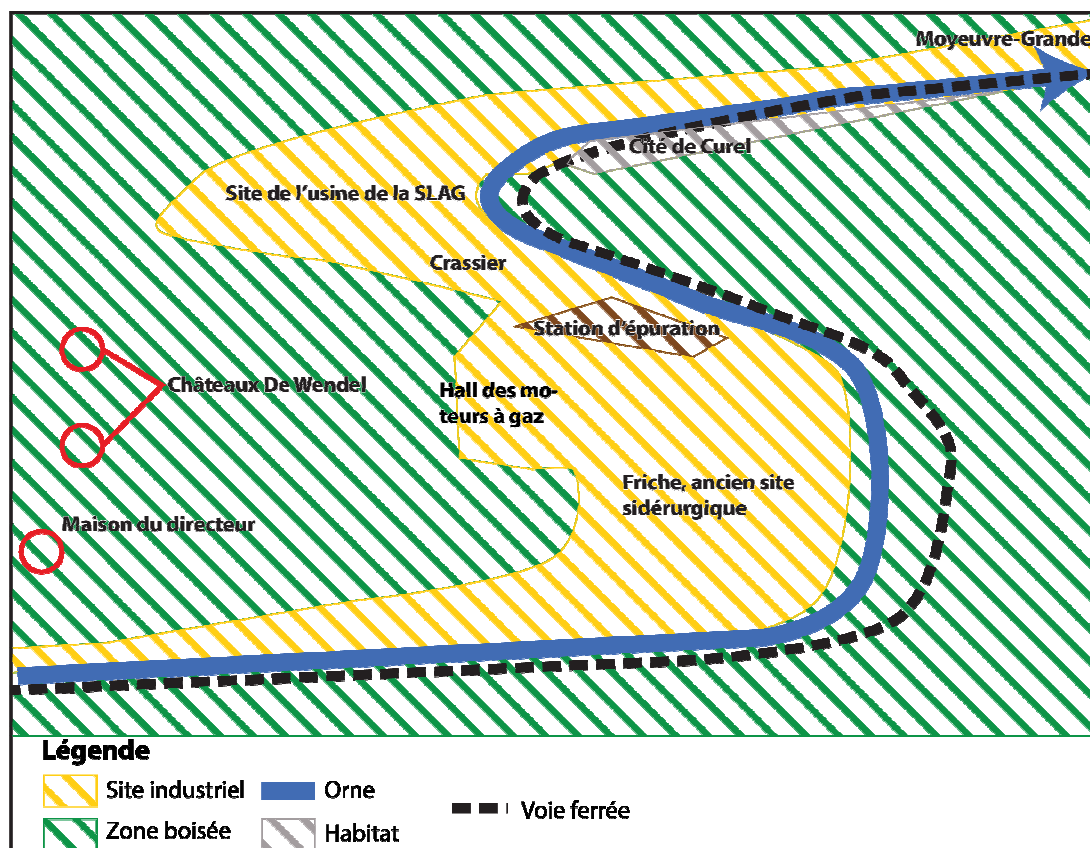


Figure 4 : Croquis d'interprétation de la photo 7 (M. Picon 2014)

1.3.2.1. Les anciens hauts-fourneaux

On aperçoit une partie de l'ancien site sidérurgique de Jœuf (trame jaune sur la figure 4) au premier plan de la photo 7.

Deux divisions de hauts fourneaux construits par les De Wendel ont disparu. On peut difficilement deviner la trace de la première division de hauts-fourneaux sur la photo 7, mais certaines persistances du paysage industriel hérité révèlent la présence des anciens hauts-fourneaux. Le bâtiment longiligne à la toiture blanchâtre, situé au centre de la photographie, est en fait l'ancien hall des moteurs à gaz de Jœuf. Ce bâtiment existe encore aujourd'hui. C'est un des vestiges bâtis de la fonction « production » de la sidérurgie locale, et un des derniers vestiges bâtis de l'usine originelle. Bien qu'il semble petit relativement aux haut-fourneaux (photo 15), c'est un bâtiment massif aux dimensions impressionnantes (environ 260 m de long pour un peu moins de 12 m de haut) construit avec l'acier de Gustave Eiffel fabriqué à Pompey.

L'ancien site sidérurgique est surplombé par le plateau lorrain, vaste plateau boisé que la rivière entaille.

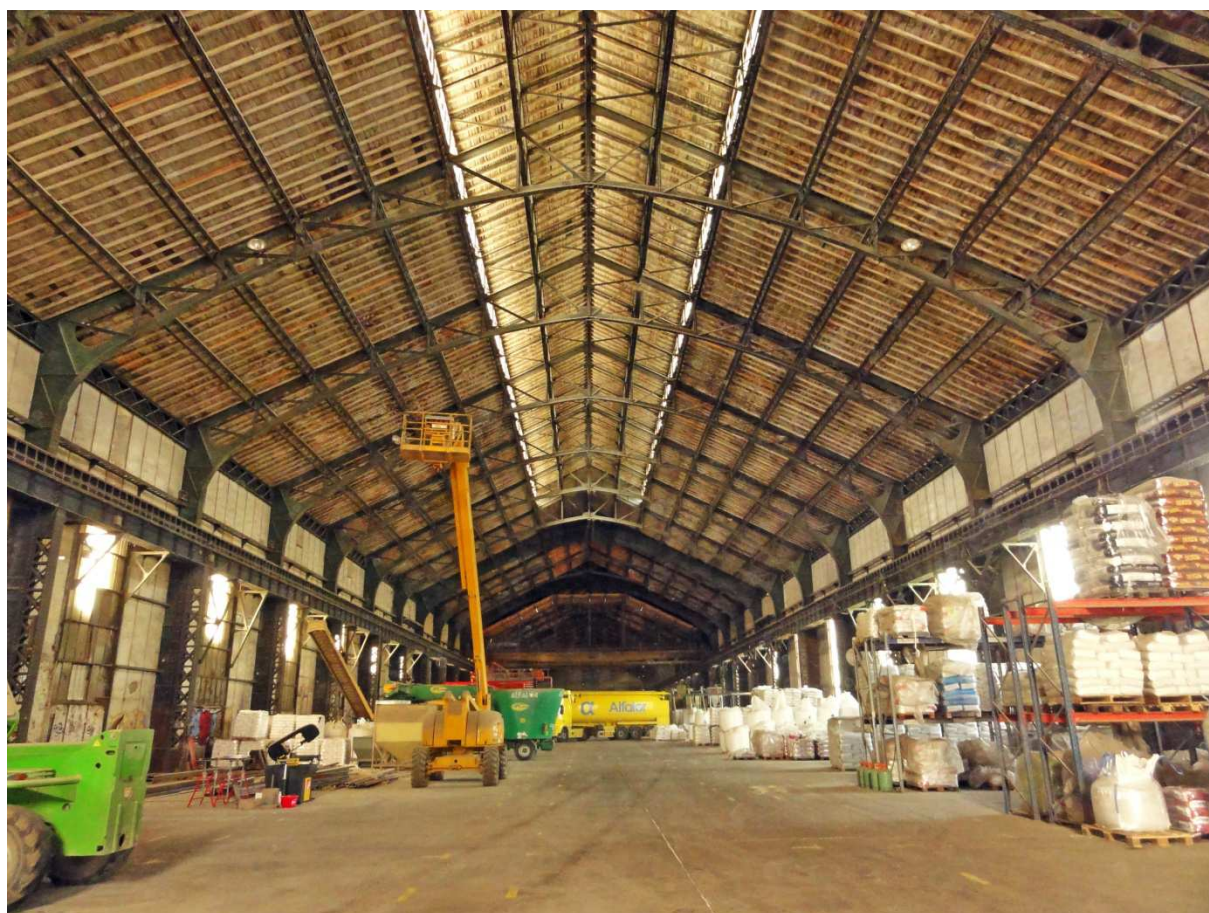


Photo 8 : Intérieur de l'ancien Hall des moteurs à gaz de Jœuf (M. Picon 2014)

La seconde division de hauts-fourneaux (construits entre 1957 et 1964³⁷) se trouvait entre l'usine de récupération des scories et des laitiers de la SLAG (Société Lorraine d'Agrégats — bâtiments cyans visibles au niveau de la seconde courbe du méandre visible sur la photo 7)³⁸ et les

³⁷ Source : R. Martinois, *Historique de l'urbanisation de Jœuf*

³⁸ Source : BASOL, ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie

bassins de la station d'épuration que l'on aperçoit sur la photo 7 (à proximité du changement de courbure du cours de l'Orne).

1.3.2.2. Les laminoirs

La première génération de trains à laminoir, construite avec l'usine initiale sur le site de Franchepré, est visible sur la photo 7 (et figure 4) à droite du hall des moteurs à gaz. Le train à fil moderne construit en 1955 n'apparaît pas sur la photographie, mais ses bâtiments sont situés sur le lobe de méandre en amont de ceux visibles sur la photo 7 (à gauche donc).

1.3.2.3. Le barrage de Beth

Le barrage de Beth (photo 9) se situe à Moyeuve-Grande (photo 7 : au niveau de la cité de Curel, on ne le voit pas). Il alimentait l'ancienne usine De Wendel de Moyeuve-Grande. Il ne s'agit pas du barrage originel. Ce dernier a été démoli et reconstruit au moment de la construction de la seconde division de hauts-fourneaux du site de Jœuf (1958 – 1959). L'Orne a été déviée à ce moment pour laisser la place aux constructions (son cours est ramené légèrement du Nord vers le Sud et jouxte désormais la voie SNCF)³⁹.



Photo 9 : Le barrage de Beth (M. Picon 2014)

1.3.3. L'industrie active : la SLAG (Société Lorraine d'AGrégats)

L'usine cyan de la SLAG (photos 10 et 11), encore présente aujourd'hui, se situe en fait sur l'ancien crassier né des hauts fourneaux pour en récupérer le laitier et les scories (les dépôts de matériaux sur le crassier ont cessé en même temps que l'activité sidérurgique, c'est-à-dire en 1989⁴⁰).

³⁹ Source : R. Martinois, *Histoire d'Orne*, 2014

⁴⁰ Source : Maire de Jœuf, fermeture des hauts fourneaux en 1988 et 1989

Elle se situe en réalité sur le territoire communal de Moyeuvre-Grande, mais est bien attachée à l'ancien site sidérurgique de Jœuf. Ce type d'usine se repère évidemment à la localisation (proche de crassiers ou de terrils délaissés), aux silos de stockage et aux rampes à skips (éléments visibles sur la photo 11). Le caractère industriel du site est ici doublement préservé, par la présence du crassier et de l'usine. C'est un paysage industriel hérité de la sidérurgie dont la fonction s'est déplacée, modernisée, mais dont l'identité industrielle reste forte. Les bâtiments de l'usine de la SLAG sont cependant voués à disparaître prochainement du paysage, car l'exploitation du crassier est arrivée à son terme.



Photo 10 : L'usine de la SLAG vue depuis l'Orne ; la rivière est visible au second plan derrière les arbres maigres (M. Picon 2014)



Photo 11 : L'usine de la SLAG vue depuis le crassier la surplombant ; photographie orientée Nord (M. Picon 2014)

À l'arrière-plan de la photo 11 apparaît un vaste plateau boisé d'arbres feuillus (majorité de hêtres). Au premier plan, on aperçoit un petit amas de déchets du crassier sur lequel se tient le photographe. Au second plan on voit l'usine tubulaire de récupération des laitiers placée sur un ancien crassier, derrière celle-ci on peut deviner un tas de déchets blanchâtres. Cette couleur blanche est due à la présence importante de calcaire dans le laitier. Il faut aussi noter que le minerai lorrain, surnommé « minette », contient environ 30% de fer, ainsi la fonte de la minette dans les hauts-fourneaux produit beaucoup de laitier. L'usine semble imposante, mais elle est petite en comparaison des bâtiments de l'ancien complexe sidérurgique local. C'est une des raisons pour laquelle cette usine peut être qualifiée de moderne, mais ça n'est pas la seule. En effet, l'élément paysager marquant la modernité de cette usine est sa discrétion. Pour la voir, il faut soit être en avion (photo 7), soit escalader un crassier interdit (photo 11), soit se placer à proximité de la voie ferrée (photo 10) dans un lieu peu fréquenté. L'usine n'est pas visible depuis la route ou depuis une zone habitée. En cela, c'est une usine moderne car les usines tubulaires actuelles sont souvent cachées en raison des nuisances et des désagréments qu'elles induisent (ce n'est pas le cas des usines à l'architecture soignée dont une des fonctions est d'améliorer l'image de l'entreprise ou de l'industriel, ce n'est pas le cas non plus des usines installées dans des hangars fonctionnalistes impersonnels). Enfin, le dernier élément de modernité de cette usine est tout simplement son activité car le recyclage et le traitement du laitier pour en faire des matériaux de construction (granulat) est une activité récente (la SLAG a été créée en 1989⁴¹) née de la disparition des hauts fourneaux et de la volonté de dépolluer les crassiers de la défunte activité (notamment avec l'apparition du concept de développement durable).

⁴¹ Source : site web de la SLAG, <http://www.slag.fr/>

I.4. Que nous révèle le palimpseste ?

Les différents éléments du paysage vu comme palimpseste nous amènent à recenser trois phases paysagères récentes. La première est révélée par le noyau villageois ancien, la seconde l'est par les friches et l'habitat ouvrier, la dernière l'est par les éléments contemporains qui parsèment les photographies précédentes.

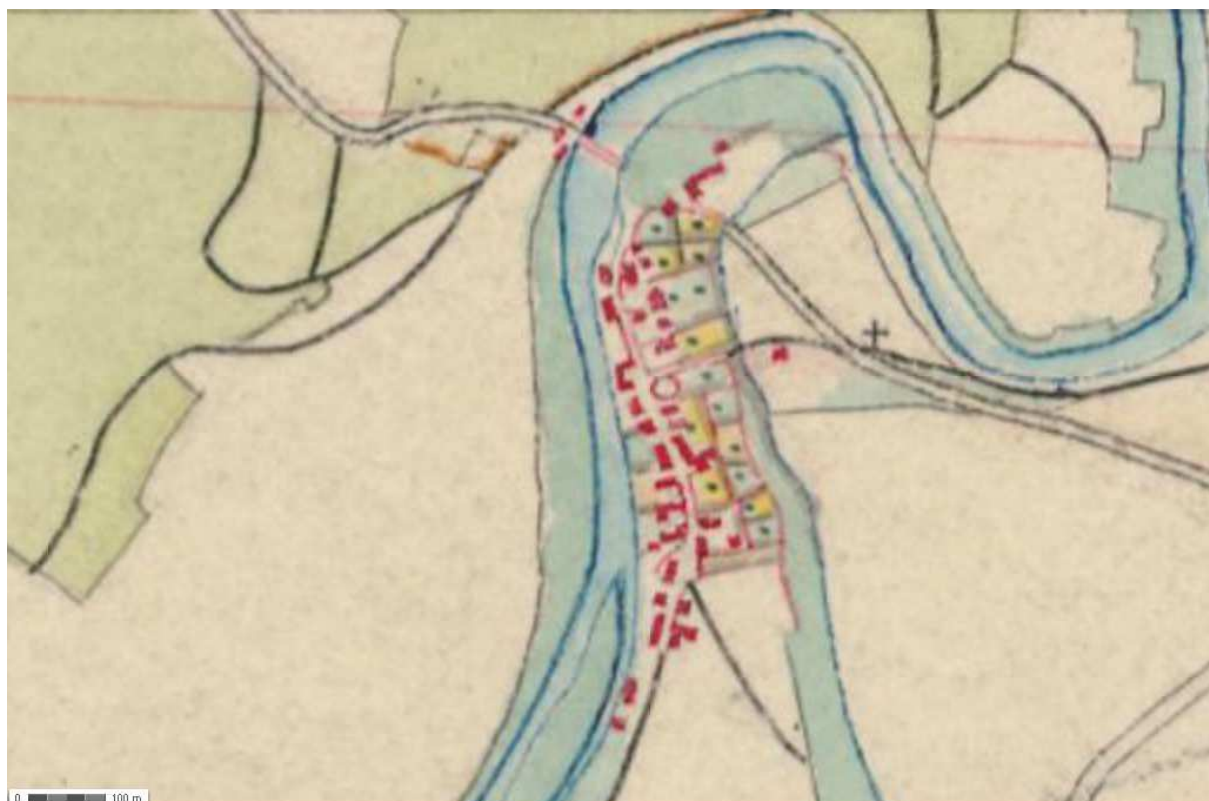
II. D'un paysage l'autre : trois phases paysagères

II.1. Introduction

D'un château l'autre... Du château de Conrad de Riste (XIIe siècle) à Homécourt⁴² au « château » du baron De Wendel à Jœuf (fin du XIXe siècle), toute une Histoire s'est écoulée dans cette section de vallée, y déposant une succession de couches paysagères... d'un paysage l'autre. Dans ces villes, les hauts-fourneaux, plus hauts que les églises, furent des *cathédrales* modernes. On les a dressés là où il n'y avait jadis que des prés et des champs, bien couchés. Puis, comme les anciens villages construits autour d'églises, les villes se sont étalées tout autour de ces cathédrales d'acier, bien droites, homogènes, symétriques, pensées par les maîtres des forges dans un esprit paternaliste. Alors ce n'est plus le son des cloches, mais bien les bruits de l'usine qui rythment la vie dans ces villes-usines naissantes. Enfin, lorsque les usines sont démantelées et que les volutes chargées de senisse ne voilent plus le ciel de l'Orne, les paysages sont parcourus de plaies (friches) qu'il faut panser en même temps que les blessures économiques et sociales de ces villes-usines sans usine. Ainsi, les villages aux origines antiques offrent encore des paysages de mieux au XIXe siècle, avant de se tourner progressivement en villes-usines à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Ces deux phases, et particulièrement la seconde, tiennent encore une place considérable dans le paysage d'aujourd'hui, lui donnant une identité propre.

II.2. La phase agri-rurale : des villages-rues typiquement lorrains (XIXe siècle)

À l'origine, les deux villages sont des *villa rusticae* romaines, quelques vestiges multiséculaires de cette époque ont été retrouvés (IIe siècle après J.-C.). Nous ne nous attarderons pas sur cette époque lointaine afin de nous intéresser aux paysages de l'avant-industrie.



Document 3 : village d'Homécourt, extrait de la carte d'Etat Major (géoportail de l'IGN, 1820 -1866)

⁴² Source : site web de la commune d'Homécourt

On retrouve sur la carte d'État Major le noyau villageois visible sur la photo 2. Le village est organisé en village-rue typiquement lorrain. L'habitat est localisé autour de la rue unique du village et est constitué de maisons à vocations résidentielle et agricole (les meix⁴³ et la présence de prés sur les rives de l'Orne – surface en vert tendant vers le bleu clair – nous le font deviner). L'église a été construite en 1828. On trouve de nombreuses informations sur les activités exercées dans le village au milieu du XIXe siècle dans le supplément à l'annuaire Verronnais de 1852⁴⁴. L'activité semble y être majoritairement agricole, l'annuaire nous indique que la commune comporte 80 maisons et 19 granges, que les habitants y élèvent des bestiaux et de la volaille « en quantité ». Les cultures produisent du blé, de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre, du lin, du chanvre, du trèfle, de la luzerne (pour l'élevage sans doute). Les pâturages y sont qualifiés de « bons ». On nous indique la présence d'un grand pâtis sur la rive droite de l'Orne (terrain agricole en friche où paissent les bestiaux) que l'on aperçoit sur la carte (document 3). On peut supposer, au vu des pratiques du voisin jovicien⁴⁵ et des types de cultures présents, que les cultures sont organisées en assolement triennal (deux terres cultivées – une avec des céréales de printemps, une avec des céréales d'automne – et une terre en jachère). L'agriculture n'est pas la seule activité présente dans le village, celle-ci s'associe à d'autres pratiques que l'annuaire relève. Il s'agit de pratiques dites proto-industrielles.

En effet, l'énergie hydraulique et l'eau en tant que matière première fournies par l'Orne étaient employées industriellement par l'homme pour son activité proto-industrielle. Le document nous révèle la présence d'un moulin à farine à trois tournants (usine liée à l'activité agricole) et d'un foulon (moulin servant à battre les linges pour les assouplir et les dégraisser). La toponymie actuelle (« rue du vieux moulin ») croisée avec la carte (un bief semble avoir été aménagé au sud pour deux bâtiments en particulier) permet de supposer que le moulin correspond à un des deux bâtiments qui figurent le plus au sud sur l'extrait de carte (document 3). L'autre bâtiment représente peut-être le foulon. De plus, un moulin plus ancien présent sur la rive gauche, détruit, est mentionné par le site web de la commune sans indication de la source de l'information. Deux lavoirs fonctionnent également grâce à l'Orne. Sur le terrain qualifié de « pâtis » évoqué plus haut, l'annuaire nous indique également la présence de carrières de pierres de taille et de moellons d'une très bonne qualité.

Ainsi, le fonctionnement du village est typique de celui des villages-rues lorrains du XIXe siècle (voir figure 5). Les habitants pratiquent presque tous une activité agricole, ils exploitent leurs parcelles au moyen de l'assolement triennal. Ce terroir traditionnel (expression quasi pléonastique) est marqué par la polyculture et l'élevage. L'usoir, l'espace entre la maison et la rue, est souvent encombré par le fumier et les outils de l'exploitation ainsi que par le tas de bois. Les rues sont boueuses aux époques hiémales, nimbées de poussières en période estivale. Le grain le plus noble est souvent confié au minotier qui le transforme en farine contre paiement, les céréales moins nobles sont utilisées pour les bêtes et consommées directement par le foyer. Le bois du vaste plateau est partagé entre les différents foyers pour entretenir le feu des différents ménages homécourtois. La forêt offre aussi aux habitants certains de ses fruits, ils viennent y ramasser les glands pour nourrir les bêtes (surtout les cochons, espèce particulièrement balanophage). La pratique traditionnelle de la vaine pâture perdure jusqu'à la fin du XIXe siècle. L'Orne offre également ses fruits aux villageois, qui pratiquent régulièrement la pêche de petites écrevisses comme leurs voisins joviciens (ils utilisent des fagots gorgés d'amorces, amorces constituées de viandes diverses, pour attirer les crustacés). Les

⁴³ Les meix lorrains sont un élément typique des anciens villages-rues, ce sont les habitations rurales et leurs dépendances agricoles souvent cerclées de vergers (mirabelliers) pour protéger les cultures du vent (le meix désigne aussi, par réduction, les dépendances sans l'habitation)

⁴⁴ Source : CPHJ, *Homécourt dans les annuaires de 1817 à 1906*, Mar. 2011.

⁴⁵ D'après l'extrait de la monographie de l'instituteur de Jœuf (1888) in R. Martinois, *La fête de l'écrevisse et de la grenouille*, CPHJ

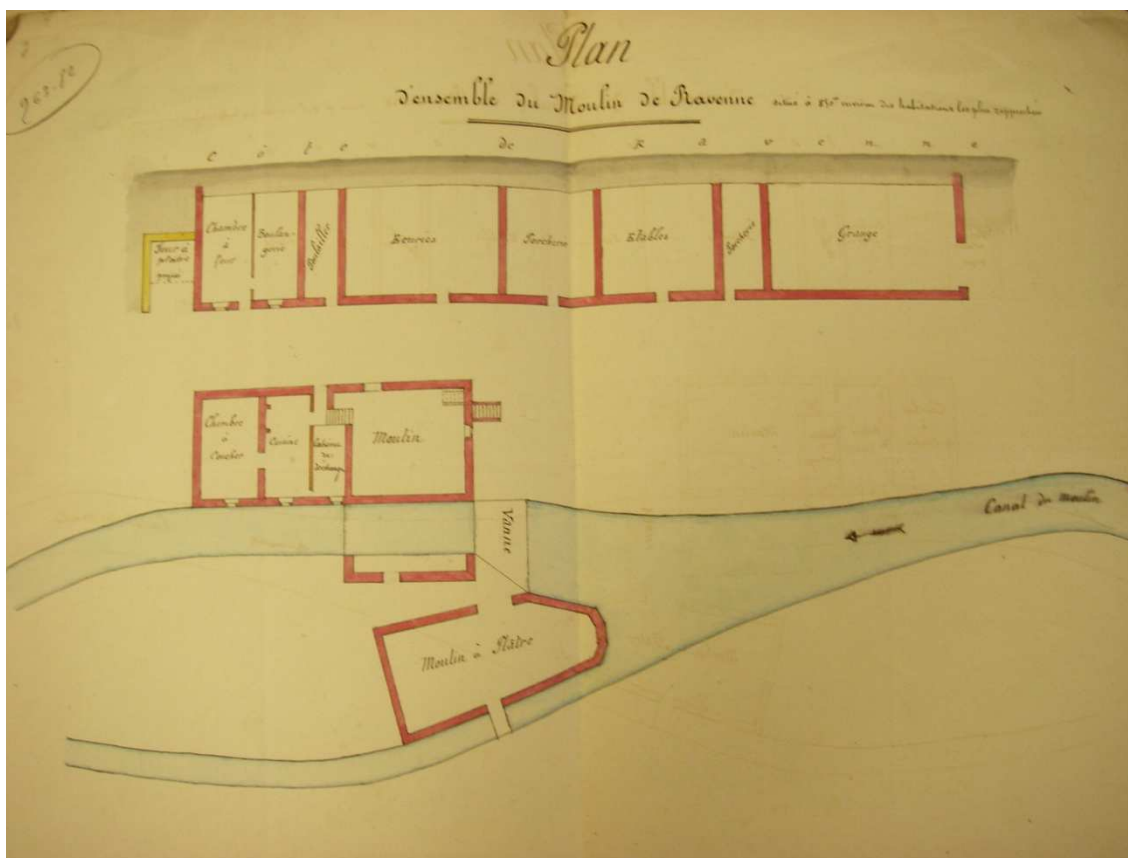
femmes participent aux tâches les plus « délicates », artisanat, travail aux lavoirs, etc. Enfin, le commerce avec le voisin jovicien est chose courante... Cependant, il faut bien avoir conscience que la vie des paysans homécourtois n'est pas toujours facile, l'agriculture archaïque est soumise aux caprices des saisons (une longue période de gel peut engendrer une famine). De plus, certaines menaces microscopiques pèsent aussi sur Homécourt. Le village est peu peuplé, et rien ne semble le préparer à son destin industriel. En 1844, il ne compte que 317 habitants. Or, les épidémies de choléra sont malheureusement courantes en Lorraine à l'époque, et celle de 1844 relevée dans l'annuaire précité frappe durement le village, plus particulièrement les habitants les plus faibles (enfants et personnes âgées). C'est ainsi que la population est tombée à 286 habitants en 1852⁴⁶.



Document 4 : village de Jœuf, extrait de la carte d'État major (géoportail de l'IGN, 1820 -1866)

Avant l'arrivée des maîtres des forges, Jœuf est un petit village-rue typique de la Lorraine (document 4), comme le voisin homécourtois. Il compte en 1850 seulement 230 habitants. Les échanges avec les villages voisins sont courants. Toute la partie urbanisée ensuite par les maîtres des forges est à l'époque occupée par des cultures céréalières. Le futur site de l'usine est quant à lui majoritairement occupé par des prés (en fait les prés joviciens sont tous, logiquement, situés autour du cours de l'Orne ; on retrouve donc aussi des prés à l'ouest de Jœuf). Les habitations sont peu nombreuses et concentrées autour de la première église de Jœuf à proximité de l'Orne et d'un gué permettant de traverser la rivière. On retrouve aussi des marques de proto-industrie dans le village jovicien.

⁴⁶ Sources : CPHJ, *Homécourt dans les annuaires de 1817 à 1906*, Mar. 2011 ; R. Martinois, *La fête de l'écrevisse et de la grenouille*, CPHJ, 2008 ; F. Roth and G. Cabourdin, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. L'époque contemporaine*, Tome 1. Metz ; Nancy: Éd. Serpenoise ; Presses universitaires de Nancy, 1992.



Document 5 : Plan, orienté nord-sud, des moulins de Ravenne à Jœuf (archives départementales de Meurthe-et-Moselle, série M, sous-série 5M, 1882)

Ces éléments proto-industriels apparaissent sur le plan (document 5). Ces moulins étaient communément appelés moulins de Ravenne. Il s'agit des bâtiments qui apparaissent sur la carte d'État Major (document 4) au nord-est. Le moulin à plâtre existe en 1882, mais le four à plâtre (en jaune sur le plan) est construit plus tard pour le compte du « sieur Champier » qui est aussi le minotier du moulin à grains. Ce type de moulin permet, à partir de la force hydraulique, de pulvériser les blocs de plâtre cuits auparavant dans le four à plâtre pour en faire du plâtre de construction. On peut imaginer que le meunier utilisait d'abord ce moulin pour moudre le grain, et qu'il a souhaité diversifier son activité.

Les documents des archives nous révèlent aussi la présence d'autres petites usines au XIXe siècle. On relève notamment la présence d'une savonnerie dans le « rayon frontière » en 1888 (les plans ont existés, mais ont disparu).

Ainsi, le fonctionnement de Jœuf avant sa métamorphose en ville-usine est radicalement différent de ce que la commune connaîtra plus tard. Ce fonctionnement est très proche de celui d'Homécourt, et le schéma suivant (figure 5) s'applique aux deux villages lors de la première moitié du XIXe siècle.

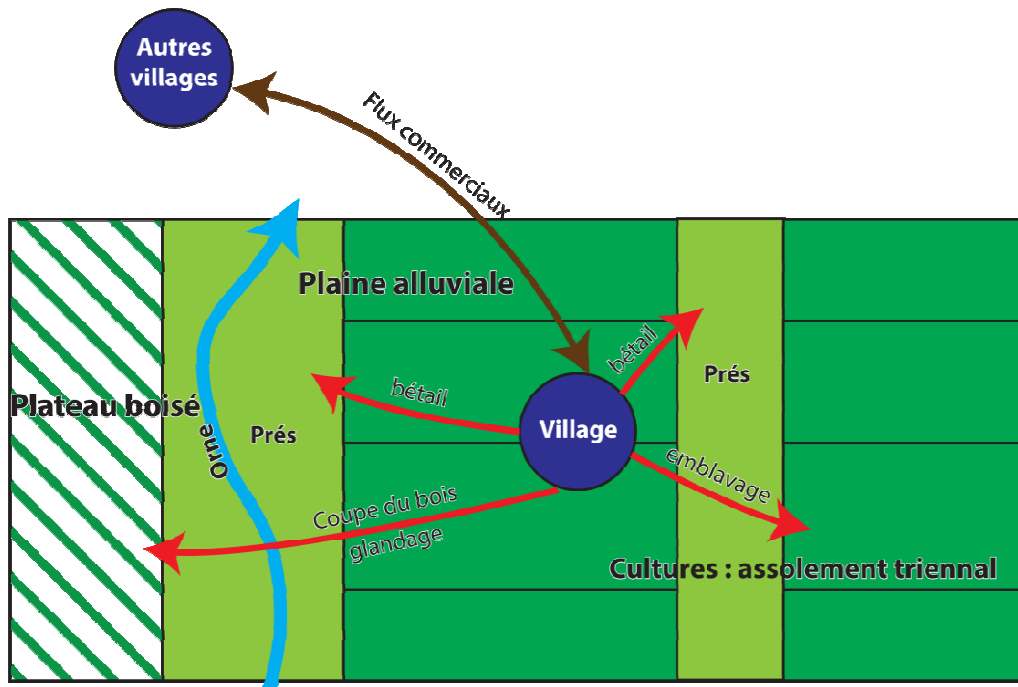


Figure 5 : schéma simplifié du fonctionnement du village-rue agricole (M. Picon 2014)

À Homécourt, l'industrie bouleverse la structure de la population locale (en un siècle, celle-ci s'accroît de pratiquement 2800%, elle est multipliée par vingt-huit ; en 1851 : 290 hab., en 1954 : 8048 hab.), l'*habitus* des locaux (hygiène, travail, étiolement des terroirs ancestraux, développement d'une myriade de nouvelles activités, sécurité alimentaire, mixité ethnico-culturelle, etc.), l'habitat et le tissu urbain (du rural vers l'urbain), l'économie, etc. Les premiers changements sont marqués dans le paysage par la construction d'une gare au sud-est du village qui devient fonctionnelle en 1883 (voir le plan de 1898 : document 6). Le futur tournant industriel est annoncé également par le fonçage du puits de la mine du fond de la Noue au nord du village (1894-1895) et la construction des premières cités au sud-est (cités de la gare) dans la dernière décennie de ce siècle. Le village se métamorphose, en un temps extrêmement court sur l'échelle de la vie d'une commune, pour devenir une ville-usine.

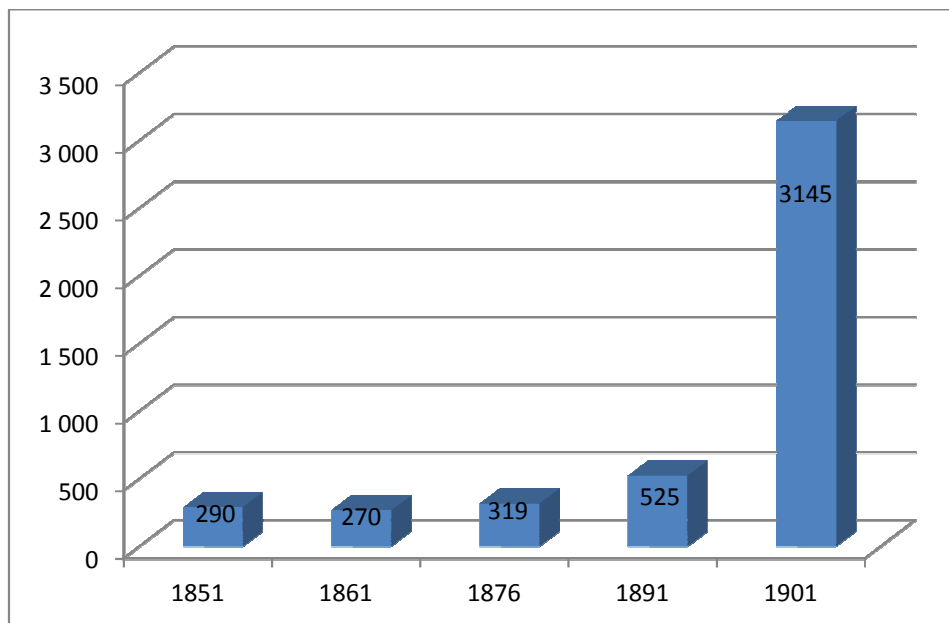


Figure 6 : évolution de la population à Homécourt entre 1851 et 1901 (INSEE)

L'arrivée de l'industrie lourde à Homécourt est inscrite dans son évolution démographique (figure 6). Entre 1891 et 1901, sa population est multipliée par 3. Il faut, de plus, garder à l'esprit qu'une bonne partie de la main-d'œuvre de l'usine homécourtoise est logée à Jœuf et n'apparaît donc pas dans les chiffres du dénombrement homécourtois.

À Jœuf, l'évolution démographique est quasi similaire à celle d'Homécourt (figure 7). L'accroissement de population entre 1861 et 1876 s'explique par l'arrivée de nombreux français qui fuient la Lorraine annexée. Rappelons qu'en Lorraine nouvellement allemande, la situation n'est pas favorable aux annexés. Le *Reichsland*⁴⁷ d'Alsace-Moselle passe d'un régime militaire à un régime civil – le régime de la présidence supérieure – avec les dispositions de la loi allemande du 30 décembre 1871 ; les décisions civiles sont prises dans la province perdue, les décisions militaires en cas de révolte sont prises par Bismarck ; l'isonomie n'est pas respectée en pratique, les annexés sont persécutés et les élections de 1871 placent au pouvoir civil une majorité de députés protestataires⁴⁸.

La croissance fulgurante de la population est en avance d'une décennie sur celle d'Homécourt car l'industrie sidérurgique s'y est installée une dizaine d'années plus tôt. Les De Wendel lancent les premiers hauts-fourneaux joviciens en 1882, soit 12 ans avant le fonçage du premier puits de mine homécourtois (la première activité liée à la sidérurgie à Homécourt). Le nombre d'habitants est gonflé en 1901 par l'apport des immigrants italiens travaillant à Homécourt.

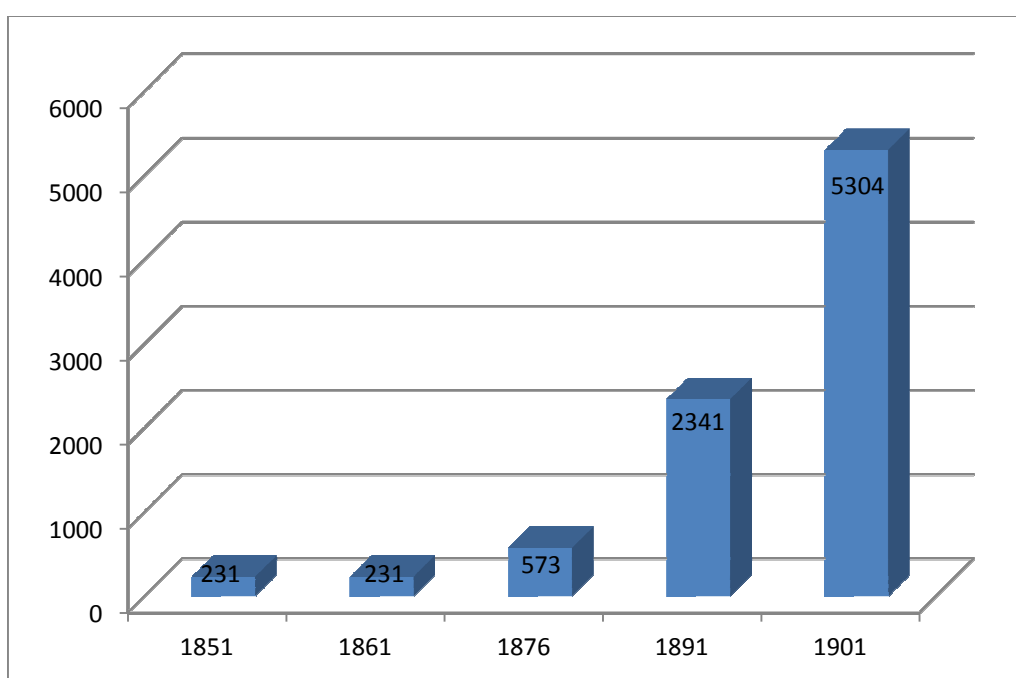


Figure 7 : évolution de la population à Jœuf entre 1851 et 1901 (INSEE)

⁴⁷ *Reichsland* signifie « la terre d'État ». C'est un vieux terme juridique allemand repris par Bismarck.

⁴⁸ Source : F. Roth, *Alsace-Lorraine : histoire d'un "pays perdu" : de 1870 à nos jours*, éditions Stanislas (Nancy), 2010.

II.3. La phase sidérurgique : des villes-usines paternalistes au déclin industriel (fin XIXe – années 1980)

II.3.1. Introduction

Nous allons voir que les deux communes sont devenues villes-usines, et que ces villes-usines fonctionnent suivant un système que l'on peut qualifier de géosystème paternaliste.

Avant de qualifier l'architecture d'un tel géosystème, il faut rappeler brièvement ce qu'est le paternalisme industriel. C'est une doctrine appliquée par les industriels de la fin du XIXe siècle au milieu du XXe siècle. Son application par les patrons fut hétéroclite, et en ce sens on peut dire qu'il y a des paternalistes plutôt qu'un paternalisme. Dans ce système, l'industriel assure non seulement l'emploi, mais aussi les besoins (habitat, nourriture, etc.) et l'éducation intellectuelle et morale de ses ouvriers tout en gardant le contrôle sur eux. Ainsi, les ouvriers et leur patron s'apparentent à une famille traditionnelle dont le père est le patron et dont les enfants sont les ouvriers. Les paternalistes ne sont ni des monarques éclairés, des « Monsieur Madeleine-Jean Valjean »⁴⁹, ni des tyrans. Leurs objectifs sont avant tout d'attirer une main-d'œuvre qualifiée (ou de former une main-d'œuvre novice) sur le territoire de leur usine et de les maintenir sur place tout en optimisant leur productivité, mais également (pour certains d'entre eux) de donner une bonne image de leur entreprise et d'eux-mêmes (par un traitement débonnaire des ouvriers, mais aussi parfois par la qualité architecturale de leurs constructions). Ainsi, la doctrine paternaliste comporte des éléments positifs (le patron se substitue à un État défaillant en matière sociale par exemple) comme des éléments négatifs (contrôle des ouvriers par exemple). Une partie de l'œuvre de F. Le Play expose l'univers idéal du paternalisme⁵⁰.

Comme il existe plutôt des paternalistes qu'un paternalisme, il n'existe pas un géosystème paternaliste industriel, mais une infinité de nuances proches d'un schéma général que l'on peut qualifier ainsi. Il ne faut donc pas définir le géosystème paternaliste, mais déterminer le substrat commun aux géosystèmes paternalistes. Il faut d'abord insister sur leur caractère industriel. Celui-ci est constitué par un site de production (usine) assorti d'un certain nombre d'éléments annexes liés à la production (voies ferrées, barrages, crassiers, terrils, mines, etc.) et d'éléments annexes autres (cités ouvrières, œuvres économiques et sociales destinées aux ouvriers et construites par les patrons de l'usine comme les économats souvent approvisionnés par des fermes appartenant au patron, les écoles, etc.). Les éléments communs au caractère industriel des géosystèmes paternalistes semblent *a priori* exclusivement anthropiques. En réalité, ceux-ci sont souvent attachés à des ensembles géomorphologiques spécifiques (et géologiques, surtout lorsqu'il s'agit de mines ou de carrières). Avant l'utilisation massive de la machine à vapeur, l'élément naturel commun à ces géosystèmes est souvent le cours d'eau. L'eau peut être utilisée en tant que matière première, mais aussi pour l'énergie hydraulique qu'elle peut fournir et pour le transport de matières premières et de produits. Ainsi, les géosystèmes paternalistes se retrouvent implantés de manière récurrente autour de vallées qualifiées plus tard de « vallées industrielles ». Le second caractère essentiel de ces géosystèmes, c'est le paternalisme lui-même. Ainsi, l'habitat du géosystème paternaliste est toujours hiérarchisé selon le métier, la situation maritale... et souvent construit pour et autour de l'usine (quand ça n'est pas le cas, l'accès à l'usine doit être le meilleur possible). Les autres éléments annexes servent à la fois au confort, à l'éducation et au contrôle des ouvriers. Ces éléments annexes ainsi que la fonction de contrôle sont présents dans des proportions très variables selon la volonté paternaliste du patron. C'est

⁴⁹ Dans le roman génial de Victor Hugo, *Les misérables*, l'ex bagnard Jean-Valjean, sous le nom d'emprunt « Monsieur Madeleine », est un temps industriel et maire d'une ville ; il est particulièrement vertueux et attentif au sort de ses ouvriers et de ses administrés.

⁵⁰ F. Le Play, *L'organisation du travail*, 1 vol. Paris, France: Economica : Anthropos, 2006.

donc cette relation paternaliste ouvrier-patron ancrée dans l'espace qui différencie fortement les géosystèmes paternalistes des autres géosystèmes industriels⁵¹. En réalité, on peut se demander s'il existe d'autres géosystèmes industriels que le géosystème paternaliste. La réponse n'est pas évidente. Il existe d'autres géosystèmes avec une ou plusieurs composantes industrielles que l'on ne peut qualifier ainsi car le caractère industriel n'y est jamais prépondérant : un village agricole avec une usine par exemple. En revanche, le modèle des villes-usines de l'ex-URSS forme un géosystème industriel sans être vraiment paternaliste (ou alors il faudrait parler de « paternalisme d'État »).

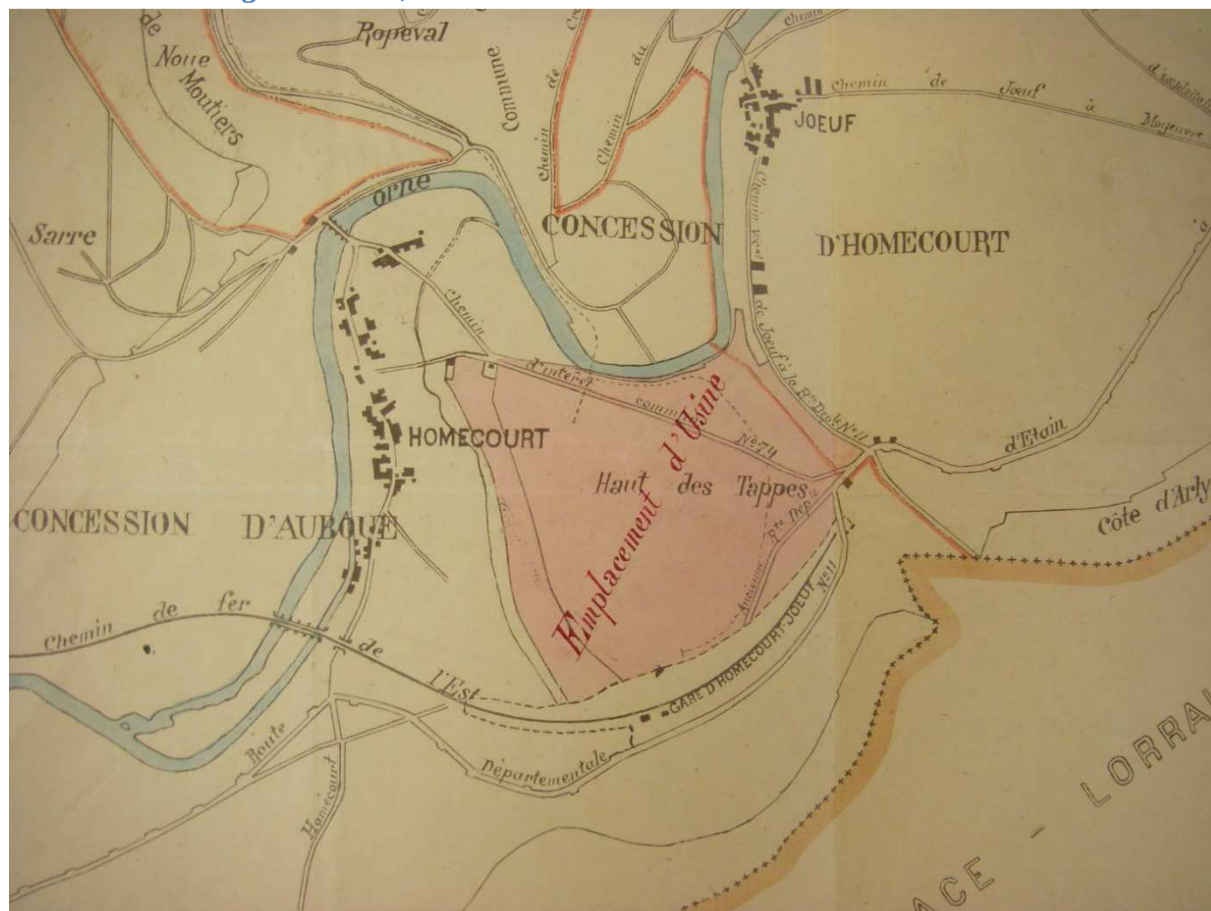
L'emploi du terme composé « ville-usine » n'est pas non plus un hasard. « *La ville-usine peut ainsi être considérée comme une ville entièrement ou presque entièrement née d'une ou plusieurs usines et/ou mines.* »⁵² Ville-usine est un terme plus précis que le terme ville industrielle couramment utilisé en géographie. Ce vocable composé désigne une ville créée par et pour l'usine et/ou la mine *ex nihilo* (depuis un espace vierge de toute urbanisation) ou depuis un espace peu urbanisé (village à vocation agricole par exemple). L'usine de la ville-usine est nourricière. La ville industrielle, quant à elle, n'est pas créée par et pour l'usine, mais est en général une ville qui précède une usine installée initialement en périphérie et rattrapée tardivement par l'urbanisation. La ville d'Amnéville, proche de la confluence entre l'Orne et la Moselle, est un bon exemple de ville-usine créée *ex nihilo*. Il arrive aussi parfois que des villes-cités soient construites *ex nihilo* pour les besoins des industriels. C'est le cas de l'ancienne commune de Saint-Nicolas en forêt, vaste cité ouvrière créée pour loger les ouvriers d'Hayange (vallée de la Fensch). Des parcelles du territoire communal d'autres communes avaient été annexées pour créer cette ville-cité neuve. Ce type de création est très caractéristique d'un paternalisme fort. Elle est désormais à nouveau rattachée à la commune d'Hayange.

⁵¹ En s'appuyant sur la définition du site industriel in C. Cartier *et al.*, 2003, page 74 et sur la définition de géosystème industriel de S. Edelblutte, 2012, pages 74 et 82.

⁵² S. Edelblutte, 2009, page 80

II.3.2. Le géosystème paternaliste d'Homécourt

II.3.2.1. La sidérurgie : la mine, l'aciérie et la cokerie



Document 6 : extrait du plan projet de l'usine sidérurgique (aciérie et hauts-fourneaux) à Homécourt (Vezin-Aulnoy 1898)⁵³

En comparant ce plan (document 6) à la carte d'état major (document 3), on s'aperçoit que l'urbanisation d'Homécourt a très légèrement progressé. De petits *nucleus* bâtis sont dispersés sur le plan, mais l'ossature initiale de l'habitat homécourtois est encore très largement dominante. La nouvelle gare et la voie ferrée *ad hoc* apparaissent au sud de la commune. Le chemin de fer a clairement été étiré en prévision de l'implantation sidérurgique. Le gigantisme du futur site industriel est perceptible, la surface occupée par le futur emplacement de l'usine est largement supérieure à celle du village. La frontière avec l'empire allemand, tracée par le traité de Francfort de 1871, apparaît au sud-est.

La sidérurgie s'implante à Homécourt pour des raisons proches de celles l'ayant amenée à Jœuf. La société Vezin-Aulnoy est avant tout intéressée par Homécourt en raison de la proximité du gisement de minette localisé sous le plateau lorrain. En effet, les sondages miniers au Fond de la Noue se multiplient à la fin du XIXe siècle, et le puits de la mine du Fond de la Noue est foncé en 1894-1895. La mine de fer permettra de pourvoir la future aciérie et ses hauts-fourneaux en minette phosphoreuse (voir figure 8 pour la localisation de la mine). En réalité, la mine, qui emploie 1800 personnes en 1912, va rester pendant quelques décennies l'activité principale de la commune liée à la sidérurgie. La mine est inondée dans les années 1930, et sauvée par le patron et ingénieur Léon Daum. Ce dernier va en faire la mine la plus moderne et la plus automatisée de Lorraine en 1950 en y

⁵³ Source : archives départementales de Meurthe-et-Moselle

installant un système d'extraction novateur avec bandes transporteuses acheminant le minerai directement vers les hauts-fourneaux⁵⁴. En 1981, la mine de fer ferme.

L'usine sidérurgique construite par la société belge (plan projet, document 6) démarre son activité en 1901 et perdure jusqu'au déclin de la sidérurgie locale. Elle passera entre les mains de différents propriétaires (la Marine en 1903, Sidelor en 1951, Wendel-Sidelor en 1968, puis Sacilor à partir de 1973) avant de fermer définitivement en 1983. Le patron augmente sa rentabilité et la modernise au milieu des années 50 en la reliant à la centrale thermique de Richemont (mise en service par tranches successives entre 1954 et 1960), à la confluence entre l'Orne et la Moselle. Des gazoducs relient les hauts-fourneaux à la centrale thermique, qui transforme le gaz de ceux-ci en énergie électrique. Cette dernière est redistribuée, en partie, aux usines lui fournissant le gaz par un réseau dense de lignes électriques.

Enfin, la cokerie, dont les empreintes sont encore prégnantes aujourd'hui, commence son activité en 1923⁵⁵, d'où son absence sur le plan projet initial (document 6). Elle produit le coke nécessaire au bon fonctionnement des hauts-fourneaux de l'usine jusqu'à son démantèlement au milieu des années 1980.

Les débuts de la sidérurgie homécourtoise sont, toutefois, en proie à de nombreux balbutiements. Le premier obstacle rencontré par les industriels, c'est le phosphore. Le brevet Thomas est indispensable pour fondre le minerai lorrain gorgé de phosphore. Or, celui-ci appartient à la famille des De Wendel. Ils l'ont acheté pour un millions de marks en novembre 1879, et l'utilisent pour la première fois dans leur usine d'Hayange en 1881 (première coulée le 21 février). Le brevet tombe dans le domaine public une bonne quinzaine d'années plus tard. Ainsi, l'impossibilité d'utiliser ce brevet avant la fin du siècle retarde la mise à feu des hauts-fourneaux homécourtois alors que ceux de Jœuf, ceux des De Wendel, fondent déjà le minerai local depuis 1882. Les premiers hauts-fourneaux homécourtois ne sont mis à feu qu'en 1901.

D'autres difficultés, autres que techniques, touchent la société belge Vezin-Aulnoy. La construction de l'usine, très coûteuse, n'est pas amortie assez rapidement. La société doit alors revendre l'usine à la société « La Marine » (dirigée par Théodore Laurent puis Léon Daum à partir de 1927) en 1903. De plus, l'autre problème singularisant l'usine homécourtoise de l'usine jovicienne, c'est la pénurie de main-d'œuvre. En effet, si les De Wendel disposent dès le départ d'une main-d'œuvre importante composée d'habitants locaux et de Français, anciens manouvriers ou autres, fuyant la Lorraine annexée, l'usine homécourtoise ne dispose pas de cette réserve de main d'œuvre qui a déjà été captée par Jœuf, puisque l'industrie s'y est installée avant. Ce phénomène est, de plus, renforcé par la pénurie de logements homécourtois. Les industriels belges n'ont pas prévu assez de cités. Ils ont commencé la construction de cités et d'un hôtel pour ouvriers dans le quartier de la gare à la Petite Fin (là où l'on retrouve les baraques en bois provisoires déjà évoquées plus haut, certaines sont « provisoires » jusqu'à la fin des années 1940), et à la Grande Fin au sud d'Homécourt. Le plan de 1898 (document 6) nous donne une idée du retard pris dans la construction de ces cités. En examinant des cartes postales du début du XIXe siècle, ce phénomène est confirmé⁵⁶. La construction des cités est ensuite endiguée par la première guerre mondiale, et ne reprend vraiment que pendant les années 1930 (l'emprise finale des cités est visible sur la figure 8).

⁵⁴ Source : *Le Républicain Lorrain*, Homécourt : une nouvelle technique d'extraction a été inaugurée aux usines, 12 mai 1950.

⁵⁵ Sources : BASIAS (BRGM) ; notice de Léon Daum de l'école des mines

⁵⁶ Notamment en observant une carte postale de 1903 où figure la gare d'Homécourt. Cette carte postale figure dans le mémoire de R. Zattarin (2003), mais le document original semble difficile à retrouver.

Ainsi, pour résoudre le problème de la main-d'œuvre, les industriels font venir des Italiens (l'Italie est alors gravement touchée par le chômage) pour travailler. Le second problème se résout d'une manière déplaisante pour les industriels voisins, les De Wendel. Les Italiens se retrouvent logés majoritairement dans la partie ouest de Jœuf, dans un quartier échappant totalement à l'emprise des maîtres des forges. Les logements, principalement sous forme de pensions, sont proposés soit par des compatriotes italiens, soit par des Français opportunistes. Une bonne partie des terrains appartient à M. Émile Daum⁵⁷, maire d'Homécourt. Le maire est alors un propriétaire terrien important, puisqu'il essaye en 1913 d'implanter une porcherie sur d'autres terrains joviciens (sa demande est rejetée à cause des nuisances olfactives causées par ce type d'élevage)⁵⁸.

Si le village-rue s'est structuré autour de la rivière, les cités ouvrières construites par Vezin-Aulnoy puis par Léon Daum semblent se structurer, logiquement, autour des premiers éléments de l'industrie : la gare et l'usine. Toutes les cités sont proches de la gare et de l'usine et reliées à celles-ci (voir figure 8).

⁵⁷ Émile Daum n'a aucun lien de parenté avec le patron de la Marine Léon Daum.

⁵⁸ Source : archives départementales de Meurthe-et-Moselle, série M, sous-série 5M.

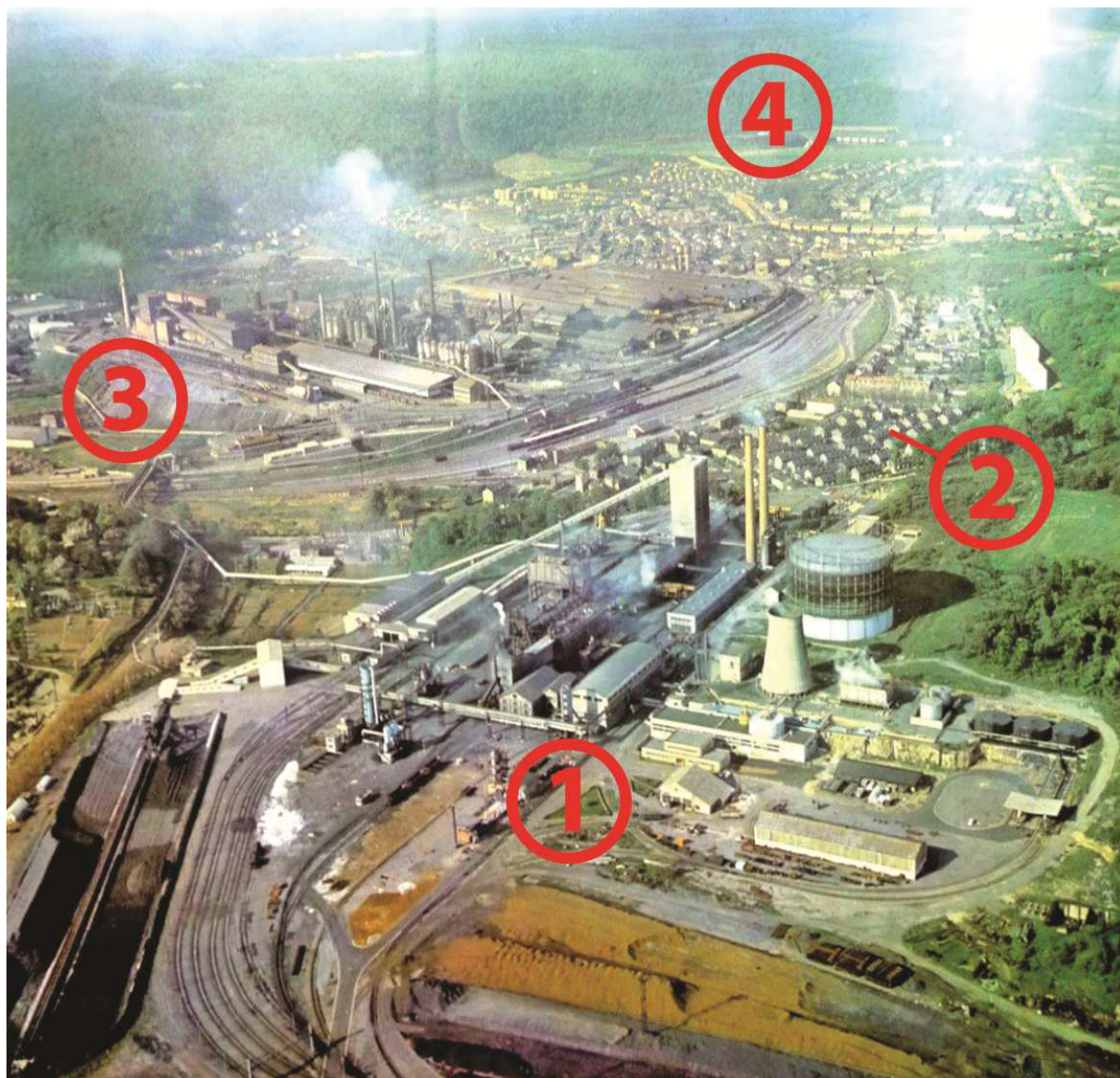


Photo 12 : l'ancienne cokerie (1) et l'ancienne usine d'Homécourt (3) (Le Républicain Lorrain 1963-1964)

La photo 12 est un témoignage révélateur du passé homécourtois. On y aperçoit des éléments de production directe et des éléments annexes (éléments annexes à la production et éléments annexes sans fonction productive). Au premier plan, on peut voir l'ancienne cokerie et les différents éléments qui composent cet ensemble tubulaire (1). À gauche des voies ferrées, une vaste surface noire est formée par les parcs à charbon. Derrière le charbon, on distingue en blanc le site de broyage avec ses silos et ses rampes à skip. À droite de ces éléments, on retrouve une kyrielle de bâtiments consacrés à la production : usine à benzol, cheminées, bassins, laveurs, réservoirs, gazomètre (le réservoir cylindrique aux dimensions gargantuesques entouré par les cheminées et les discrètes survivances d'une forêt de feuillus), réservoirs à Benzol et à goudron (les 3 réservoirs noirs à droite de la photo pour le goudron, les deux réservoirs plus petits à leur gauche pour le benzol), etc. Au cœur du site de production on trouve également les vestiaires de l'usine (les deux bâtiments accolés avec les toits à deux versants, second plan/centre de la photo 12).

Au centre-droit de la photo 12 se trouve la gare d'Homécourt et un habitat au maillage homogène et géométrique. Il s'agit du plus petit ensemble de cités ouvrières d'Homécourt, les cités de la gare (2).

À gauche de la cité se trouve la gare et ses chemins de fer, puis l'usine tubulaire d'Homécourt (3). De pâles trainées exhalées par les cheminées des derniers hauts-fourneaux témoignent de l'activité de l'usine dans les années 1960 (voir parenthèse olfactive).

Les éléments typiques de l'usine sidérurgique se retrouvent autour des cheminées : rampes à skip, cowpers, trains de laminoirs à l'arrière. L'usine a sans doute évolué depuis cette photographie des années 60. On peut deviner ces évolutions futures en lisant le témoignage du directeur de l'usine à cette époque. Celui-ci précise que la découverte de minerais africains trois fois plus riches en fer que la minette lorraine et que les évolutions des procédés de transformation de l'acier ne sauraient mettre en danger l'usine homécourtoise car « *c'est aux techniques maintenant que revient la tâche de solutionner le problème et que la solution se trouverait dans une certaine reconversion d'industries* ». Il parle aussi de l'implantation d'un nouveau train-fil sur le site de l'usine.⁵⁹ Enfin, on aperçoit à peine le crassier (le crassier du Crombillon) et les bassins à boue de l'usine derrière l'usine (entre l'usine et le vaste plateau boisé).

À l'arrière-plan on distingue Jœuf et ses cités ouvrières (4) (le quartier des maréchaux, puis la cité singulière de Goprez formant une muraille de bâtiments longilignes au bas du talus du Génibois, et enfin la cité du Génibois que l'on distingue mal au travers des nuages).

Les méandres de l'Orne, occultés par les nuages, se situent à gauche de l'usine puis à gauche du Jœuf urbanisé. À l'arrière-plan on voit le grand plateau boisé de la forêt de Moyeuve.

Pour achever le commentaire de cette photographie, il est nécessaire d'évoquer les éléments invisibles (souterrains en l'occurrence) qui ont également un fort lien avec l'histoire industrielle d'Homécourt. Le sous-sol du site de l'ancienne cokerie était parcouru de galeries de mine, celles-ci ont été comblées par 46 barrages pour « empêcher la migration des HAP [Hydrocarbures Aromatiques Polycycliques] dans la nappe ». De plus, le terrain semble être karstique. Un ruisseau souterrain s'écoule sous le site en friche, il s'agit du cours d'eau de la Ramévaux. Ce cours d'eau fut canalisé dans les années 1920 en utilisant des remblais de laitier.

⁵⁹ Source du témoignage : *Le Républicain Lorrain*, Remise des médailles à SIDÉLOR... M. Correze : « Le travail à Homécourt est assuré pour au moins 50 ans encore. », 20 juin 1963.

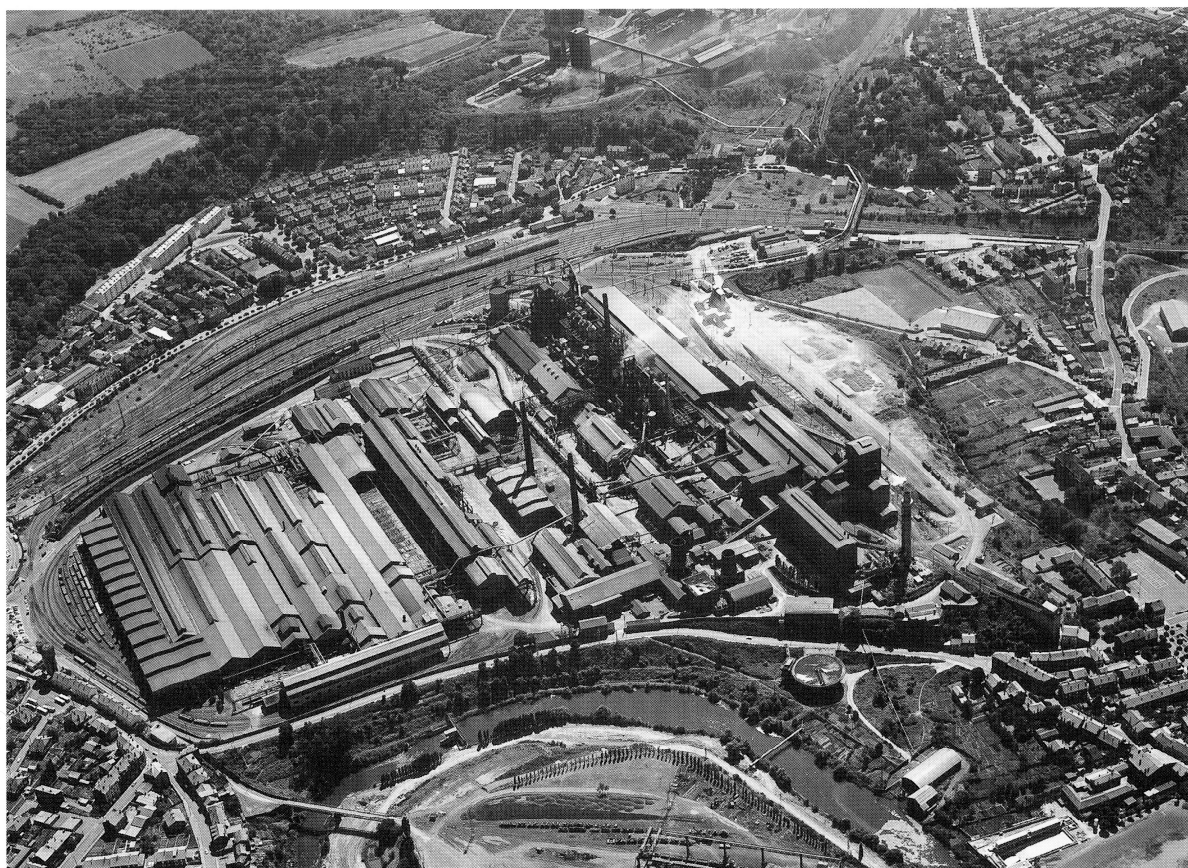


Photo 13 : orientée nord-sud, le complexe sidérurgique homécourtois avant 1974 (Établissement Public de la Métropole Lorraine – EPML)

Cette photographie (photo 13) nous donne un autre point de vue de la ville-usine à son apogée. Le lien entre la cokerie et le complexe y est aussi visible (rampe blanche à l'arrière plan jusqu'aux hauts-fourneaux).

II.3.2.2. Parenthèse olfactive

L'apparition des odeurs de fumée annonçait la frontière entre le géosystème paternaliste et la nature environnante. « *La géographie des odeurs nous aide à mieux saisir la notion de frontière. Souvent, en effet, c'est une odeur qui nous fait sentir que nous passons d'une région à une autre.* »⁶⁰ Il serait trop compliqué d'étudier l'ensemble des odeurs attachées aux paysages industriels homécourtois, mais il semble tout de même intéressant d'évoquer ces odeurs... justement évocatrices. Celles-ci semblent participer à la délimitation et à l'identité de lieux particuliers, de même que les paysages « vus » y participent.

Prenons un exemple extérieur à notre zone d'étude : le passage Choiseul (Paris) à la fin du XIXe siècle. L'écrivain Louis-Ferdinand Céline revient toujours à l'odeur de gaz (manufacturé, car le gaz naturel n'a pas d'odeur) pour indiquer qu'il se trouve dans la boutique de lingerie de ses parents (avec l'habitation à l'étage), passage Choiseul (passage qu'il qualifie à plusieurs reprises de « cloche à gaz »), dans son deuxième roman *Mort à Crédit*⁶¹. Comme si cette odeur lui indiquait le passage d'une frontière entre son territoire du passage Choiseul et le reste du monde. L'article de J.-P. Williot, « Le

⁶⁰ Extrait du texte d'André Siegfried « La géographie des odeurs » (1947) in R. Dulau et J.-R. Pitte, 1998, page 22

⁶¹ L.-F. Céline, 1981, pages 501 à 1082

gaz à Paris au XIXe siècle : écoulements putrides et mauvaises odeurs »⁶² dresse une géographie de ces odeurs de gaz tantôt liées aux usines à gaz directement, tantôt liées aux réseaux de distribution défectueux (fissures dans les conduites, combustion incomplète du gaz à la sortie, etc.). Ainsi, par sa puissance évocatrice, l'odeur semble participer à la délimitation psychologique des territoires. On est en droit de se demander si celle-ci peut être constitutive d'un paysage conscientisé ou si elle ne sert qu'à l'évoquer, qu'à se le rappeler.

Dans le cas d'Homécourt, malgré la hauteur des cheminées, on peut aisément imaginer que les odeurs (diluées certes, mais bien présentes) exhalées par la cokerie d'une part et les hauts-fourneaux d'autre part devaient régulièrement envahir les cités ouvrières, et particulièrement la cité de la gare située entre les deux complexes. Ainsi, selon le sens du vent, la cité devait inhaler une forte odeur de gaz ou bien une odeur sulfurée (œuf pourri)... on pourrait d'ailleurs dresser une liste importante des odeurs que les produits de la sidérurgie exhalent (on pense notamment à l'odeur des HAP). Ainsi, sans insister sur cette dimension originale de la perception du territoire, tout semblait rappeler aux populations locales l'identité industrielle de leur territoire : ces éléments olfactifs, mais également la structure de l'habitat et l'architecture massive des usines⁶³.

II.3.2.3. L'industrie agroalimentaire

Enfin, un dernier élément industriel important, sans rapport avec l'acier, marquait également le paysage de cette brève phase. Il s'agissait des abattoirs et de la Société Lorraine de Produits Alimentaires (SOLPA), une usine fabriquant des conserves de viande et de charcuterie. Ces usines étaient localisées à proximité du stade d'Homécourt (voir « SOLPA » sur la figure 8). En mars 1952, un document d'enquête relatif à la construction d'un site de traitement des déchets industriels de viandes et abats indique que l'activité de la SOLPA incommode les voisins et le terrain de sport contigu (encore les odeurs...). Leur plainte ne suffit pas à interdire la construction. Les abattoirs ont été autorisés en 1910, la fabrique a été autorisée en 1928. Avant d'être revendus à la SOLPA, ils appartenaient aux frères Pierre. En 1939, la SOLPA emploie plus de 600 personnes, c'est donc le plus grand employeur de la ville après la sidérurgie. L'activité change régulièrement de propriétaires (elle passera notamment aux mains de Herta, puis d'une coopérative d'ouvriers) avant de s'éteindre définitivement dans les années 1980, presque parallèlement à l'activité sidérurgique.⁶⁴

⁶² J.-P. Williot in R. Dulau and J.-R. Pitte, 1998, pages 149 à 157

⁶³ Les quelques personnes ayant vécu dans des vallées sidérurgiques que j'ai interrogées parlent systématiquement de l'odeur, du bruit et de la vision des usines et affirment s'y être accoutumé (anciens ouvriers de Jœuf, ancien habitant d'Hayange)

⁶⁴ Sources : archives départementales de Meurthe-et-Moselle, série M sous-série 5M; site web de la ville d'Homécourt



Photo 14 : carte postale d'Homécourt re-colorisée, orientée sud-est ; SOLPA, aciérie, crassier, cokerie (milieu XIXe siècle)

La fameuse SOLPA et les abattoirs apparaissent au premier plan, en bordure de l'Orne. On retrouve le centre-ville d'Homécourt et sa place principale au milieu à droite de la photographie (photo 14). L'aciérie et les hauts fourneaux sont visibles à l'avant-dernier plan à gauche, avec leur crassier et une rampe à skips surplombant les scories. À l'arrière plan se trouvent les cheminées de la cokerie séparées de la ville par un fin talus boisé.

II.3.2.4. Le plateau boisé

Le géosystème paternaliste homécourtois se décomposait donc en 3 faciès principaux visibles sur la figure 8. Le premier, urbain, est le plus prégnant dans le paysage passé. Il s'agit de l'espace voué à la production industrielle constitué par la mine ainsi que par les différentes usines et leurs annexes directes (crassiers, bassins à boues, stockage). Les différents éléments le composant apparaissent progressivement au cours de l'industrialisation de la ville. Ce faciès discontinu est bien visible sur les photographies précédentes. Le second faciès, qui s'est également constitué progressivement, est un faciès urbain éclaté que l'on peut décomposer en deux éléments principaux : les cités ouvrières et l'habitat ancien (village initial). Les cités ouvrières disposées autour de la maille urbaine originelle semblent donner au tissu urbain, vu du ciel, son aspect « éclaté » (voir figure 8). L'habitat ouvrier est rejeté loin du centre. Enfin, le dernier grand géofaciès est constitué par le plateau boisé au nord et le plateau au sud entaillé par les méandres de l'Orne (figure 8)

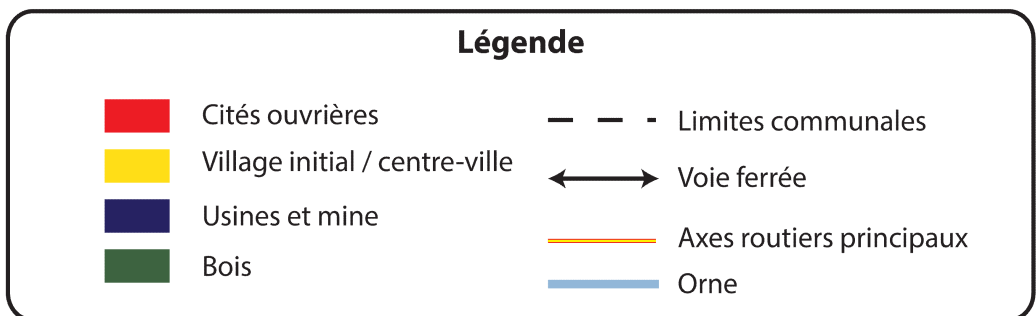
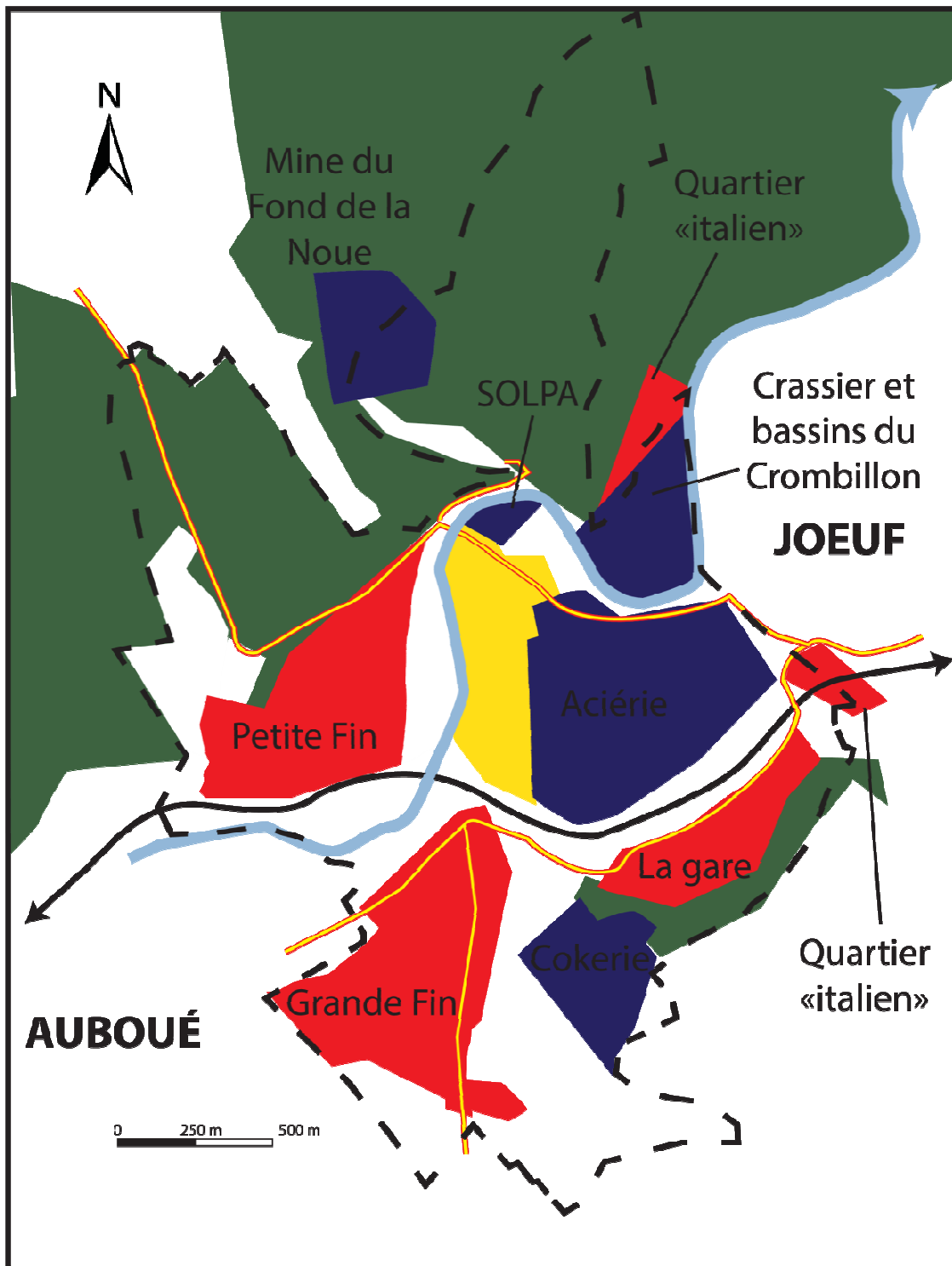


Figure 8 : Homécourt – faciès du géosystème paternaliste au milieu du XXe siècle (M. Picon 2014)

II.3.3. Le géosystème paternaliste à Jœuf

II.3.3.1. La mine du Grand Fond

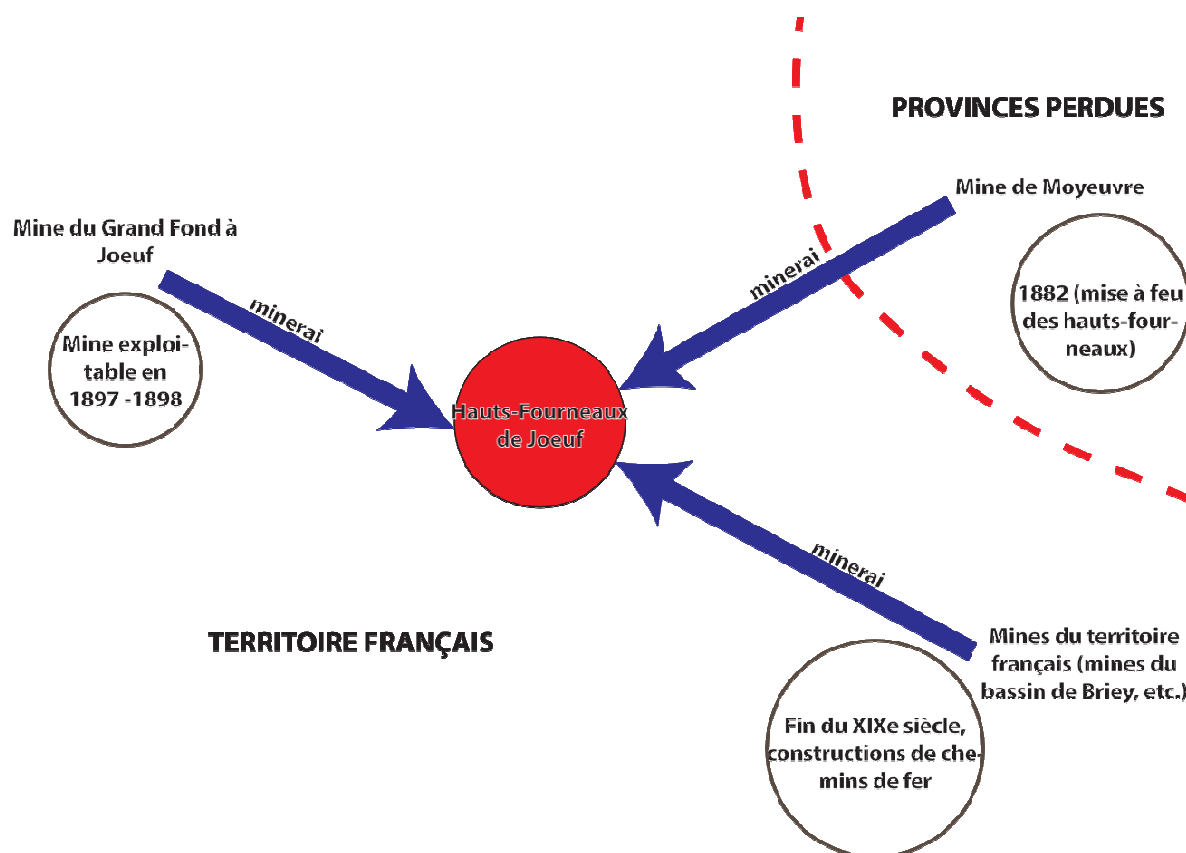


Figure 9 : Les origines du minerai fondu à Jœuf (M. Picon 2014)⁶⁵

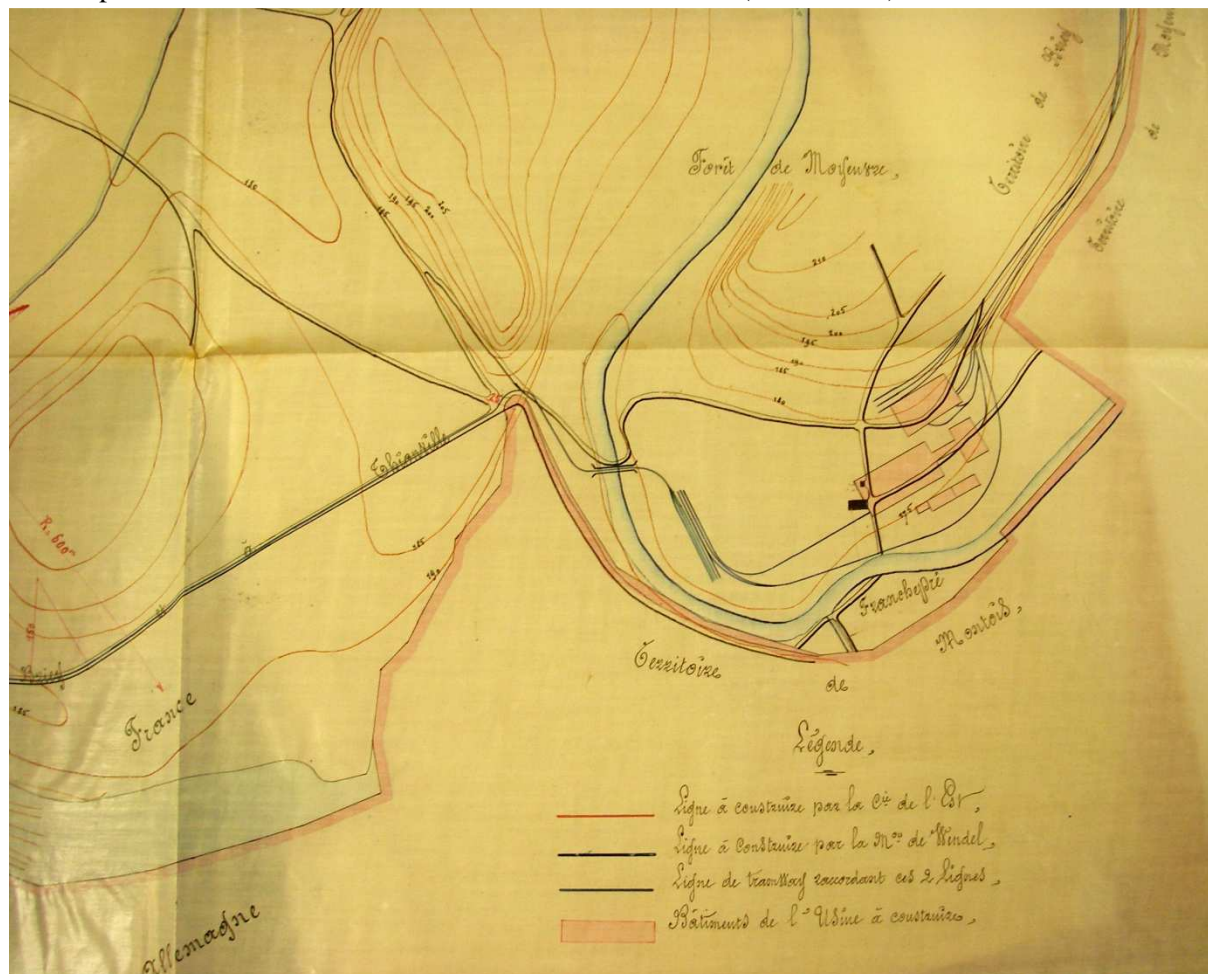
La présence de minerai de fer à Jœuf est une des causes de l'implantation de l'usine des De Wendel à cet endroit. La prospection puis l'installation des infrastructures minières impliquent de nombreuses difficultés techniques et administratives (creusement d'une galerie double entre Jœuf en France et Moyeuvre-Grande en Lorraine allemande par exemple). De ce fait, l'exploitation de la mine du Grand Fond à Jœuf va être fortement retardée. La mine ne sera opérationnelle (puits, chemins de fer, etc. construits) qu'à la fin de l'année 1897 (figure 9). Ainsi, c'est d'abord la concession de Moyeuvre-Grande (appartenant aux De Wendel) qui fournit le minerai au site de Jœuf, à celle-ci s'ajoute ensuite un certain nombre de mines françaises afin de soutenir l'intensité croissante de la production d'acier.

II.3.3.2. Le complexe sidérurgique

L'usine est créée avant celle de Jœuf grâce aux droits des De Wendel sur le brevet Thomas (décision en 1874, premier haut-fourneau mis à feu en 1882). À ce moment, l'entreprise des De Wendel a besoin du marché français pour survivre (leurs usines de la vallée de la Fensch et de Moyeuvre sont passées du côté allemand en 1871). Jœuf semble être un choix pertinent pour l'implantation de l'usine, car sa population a triplé avec l'annexion du fait de l'exode des français annexés de Moyeuvre-Grande vers Jœuf.

⁶⁵ Sources : cartes IGN 3312^E Briey de 1983 et 1993 ; N. Voirgard, *L'aventure de la mine de Jœuf*, Pages d'archives.

La population exilée à Jœuf est majoritairement composée d'ouvriers et de mineurs de Moyeuvre-Grande, et donc (au moins en partie) qualifiée et à la recherche d'un emploi. L'implantation de l'usine au niveau du pédoncule exigu peut sembler étrange, mais la frontière avec l'Allemagne interdit une implantation plus à l'est, le talus du plateau lorrain ne permet pas d'implanter l'usine au nord. Une implantation sur la rive droite de l'Orne plus logique (d'autant plus que presque l'intégralité du territoire jovicien est disponible) est refusée par les autorités. En effet, l'implantation de l'usine sur la rive gauche de l'Orne permettait de couper facilement l'accès à l'usine de Jœuf aux allemands en faisant sauter le pont d'accès. Les autorités françaises sont toujours dans la perspective d'une future guerre avec l'Allemagne. L'usine se fera donc sur la rive gauche, dans un espace étroit pris en étau entre le plateau lorrain au nord et le méandre de l'Orne au sud (document 7).



Document 7 : extrait de plan des premiers hauts-fourneaux à Jœuf (archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 1880)

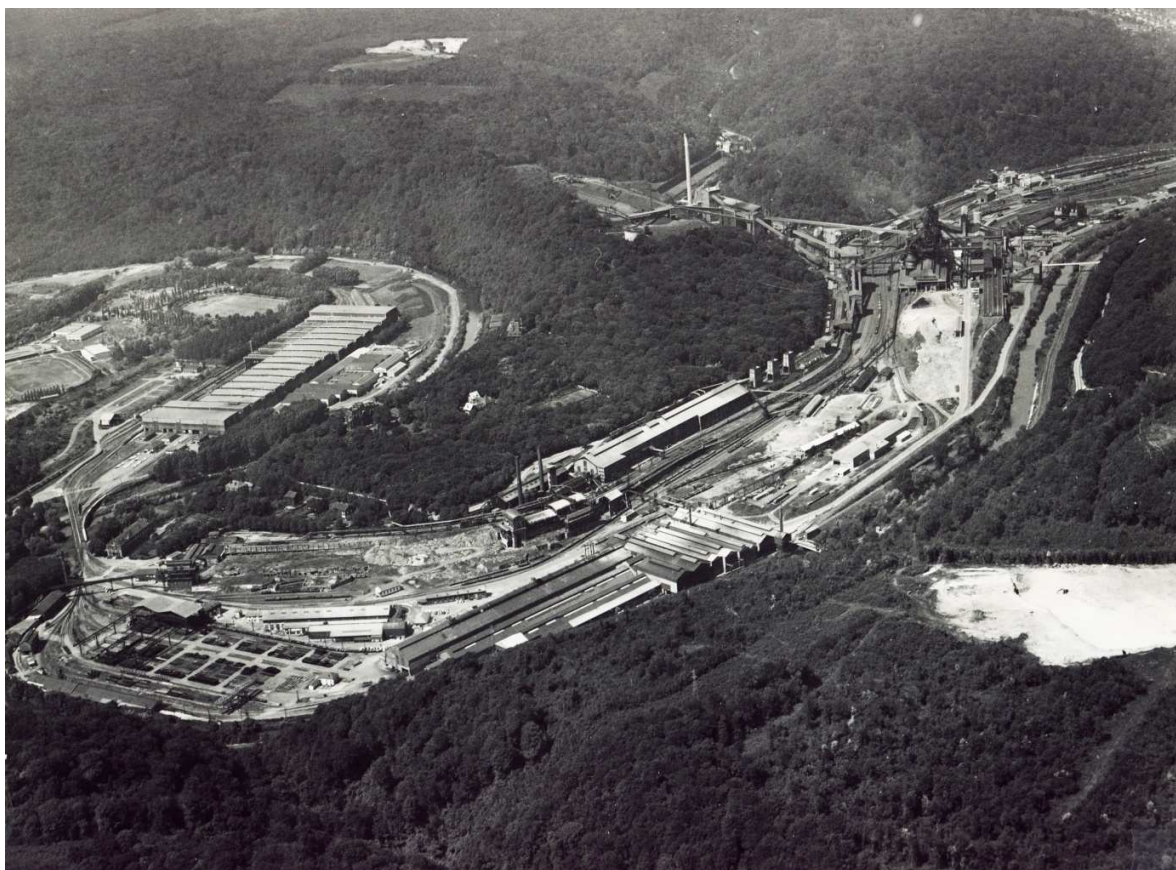


Photo 15 : Vue plus étendue du complexe sidérurgique de Jœuf (Sacilor, photothèque d'Hayange, 1975)

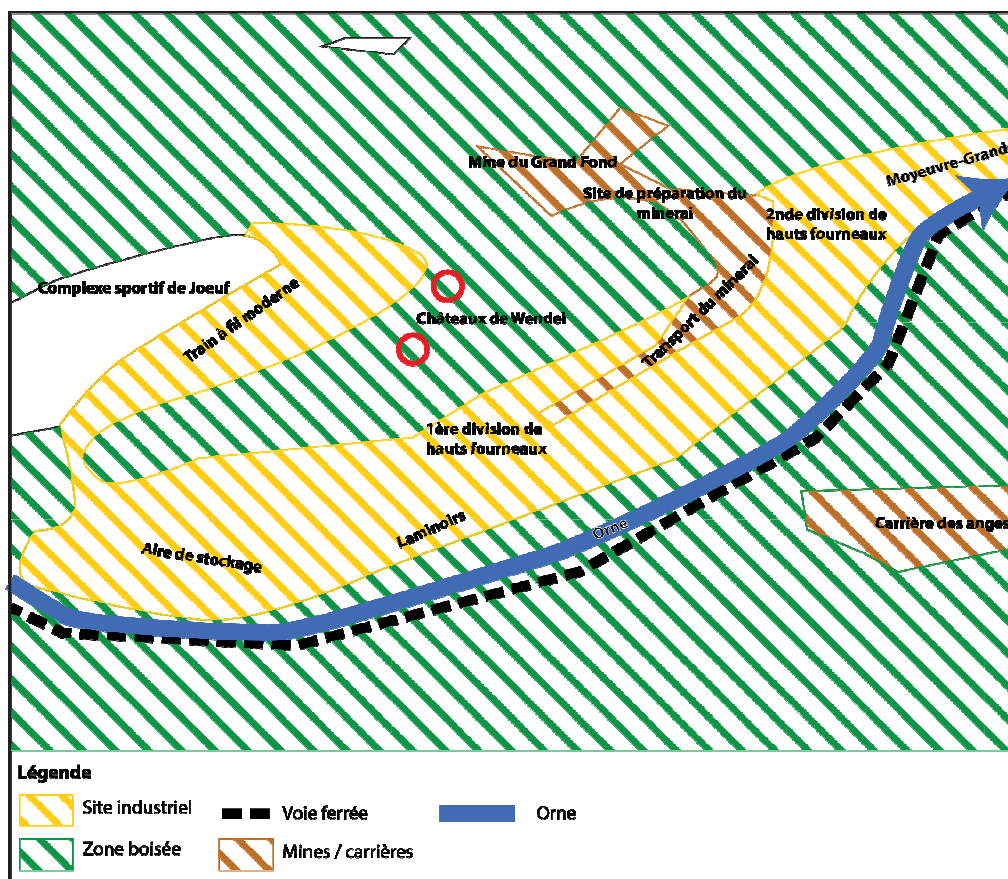


Figure 10 : Croquis d'interprétation de la photo 15 (M. Picon 2014)

Sur cette photographie précieuse (photo 15), tout un géofaciès apparaît. Ce premier géofaciès forme un vaste complexe d'usines tubulaires : les machines et les éléments de la fonction « production » sont presque tous en plein air⁶⁶ (c'est le symptôme pathognomonique de l'usine tubulaire, l'élément qui permet de distinguer l'usine tubulaire des autres types d'usine) ; l'architecture extérieure des usines ne recherche pas l'esthétique, elle ne sert que la fonction de l'usine ; l'enchevêtrement des bâtiments, des conduites, des cheminées et des rampes à skips forme un complexe protéiforme que l'on qualifie donc d'usine tubulaire, le type d'usine ayant le plus marqué l'imaginaire populaire avec les toits à sheds⁶⁷ (on peut citer en exemple les films *Brazil* et *L'armée des 12 singes – Twelve monkeys* – du britannique Terry Gilliam où l'influence esthétique du complexe industriel tubulaire est omniprésente). Une rampe à skip (*skip* signifie « benne » en anglais) est une installation permettant de monter les charges lourdes (minerai, matières premières, etc. ; les skips sont généralement associés à la sidérurgie lourde et aux mines) et de les décharger à partir de bennes appelées skips. Les rampes à skip (figure 10 et photo 15) relient l'usine à la mine du Grand-Fond et permettent d'acheminer la minette dans les hauts-fourneaux. Ce système de transport moderne est issu de la mécanisation croissante du site sidérurgique, il a été conçu vers la fin des années 50 pour limiter les risques et la pénibilité du travail touchant les ouvriers⁶⁸.

Le hall des moteurs à gaz qui apparaît encore dans le palimpseste aujourd'hui est proche de la première division de hauts-fourneaux. Il ne les jouxte pas par hasard, sa fonction était de récupérer les gaz des hauts-fourneaux dont la seconde combustion faisait tourner des moteurs couplés à des alternateurs afin de créer de l'électricité. Les industriels appliquaient déjà, pour des raisons purement pragmatiques (économies d'énergie pour diminuer le coût de production), les principes du développement durable avant qu'il soit théorisé. Il a failli disparaître, mais a finalement été racheté en 2012 par une entreprise fabricant de la nourriture pour l'élevage (Alfalar). L'étage inférieur, non entretenu, dangereux et souvent squatté a été comblé par l'entreprise⁶⁹.

On aperçoit clairement sur la photo 15 les chemins de fer et les rampes à skips utilisés pour le transport des matériaux. L'élément annexe le plus révélateur de l'activité sidérurgique est sans doute la mine du Grand Fond, bien que celle-ci n'ait approvisionné les hauts-fourneaux de Jœuf que tardivement (voir figure 10) ; à proximité immédiate de la mine se trouve une petite usine d'agglomération du minerai suivie des rampes à skips permettant d'acheminer le minerai aggloméré vers les hauts-fourneaux (voir photo 15 et figure 10 : mine du Grand Fond, site de préparation du minerai et transport du minerai). L'agglomération du minerai permettait d'augmenter la productivité des hauts-fourneaux et de diminuer leur consommation de coke.

II.3.3.3. Autres usines

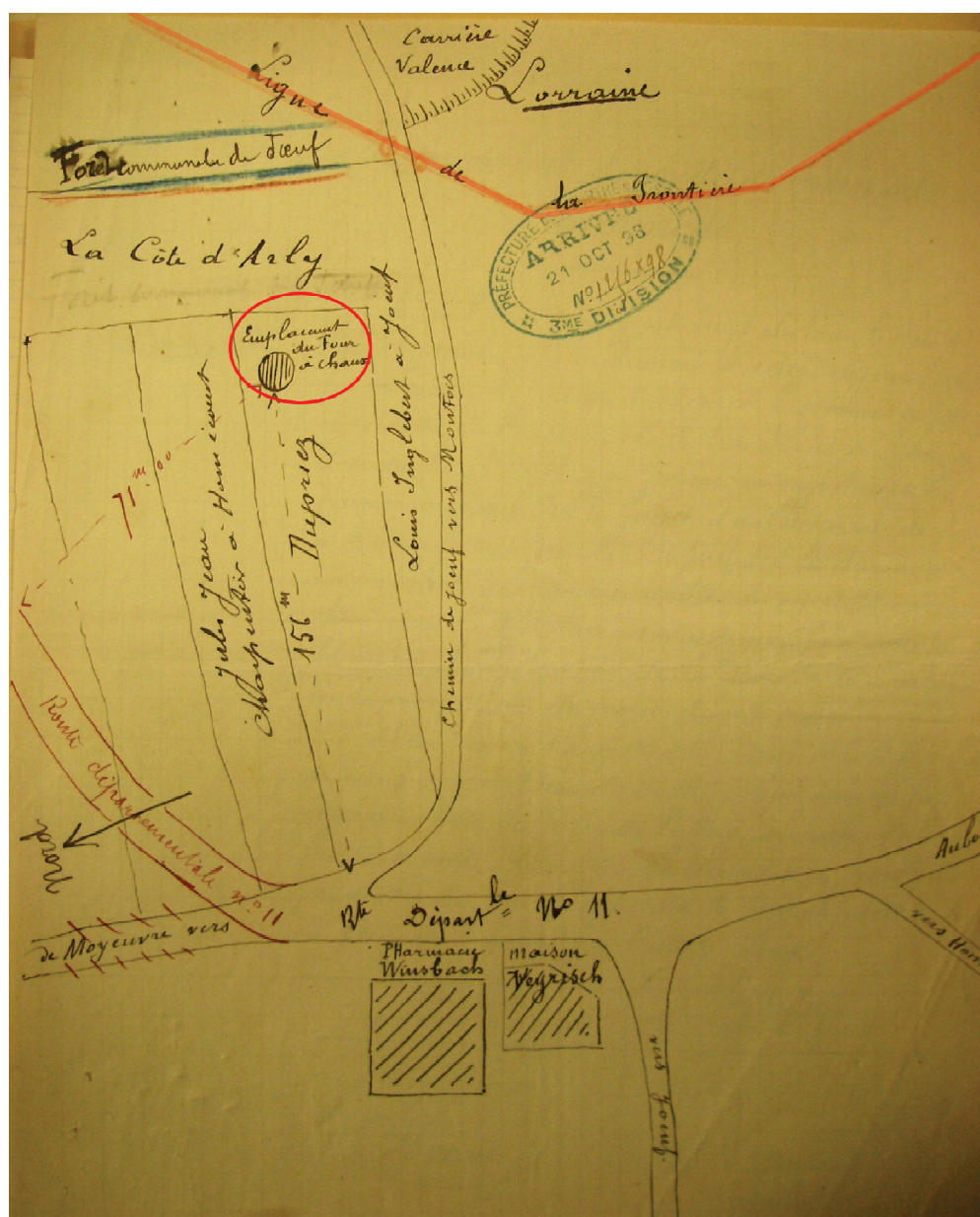
Enfin, d'autres industries, plus discrètes, existaient à Jœuf. On relève par exemple la présence d'un four à chaux en 1898 (document 8).

⁶⁶ Claudine Cartier qualifie le Haut-Fourneau d' « immeuble machine » dans *L'héritage industriel, un patrimoine*, CRDP de Franche-Comté, 2003.

⁶⁷ Développés à la fin du XIXe siècle, les toits à sheds sont emblématiques des grandes industries manufacturières. Ce sont des toits obliques vitrés généralement orientés vers le nord qui permettent de capter la lumière du soleil afin d'éclairer les ouvriers sans les éblouir (on évite un éclairage zénithal éblouissant). Ils deviennent obsolètes avec la démocratisation de l'éclairage électrique.

⁶⁸ Source : L'Est républicain, *Deux hauts fourneaux modernes bientôt réalisés aux Forges de Jœuf*, 31-Jan-1956.

⁶⁹ Sources : questions à un employé de l'entreprise Alfalar ; G. Bednik, *Jœuf, de la reconversion vers une conception durable de l'urbanisme*, 2010



Document 8 : plan d'un four à chaux jovicien (archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 1898)

Ce four à chaux était situé à proximité de la frontière allemande (elle apparaît dans la partie Est du plan) et de la carrière Valence située sur le territoire de Montois-la-Montagne au sud-est de Jœuf. Il appartenait au « sieur Dupriez ».

Un projet d'usine à gaz voit le jour en 1909. L'usine à gaz fonctionne dès 1910 et achemine le gaz aux communes d'Homécourt et de Jœuf. Celle-ci occupe une surface d'un peu moins de 2000 m² et se situe dans l'actuelle rue Pasteur, c'est-à-dire tout juste à l'ouest de la cité de Goprez. Dans le même temps, une seconde usine à gaz est construite légèrement au sud de la précédente.⁷⁰ L'apparition de ce type d'usine, très odorante, est révélatrice de la modernité des villes-usines (les habitants peuvent disposer du gaz à domicile).

⁷⁰ Sources : BASIAS (BRGM) et rapport de la commission sanitaire de Briey du 18 octobre 1909 (archives départementales de Meurthe-et-Moselle)

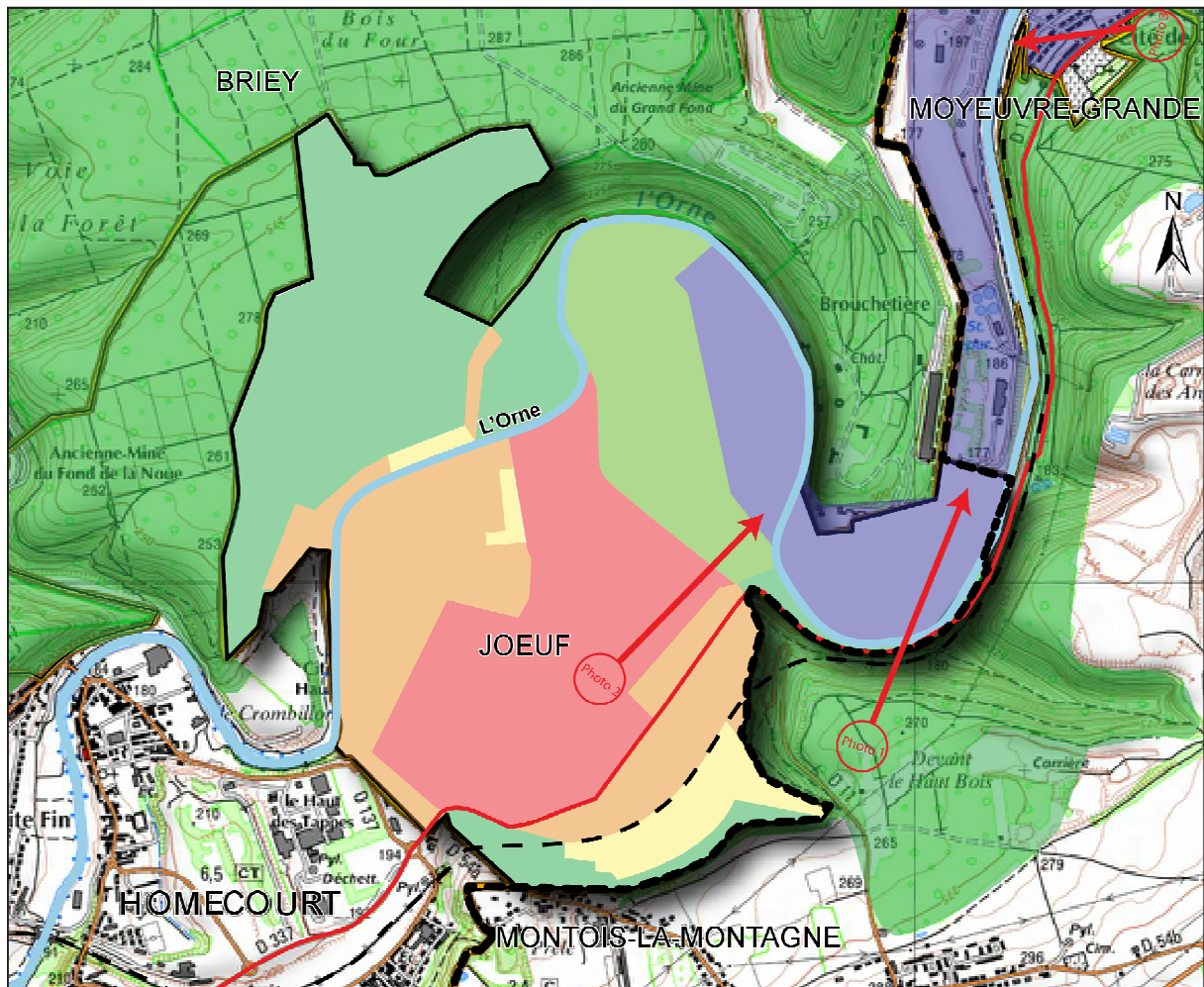
II.3.3.4. L'habitat

La partie urbanisée de Jœuf forme un second géofaciès (noyau villageois et habitat ouvrier, voir figure 11). L'organisation hiérarchique de l'habitat de Jœuf est empreinte du paternalisme des De Wendel. À la fois pragmatique et idéologique, il a structuré le paysage jovicien passé et hérité.

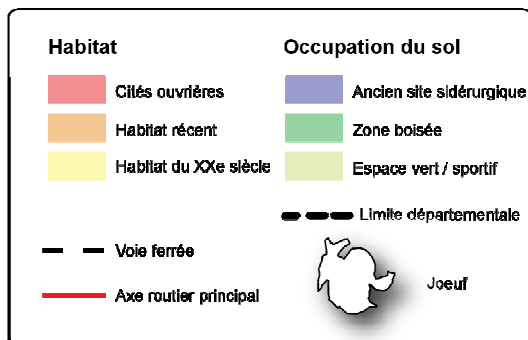
II.3.3.5. Le plateau lorrain

Enfin, l'ultime géofaciès jovicien est naturel, il s'agit du vaste plateau boisé situé dans la partie septentrionale du paysage, (voir figure 11), la séparation avec les autres faciès est matérialisée par le talus du plateau (géotope).

L'OCCUPATION DU SOL A JOEUF (2014)



Légende



Réalisation : Michaël Picon, 2014

Sources : Carte IGN 3312E 1/25 000 de 1983, Géoportail de l'IGN, photographies aériennes obliques de A. Humbert (de 1990 à 2009) et de SACILOR (1975), R. Zattarin, *Analyse géohistorique et approche sur la reconversion de deux villes usines : Joeuf et Homécourt*

Échelle approximative



Figure 11 : schéma de l'occupation du sol liée à l'industrie à Joeuf (M. Picon 2014)

II.3.4. La pollution et le syndicat de curage de l'Orne

L'activité industrielle est très polluante et dégrade les eaux de l'Orne. Dans l'optique de nettoyer la rivière, le syndicat intercommunal pour le curage de l'Orne est créé en Meurthe-et-Moselle en 1949, un autre est créé en Moselle et aucun ne l'est en Meuse car les paysans s'y opposent : « Les populations agricoles des communes intéressées estiment que l'effort qui leur serait réclamé constituerait une charge inacceptable pour des terrains de faible productivité étalés dans une plaine où les crues de l'Orne y paraissent d'ailleurs attendues sans aucune appréhension puisqu'elles

détruiront les rongeurs qui ont causé de graves dégâts aux récoltes »⁷¹. Ajoutons que les paysans meusiens se situent dans la section la plus en amont de la vallée, cette section n'est pas industrialisée et l'écoulement ouest-est de l'Orne n'y amène pas les pollutions. Les produits de l'industrie étaient pourtant présents dans les champs, car on utilisait à l'époque les résidus de la déphosphoration Thomas comme engrais (le phosphore est un des éléments essentiels à la vie végétale). Ce syndicat rassemble toutes les communes du département qui bordent l'Orne à l'exception des communes de Labry, Giraumont et Valleroy (en réalité, Valleroy rejoint le syndicat plus tard, après avoir retardé son adhésion pour des raisons financières). Les fonds nécessaires au curage de l'Orne sont en grande partie avancés par les industriels lorrains, notamment par Léon Daum (les entreprises avancent au total 10 millions de francs de l'époque). Le syndicat doit organiser et imposer le curage régulier de l'Orne (mesure générale, donc mise en œuvre par le syndicat), la décantation des eaux polluées, l'épuration des eaux par des moyens chimiques et mécaniques (ces deux dernières mesures sont individuelles, donc mises en œuvre par les pollueurs). En réalité, les industriels respectent peu ou mal ces obligations car les sanctions les plus graves sont difficilement applicables puisque « *les Usines [sic, la majuscule à Usine n'est pas anodine] présentent un intérêt public indiscutable* »⁷². L'industriel homécourtois semble respecter au moins en partie ses obligations puisque l'on relève la présence de bassins à boues au lieu-dit du Crombillon.

II.3.5. Les différences entre Jœuf et Homécourt

II.3.5.1. Deux paternalismes aux intensités nuancées

Le paternalisme est bien présent dans les deux villes-usines, la construction de cités ouvrières est un des éléments essentiels du paternalisme, et c'est celui que l'on retrouve toujours quels que soient les degrés du paternalisme des patrons. Celles-ci permettent de loger les ouvriers à proximité de l'usine et de la mine, et ont aussi une fonction de contrôle. Par exemple, les jardins des cités permettent aux ouvriers de produire une partie de leur nourriture, ce qui permet aux patrons de justifier des salaires peu élevés tout en occupant les ouvriers en dehors des heures de travail. Les ouvriers n'ont pas de voiture à l'époque, donc tous leurs besoins élémentaires (logement et nourriture au minimum) doivent être présents sur place. En fait, l'industrie paternaliste semble déjà maîtriser les tactiques de localisation. L'ensemble du circuit industriel doit être le plus court et le plus rentable possible : du mineur à la mine, de la mine à l'usine, de l'ouvrier à l'usine, du produit au client.

Ce paternalisme est toutefois distillé à des concentrations différentes dans les deux systèmes. Observons deux cartes postales nous donnant une première idée des ces nuances.

⁷¹ Extrait du courrier du préfet de la Meuse au préfet de Meurthe-et-Moselle du 27 septembre 1949 (archives départementales de Meurthe-et-Moselle)

⁷² Entretien de l'Orne, procès verbal du 22 avril 1949 (archives départementales de Meurthe-et-Moselle)



Photo 16 : carte postale de l'entrée de l'usine de Jœuf, années 1910.

Cette carte postale du début du XXe siècle (photo 16) nous montre l'entrée des usines des De Wendel. La photographie a été prise depuis le pont traversant l'Orne situé à la sortie de la cité ouvrière du Génibois. Les hautes cheminées et les *cowpers* visibles à l'arrière-plan sont ceux de la première division de hauts-fourneaux (la seconde division a été construite plus tard). Un autre élément caractéristique de l'industrie sidérurgique de l'époque est présent devant les hautes cheminées : le chemin de fer et sa locomotive à vapeur. On repère facilement la locomotive à l'épaisse fumée blanche qu'elle exhale.



Photo 17 : café de l'industrie d'Homécourt (carte postale éditée par M. Perrard ; date inconnue, estimée au début du XXe siècle)

Cette photographie (photo 17) est un témoignage du passé homécourtois. Le café de l'industrie porte un nom en accord avec la ville-usine. Sur la vitrine de droite, il est indiqué « On parle l'Allemand »⁷³ afin d'attirer les clients germanophones (on se situe à quelques kilomètres de la frontière de l'époque avec l'Allemagne). Le café se situait face à l'entrée (portail sud) de l'usine d'Homécourt et attirait les ouvriers après le travail.

Ces deux cartes postales nous donnent une première indication sur la différence entre les deux paternalismes. À Homécourt, des cafés sont présents à proximité de l'usine. À Jœuf, aucun café ne se dresse devant l'usine. Cela n'est absolument pas dû au hasard. Le patron jovicien a fait en sorte qu'aucun établissement de boisson ne soit placé sur le chemin de l'usine afin d'assurer la sobriété et la moralité de ses ouvriers. Le patron homécourtois ne l'a pas fait. D'un côté, on ressent une volonté de contrôle forte, de l'autre on ne la perçoit pas.

II.3.5.2. Un paternalisme modéré à Homécourt

La volonté paternaliste à Homécourt, bien que présente dans le cœur des premiers patrons belges, puis dans celui de Léon Daum, est bien moins inscrite dans le paysage qu'à Jœuf. La hiérarchisation de l'espace n'existe pas au début puisque les ouvriers sont logés à la va-vite, majoritairement dans des constructions indépendantes de la volonté des patrons. Le paternalisme est donc jugulé par l'urgence et par les autres difficultés précitées (on pense en particulier au changement rapide de patron). Encore une fois, le palimpseste paysager nous permet de vérifier cela (voir photo 18).

⁷³ Source : CPHJ, *Homécourt dans les annuaires de 1817 à 1906*, Mar. 2011.



Photo 18 : Homécourt, cités de la Petite Fin (1) et de la Grande Fin (2), friche industrielle, plateau boisé, Jœuf, Moyeuve-Grande (A. Humbert 1994)

À l'arrière plan, on peut voir Moyeuve-Grande et la cité de Froidcul (Moyeuve-Grande) à gauche (le segment blanc que l'on voit mal, à gauche de Moyeuve). Puis vient la ville de Jœuf et ses cités, prises entre deux plateaux échancrés par l'Orne. Enfin, au premier et au second plan apparaît Homécourt. La cité de la Petite Fin, à gauche, a déjà été décrite dans la grande partie précédente. Rappelons toutefois que ce qui la caractérise et la rend particulière, c'est l'hétérogénéité de ses groupes de cités. Les premières générations de cités se confondent avec celles construites après la première guerre mondiale. À droite de ces cités on aperçoit l'ossature du village initial bordé par l'Orne, puis encore à droite la friche où se trouvaient les aciéries, et enfin, plus loin, les pensions de Jœuf (à peine visibles) où furent logés une majorité d'immigrés italiens travaillant à Jœuf. Au premier plan à droite, on aperçoit une partie de la cité de La Grande Fin, qui, comme son nom ne l'indique pas, est plus petite que la cité de la Petite Fin. On reconnaît la cité à son organisation géométrique et harmonieuse, mais ce qui nous intéresse vraiment ici c'est la localisation des cités plutôt que leur constitution.

En effet, leurs positions relativement à l'ancienne usine peuvent révéler leur fonction symbolique dans l'espace paternaliste ou l'absence de cette fonction. La mise en scène de l'espace n'est clairement pas aussi marquée qu'à Jœuf. Le patron ne vivait pas à Homécourt, et n'y possédait pas de résidence secondaire majestueuse comme François De Wendel à Jœuf. Un « château » a bien été construit par les maîtres des forges homécourtois (aujourd'hui en vente après avoir abrité une galerie d'art et des chambres d'hôtes), mais celui-ci est destiné à la direction, et n'est pas placé symboliquement. Il est caché au regard des ouvriers, dans une sorte d'enclave boisée à l'ouest des cités de la gare. Il ne surplombe pas l'habitat des classes « inférieures » et sa position n'est pas associée à l'usine. L'absence de la présence symbolique du patron est un premier élément confirmant les hypothèses sur la faible volonté paternaliste des patrons homécourtois. De plus, les cités ne sont pas organisées selon une hiérarchie socioprofessionnelle, elles se dressent dans l'urgence, au fil des besoins en main-d'œuvre, lorsqu'elles n'échappent pas complètement à la volonté du patron (pensions

de l'ouest de Jœuf déjà évoquées). Les ouvriers de la cité de la Petite Fin traversent la cité, puis l'Orne, puis le vieil Homécourt et le café de l'industrie (photo 17) pour arriver à l'usine. L'arrivée à l'usine n'est absolument pas mise en scène comme à Jœuf, et les patrons ne cherchent pas à éviter la présence de cafés et d'établissements « immoraux » sur le chemin de l'usine. On peut faire exactement les mêmes remarques pour la cité de la Grande Fin. Le patronat homécourtois n'est pas personnifié dans le tissu urbain et il n'a pas de relation paternaliste forte avec ses employés. Cela est dû évidemment aux balbutiements initiaux de l'usine, mais aussi à la volonté paternaliste moindre des patrons de la Marine. La quasi-absence de la fonction « contrôle » du paternalisme va de pair avec la quasi-absence de l'organisation symbolique de l'espace. En revanche, ce paternalisme n'est pas totalement absent, même s'il ne marque pas fortement l'agencement du tissu urbain. Il est atténué par la situation (balbutiements initiaux déjà évoqués).

En effet, les patrons belges (Vezen-Aulnoy) avaient commencé à intégrer leur symbolique propre à l'espace homécourtois. L'hôtel des ouvriers qu'ils font construire en 1898 est une illustration frappante de ce phénomène (voir photo 19). Le bâtiment est imposant et son architecture est typiquement flamande (pignons à échelons par exemple).



Photo 19 : L'ancien hôtel des ouvriers d'Homécourt à l'architecture flamande (M. Picon 2014)

L'hôtel devait accueillir les nouveaux ouvriers de manière transitoire, en particulier ceux issus de l'immigration italienne et est-européenne : en 1911, l'hôtel abrite 131 personnes dont 47 italiens et 47 français ; en 1936 il abrite 109 pensionnaires dont 72 d'Europe de l'Est (Polonais, Russes, Serbes, etc.), cette présence slave engendre l'aménagement d'une chapelle orthodoxe dans l'hôtel en 1928⁷⁴. En réalité, cette situation transitoire durait parfois plusieurs années. Les habitants de l'hôtel formaient une véritable communauté. Des religieuses étaient chargées des tâches quotidiennes et assistées parfois par quelques employés (voir photo 20, corvée d'épluchage des légumes).

⁷⁴ Source : Exposition du conseil général de Meurthe-et-Moselle sur l'hôtel des ouvriers (2014).



Photo 20 : La corvée d'épluchage à l'hôtel des ouvriers (exposition de l'association « mémoire de l'Orne », 1910)

La symbolique et le contrôle sont moins forts chez les successeurs des patrons belges. Par exemple, en 1905, une coopérative ouvrière est construite par les usines de la Marine (photographie 21). La coopérative ouvrière, par opposition à l'économat, est représentative d'un paternalisme plus « doux » où la volonté de contrôle des ouvriers est peu présente (autogestion pour la coopérative ; magasin patronal pour l'économat).



Photo 21 : ancienne coopérative ouvrière d'Homécourt (M. Picon 2014)

II.3.5.3. Un paternalisme très marqué à Jœuf

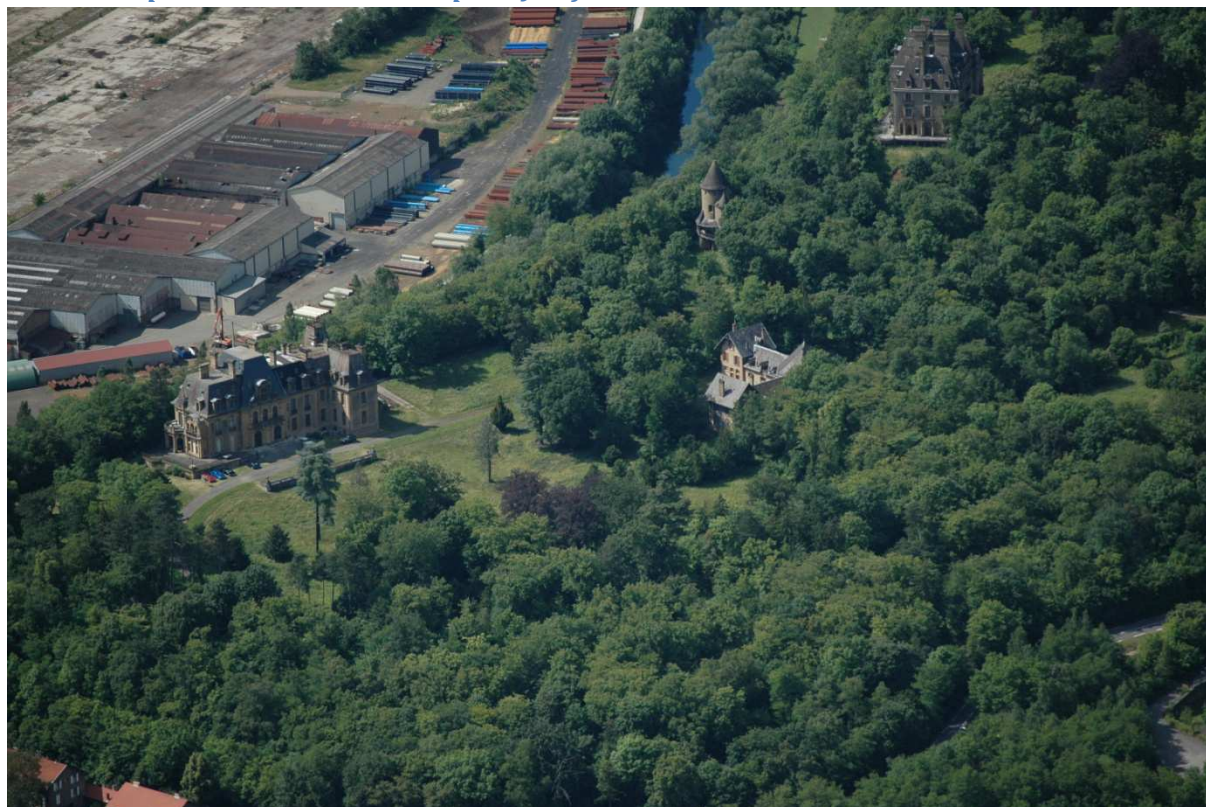


Photo 22 : les châteaux des maîtres des forges à Jœuf (A. Humbert 2009)

Les De Wendel se sont presque substitués à l'autorité publique pendant leur règne, et ce au moins en matière d'urbanisme puisque ce sont eux qui ont déterminé la politique urbanistique de la ville-usine née de la métamorphose d'un petit village à vocation agricole. Les De Wendel, dans une certaine mesure, faisaient donc figure d'autorité publique (les De Wendel n'ont jamais été élus à Jœuf, mais François De Wendel a été conseiller général et député), mais aussi morale et religieuse (financement d'une église et d'une école par exemple avec nomination d'un curé et d'un instituteur favorables aux maîtres des forges). Le pouvoir passé des maîtres des forges est matérialisé dans le paysage par les châteaux des De Wendel surplombant la ZI des deux châteaux et l'ensemble de la ville. On les aperçoit très nettement sur la photo 22. L'usine et les habitations des maîtres des forges sont associées par leurs positions et sont le symbole du pouvoir des maîtres des forges bien que l'usine soit localisée sur ce lobe de méandre pour des raisons topographiques et politiques. La cité de Génibois est entourée de symboles (figure 12) : écoles, église, statue de la vierge Marie, hôpitaux construits par les De Wendel d'un côté (symboles de l'éducation spirituelle, morale et intellectuelle apportée par les maîtres des forges) et de l'autre l'entrée de l'usine avec vue sur les châteaux des patrons (symbole de l'autorité patronale).

Une grande partie de l'espace jovicien est en fait hiérarchisée par l'urbanisme des De Wendel et par d'autres facteurs. Cette hiérarchie s'exprime selon la classe sociale (et plus précisément selon le métier) et l'ethnie (les ouvriers italiens sont peu mêlés aux ouvriers français). Le rôle de l'espace est à la fois symbolique (la position des châteaux en est un bon exemple) et fonctionnel (voir figure 12). Les objectifs des maîtres des forges étaient d'attirer et de conserver une population ouvrière à Jœuf par la construction de cités ouvrières et la mise en place de services et de commerces, ainsi que d'assurer leur éducation morale afin de limiter les comportements affectant négativement leur productivité. Un de ces comportements est le vice de la dipsomanie qui touche particulièrement la classe ouvrière et

que décrivent souvent les *angry young men*⁷⁵ dans leurs œuvres, comme Alan Sillitoe dans *Saturday's Night, Sunday Morning* sorti sous le titre français « Samedi soir Dimanche matin » : « [...] vous purgez à grands renforts de libations confraternelles votre individu de l'emprise de toute une semaine de boulot monotone à l'usine. Vous appliquez la formule « le bonheur dans l'alcool » [...] »⁷⁶. La réalité de ce vice est telle qu'elle a même une influence sur le paysage. En effet, le quartier de Génibois, habité majoritairement par des ouvriers à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, ne comporte volontairement aucun café ou établissement de boisson sur le chemin du quartier à l'usine (photo 16) alors que les quartiers italiens, en dehors de l'influence des De Wendel, regorgent de ce genre d'établissement.

De même, le célibat n'étant pas bien considéré car synonyme de vie dissolue et immorale, l'organisation de l'habitat place les célibataires en bas de la hiérarchie du système : les cantines de Jœuf, réservées à la population célibataire masculine de la ville-usine, sont placées face aux logements ouvriers de la cité de Génibois (les bâtiments ont été détruits depuis) ; elles sont ainsi placées symboliquement au niveau socioprofessionnel le plus bas, mais aussi face au modèle du foyer à suivre. « [...] les jeunes gens ne se soumettent point aux efforts qu'impose l'acquisition préalable du foyer, et ils ne s'habituent pas, dès le début de leur vie, aux autres pratiques essentielles, si le sacrement du mariage ne préside pas à l'organisation de la société entière. En cette matière, l'accord de la loi religieuse et de la loi civile a été l'un des fondements de toutes les sociétés prospères [...]. »⁷⁷. La cantine abrite majoritairement la population immigrée célibataire (selon les époques, on y trouve une majorité de français, une majorité d'italiens ou une majorité de slaves). À la différence de l'hôtel des ouvriers d'Homécourt, la cuisine n'est pas assurée collectivement par les femmes, elle est assurée par quelques employés des maîtres des forges. La nourriture est fournie par l'économat des maîtres des forges.

Ainsi, la *lutte des places* se retrouve dans l'espace et les normes sociales de la ville-usine : pour accéder aux meilleures places (localisation et rang social), il faut être hautement qualifié, de bonne moralité (marié, sobre...), dans la partie haute de la hiérarchie de l'usine, et français. Cependant, cette « lutte » est presque réglée d'avance par le paternalisme des De Wendel, les espaces et les rangs sociaux sont déjà assignés, tout ou presque est normé par les grands patrons.

⁷⁵ Ce terme « désigne une poignée d'écrivains, romanciers dramaturges ou essayistes, qui, vers le milieu des années 1950, en Angleterre, se sont mis à donner de la voix (pas en chœur, d'ailleurs) et à faire souffler sur le pays un petit vent de fronde qu'on n'attendait pas ». Ce sont des « élites plébéiennes » issues du milieu ouvrier et qui, malgré leur ascension sociale, ne parviennent pas à s'adapter à la « haute bourgeoisie » pour laquelle ils n'ont que mépris. Source et citations : P.-Y. Pétilion, *Angry young men*, *Encyclopædia Universalis*

⁷⁶ A. Sillitoe, *Samedi soir Dimanche matin*, Le livre de poche, 1968, page 10.

⁷⁷ F. Le Play, *L'organisation du travail*, 1870, page 161.



Figure 12 : la symbolique de l'espace jovicien (photographie : le Républicain Lorrain, années 2000)

(1) : châteaux dominant la ville et ses cités visibles depuis l'entrée de l'usine ; (2) : complexe industriel ; (3) cités ouvrières homogènes ; (4) : église, écoles et hôpital construits par les De Wendel pour les ouvriers de la cité du Génibois ; (5) maisons des cadres et employés isolées des cités (quartiers séparés par la rue du commerce) ; (6) maison du directeur absente sur la photographie, mais totalement isolée des logements ouvriers et placée symboliquement juste en dessous des châteaux

L'intensité du paternalisme des De Wendel peut cependant être nuancée. La cité de Goprez est une cité plus récente que celle de Génibois, et elle est pourtant bien moins confortable. Cela peut être dû à différents facteurs : l'inconstance de la volonté paternaliste des maîtres des forges, les contraintes topographiques (bas du talus de la terrasse du Génibois), la nécessité urgente de loger des ouvriers (les places dans les cités ouvrières sont rares à l'époque⁷⁸), le coût de la construction, etc. L'essence paternaliste des De Wendel est cristallisée dans la cité de Génibois, mais elle s'étiole avec le temps et marque moins les cités plus récentes.

⁷⁸ Source : F. Caquard en collaboration avec R. Martinois, Une immigration méconnue : les Alsaciens-Lorrains de la région de Bitche-Niederbronn aux forges de Joeuf de 1882 à 1914, *Chroniques joviciennes*, no. 24-25, 2001.

II.3.6. Les caractères de la ville-usine dans les deux systèmes

Les villages-rues lorrains se sont métamorphosés en villes-usines. La transformation bouleverse le paysage – c'est ce qui vient d'être mis en exergue – mais aussi l'*habitus* des habitants, l'économie locale et la démographie des anciens villages. La population n'est plus la même, elle est désormais multiculturelle (Italiens, Français francophones, Français germanophones, Slaves...) et presque essentiellement tournée vers l'industrie. Elle loge dans les cités ouvrières excentrées ou dans les pensions joviciennes. La mixité culturelle des villes varie avec le cours de l'Histoire. Les employés italiens d'Homécourt sont nombreux à quitter le pays lors des prémices de la grande guerre, en août 1914, et ne reviennent pas tous après la terrible hécatombe. De plus, l'économie locale est portée par l'industrie et par la poussée démographique. Les cafés, dont les ouvriers sont friands, foisonnent dans les villes (par exemple, le café de l'industrie en photo 17) sauf dans certaines cités homécourtoises contrôlées par les De Wendel. Les propriétaires de biens immobiliers profitent de l'accroissement de la population et de l'insuffisance des logements pour s'enrichir. Des entrepreneurs plus modestes que les sidérurgistes sont également attirés par la prospérité croissante de la ville-usine. On peut citer les frères Pierre, bouchers, mais aussi d'autres plus modestes (on relève de nombreuses installations de commerces et de services à cette époque dans les documents des archives départementales). Ainsi, la presque-mono-activité pratiquée dans le village-rue, toute rurale, s'est effacée devant la pluralité des activités – à dominante industrielle, mais teintée d'exceptions tertiaires – toute urbaine. L'industrie nourrit donc l'économie, permet la diversification des activités, et apporte directement ou indirectement de nombreux emplois aux communes. Ainsi, la population croît d'abord pour, puis par l'industrie ; celle-ci attire les employés et leur présence attire des activités tertiaires (commerces et services).

Ces différents éléments ont donné leur caractère urbain aux villes. À ceux-ci s'ajoute un élément essentiel à l'urbanité : l'apparition d'un centre. À Homécourt, ce centre est double et apparaît sur la carte précédente (figure 10). Il s'agit de l'usine initiale, pôle d'emplois attractif, couplée au village initial avec sa place ouverte que l'on retrouve sur la carte postale précédente (photo 14). Cette place est un lieu de vie, de commerces et de services, de loisirs (on y trouve une piscine par exemple), mais aussi le lieu du pouvoir politique (hôtel de ville). À Jœuf, le véritable élément central est également l'usine, tout y est lié. Les deux caractères principaux de l'espace étudié sont désormais urbain et industriel... le terme de ville-usine s'applique donc parfaitement au nouveau fonctionnement des deux villes. Cette urbanité va toutefois s'étioler progressivement à la fin du XXe siècle (années 1980) en même temps que la grande industrie.

En effet, à Homécourt la poussée démographique induite par la métamorphose du village en ville-usine est brutale au départ, puis elle s'atténue. En observant les données de la figure 13, on découvre que celle-ci atteint un premier pic avant la première guerre mondiale (7006 habitants en 1911). À Jœuf (figure 14), cette poussée est plus précoce pour deux raisons : les français annexés fuient plus vers Jœuf que vers Homécourt (la population double entre 1861 et 1876 : 231 hab. puis 573 hab.) et l'industrie lourde s'y développe bien plus tôt (la population atteint déjà les 2341 hab. en 1891 pour atteindre un premier pic en 1911 avec 9589 habitants). Avant la première guerre mondiale, Jœuf semble donc déjà plus développé qu'Homécourt. La *der des der* est un point d'inflexion dans l'évolution démographique de la ville-usine d'Homécourt, car comme nous l'avons déjà expliqué, les immigrants italiens quittent massivement le pays, et à cela s'ajoute la mort de nombreux hommes partis au front : « *Mais la guerre dure décidément trop longtemps... On ne conçoit plus à mesure qu'elle s'allonge d'individus suffisamment dégoûtants pour dégoûter la Patrie... Elle s'est mise à accepter tous les sacrifices, d'où qu'ils viennent, toutes les viandes la Patrie...* »⁷⁹. Ces deux faits bien connus de

⁷⁹ L.-F. Céline, 1981, page 67

L'Histoire réduit la population à 4822 habitants en 1921 (sachant que la commune s'est repeuplée entre 1918 et 1921, cela nous donne seulement un aperçu de la violente perte démographique apportée par la guerre) alors qu'à Jœuf ce point d'inflexion est à peine perceptible (on passe de 9589 habitants en 1911 à 8910 en 1921). Cette différence conséquente s'explique par la très faible présence d'immigrés italiens à Jœuf avant la première guerre mondiale contrastant avec la très forte proportion de transalpins à Homécourt au même moment (les chiffres semblent donc confirmer le fait précédemment évoqué : le retour des italiens au pays pour participer à la grande guerre). Puis, les villes-usines se régénèrent, et la population aussi avec quelques fluctuations dans les années 1930 dues en grande partie à la crise de 1929 et à l'augmentation du chômage. Elle atteint un nouveau pic en 1931 dans les deux villes, puis diminue au cours des années 1930 pendant la grande dépression jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. En 1946, la commune d'Homécourt ne compte plus que 6702 habitants, celle de Jœuf 9271 habitants, la perte démographique est moins brutale que lors de la précédente guerre. C'est une partie de la main-d'œuvre des usines qui quitte majoritairement les communes. Pendant l'occupation allemande, les usines font partie de la zone ORAMMS (Office de Répartition de l'Acier en Meurthe-et-Moselle Sud devenue plus tard ORAM) où les Allemands contrôlent toute la production pour entretenir l'effort de guerre. Dans les mines, les Allemands font travailler des prisonniers d'Europe Centrale⁸⁰. La résistance, présente dès 1940, devient très active dans les deux villes-usines dès les prémices du plan Barbarossa (en 1941, Hitler rompt ainsi le pacte germano-soviétique) car l'influence du parti communiste y est forte. L'hôtel des ouvriers d'Homécourt sert de prison aux allemands, ils y laissent mourir de faim des prisonniers slaves. Après la libération, l'industrie fonctionne à nouveau à plein régime, se modernise, et participe à la reconstruction de la France. La population atteint son apex au crépuscule des Trente Glorieuses, à l'aube des années 1970 (10 616 habitants à Homécourt et 12 305 à Jœuf en 1968). Finalement, la crise de la sidérurgie touche les villes-usines, et son déclin progressif jusqu'au milieu des années 1980 impacte logiquement la démographie locale. La population ne cesse de diminuer jusqu'en 2010. Avec la disparition des grandes industries, les villes-usines subissent de nouvelles mutations et s'orientent vers un nouveau fonctionnement, se tournent vers un développement exogène, essayent d'assurer la requalification difficile de leurs friches industrielles et tentent de retrouver leur urbanité puisque veuves de leurs centres-usines et en perte démographique constante. De villes presque autonomes, prospères, on passe à des villes dépendantes de l'emploi extérieur et soumises aux difficultés de l'après-industrie. Le paysage industriel des villes-usines devient un héritage, à la fois mémoire d'un noble passé industriel et souvenir douloureux d'une époque déchu.

⁸⁰ Sources : Encyclopédie illustrée de la Lorraine (1992) et F. Berger (2007)

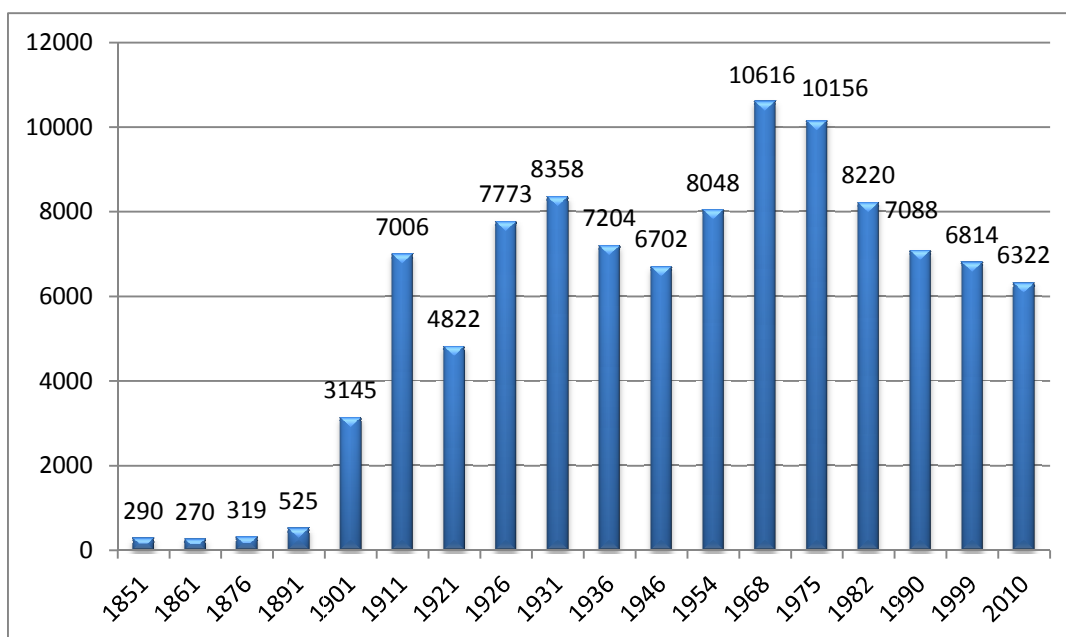


Figure 13 : évolution de la population à Homécourt entre 1851 et 2010 (données INSEE)

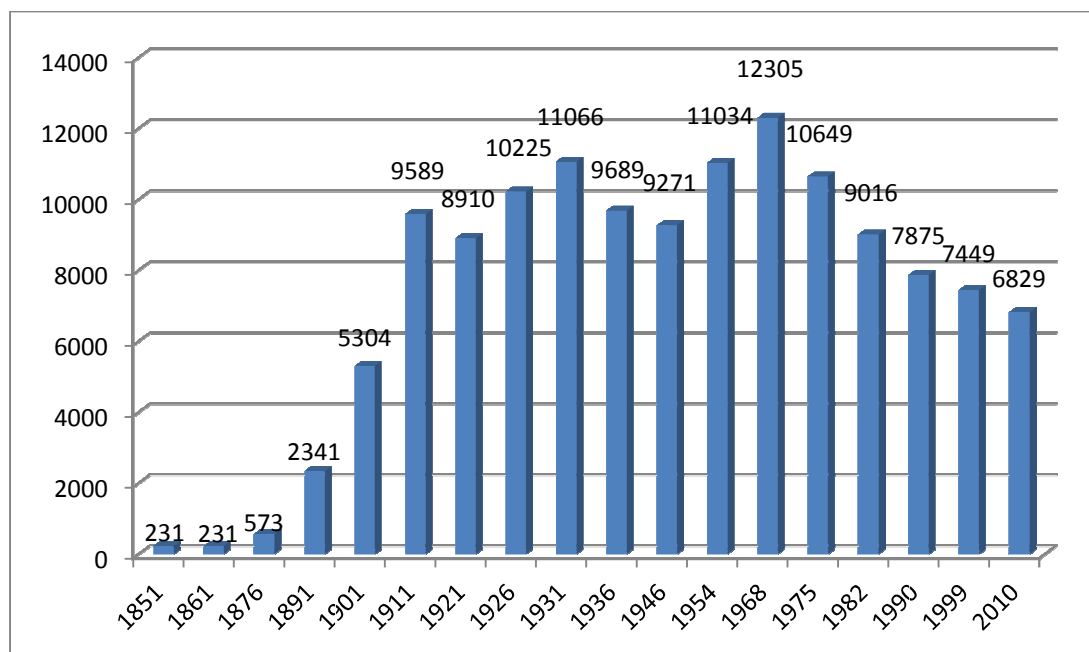


Figure 14 : évolution de la population à Jœuf entre 1851 et 2010 (données INSEE)

II.3.7. Conclusion

À Homécourt, les prémices d'un paternalisme fort (celui des Vezin-Aulnoy) teintent encore le paysage, mais la véritable divergence entre les deux systèmes apparaît avec la récupération de l'usine homécourtoise par l'entreprise de la Marine. Cette différence entre Jœuf et Homécourt s'explique aussi par la différence entre les entreprises concernées. L'entreprise des De Wendel est une entreprise familiale, elle représente la puissance, la modernité et le degré d'humanisme de la famille. La société de La Marine n'est pas une entreprise familiale, et Léon Daum (dont la famille possède les fameuses cristalleries) cumule beaucoup d'autres responsabilités. Il est notamment un des fondateurs de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (CECA). En résumé, le paternalisme homécourtois (de la Marine) est un paternalisme à la dimension plutôt positive (« confort » des ouvriers) bien que sa mise en œuvre soit chaotique alors que le paternalisme jôvien est un paternalisme total (« confort » et contrôle des ouvriers).

Enfin, une autre différence majeure distingue les deux systèmes : la longévité de l'industrie sidérurgique. A Jœuf, celle-ci démarre bien avant grâce au brevet Thomas et perdure tant bien que mal jusqu'en 2003 avec la fermeture de l'usine à tubes. À Homécourt, elle démarre plus tard et ne survit pas à la crise des années 1970 – 1980.

II.4. La phase contemporaine : la reconversion industrielle et le retournement fonctionnel des anciennes villes-usines (années 1980 à aujourd'hui)

Parler de reconversion industrielle est assez clair, il s'agit d'une réaction au déclin de l'industrie. C'est un phénomène décomposé en trois phases par le sociologue Michel Grossetti. Ces phases, incrédulité, deuil et action ne se suivent pas de manière continue, elles s'entrelacent. La première phase correspond à un moment d'inaction induit par le choc de la mort de l'industrie, la seconde phase implique de nombreuses destructions irréfléchies des sites industriels (on efface le passé douloureux) et la dernière correspond aux actions réfléchies (requalifications, reconversions, sortes de métempsychoses d'êtres géographiques nés de l'industrie).⁸¹

Le retournement fonctionnel de la ville, quant à lui, désigne la réorientation progressive, mais totale, du fonctionnement de la ville. Nous verrons que celui-ci s'oriente vers une logique centripète, vers des activités tertiaires et qu'il tend de plus en plus vers une ville résidentielle dont l'urbanité est à réinventer. Il ne s'agit pas ici de reconversion industrielle, mais la nouvelle politique de la ville va se faire corrélativement à la reconversion industrielle, en intégrant les avantages et les inconvénients de cette reconversion à sa réorientation fonctionnelle.

II.4.1. *Tabula rasa* : Un patrimoine bâti effacé au spectre néanmoins inscrit dans le palimpseste

Ce qui est le plus remarquable dans ces anciennes villes-usines, c'est la disparition quasi totale du patrimoine industriel bâti affecté à la production. Cela est dû à divers facteurs. D'abord, le caractère patrimonial de l'industrie est difficilement et tardivement accepté sauf lorsqu'il s'agit de patrimoine proto-industriel à l'architecture remarquable (manufactures royales d'Arc-et-Senans par exemple) ou d'industries récentes à l'architecture singulière (la centrale électrique thermique de Hvidovre à Copenhague au Danemark par exemple). La perception négative que l'on a de l'industrie entrave également l'acceptation du patrimoine industriel. Cette vision négative de l'industrie est assez récente, car celle-ci représentait aux XIXe et XXe siècles le progrès d'une Humanité moderne (progrès scientifique, technique, économique et social). Toutefois, les nuisances (pollutions, nuisances sonores, mauvaises odeurs) qu'elle impliquait étaient parfois mal acceptées (on retrouve marginalement quelques plaintes de riverains dans les enquêtes préalables à l'autorisation d'implanter certaines usines, par exemple dans le rapport de la commission sanitaire de Briey du 18 octobre 1909 relatif au projet de construction d'une usine à gaz à Jœuf⁸²). De plus, la reconnaissance de ce tout nouveau patrimoine dans la conscience des populations souffre aussi des traumatismes du déclin de l'industrie et est victime de la phase de deuil déjà évoquée dans ce travail, phase qui induit la destruction rapide du patrimoine industriel avant sa patrimonialisation potentielle. L'architecture des usines tubulaires de la sidérurgie séduit tardivement quand elle séduit (hauts-fourneaux d'Uckange classés monument historique), et tend à rebuter au départ. En effet, cette architecture à la fonction purement fonctionnaliste, où la structure, la fonction productive et l'esthétique se confondent, relève d'une architecture encore récente et souvent mal ancrée dans les mœurs (un des premiers monuments où la structure et l'esthétique sont indissociables est la Tour Eiffel, elle fut mal perçue au départ et sa

⁸¹ M. Grossetti et al., 1998.

⁸² Source : Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, série M, sous série 5M

renommée actuelle n'est pourtant pas à démontrer). Le patrimoine, ce « *corpus subsistant* »⁸³, est souvent sauvé par sa réappropriation par des tiers (amateurs érudits, puis universitaires – V. Veschambre cite P. Claval qui parle de « *gentrification du patrimoine* »⁸⁴), par des personnes autres que les résidents dont l'identité est, en partie, consubstantielle à ce patrimoine menacé (anciens ouvriers, habitants de/pendant l'ère industrielle). Il faut ajouter que certaines préservations de ce fameux patrimoine sont des « *sauvegarde-alibi réalisées pour se donner bonne conscience ou faire une concession à l'esprit du temps* »⁸⁵ et qu'elles sont « *plus fréquentes dans les anciennes villes-usines ou anciens territoires industriels que dans les faubourgs industriels, car les besoins de préservation identitaire sont plus forts dans les premiers, intrinsèquement liés à l'histoire industrielle, que dans les seconds.* »⁸⁶. Elles consistent à ne conserver qu'un élément (le plus remarquable en général) du patrimoine, et suivent ainsi une logique de monumentalité. D. Woronoff et S. Edelblutte parlent d'*alibi* car ces conservations très partielles permettent de justifier l'effacement de l'agencement industriel, de l'ensemble constituant réellement (c'est-à-dire matériellement, tangiblement) et psychologiquement le véritable patrimoine des individus. Enfin, le dernier obstacle à la préservation de ce patrimoine observé sous un double angle culturel/identitaire provient d'un conflit entre la vision écologique, environnementale du patrimoine et la vision abordée plus haut. En effet, une des particularités du patrimoine industriel (pour sa partie « production ») est d'être souvent (mais pas toujours) incompatible, peut-être même impossible dans certains cas, avec le patrimoine naturel. La dépollution, la requalification sans destructions et démantèlements, sont trop coûteuses et/ou difficiles à mettre en œuvre. La préservation du patrimoine écologique l'emporte généralement sur celle du patrimoine industriel lorsque les deux ne sont pas conciliables. Il faut ajouter que cette divergence semble se retrouver dans les approches géographiques du patrimoine : « *s'opposent environnement et représentation d'une part, identité et géographie culturelle d'autre part* »⁸⁷. Ainsi, le traitement inégal du patrimoine industriel amène les paysages hérités à adopter différentes inflexions. Lorsque la requalification efface globalement le passé industriel, c'est pour y implanter de nouvelles activités : ZI... puis ZAC, activités culturelles, habitat – comme le projet d'écoquartier jovicien, ou même verdissement total. « *La disparition progressive de la Lorraine sidérurgique a été, en son temps, orchestrée par la DATAR avec les conséquences patrimoniales que l'on connaît et la négation de ce passé qu'il fallait effacer irrémédiablement.* »⁸⁸. Lorsqu'elle n'efface pas globalement le site industriel, la requalification tend plus généralement vers les activités culturelles (muséification du site, centre culturel, réoccupation sauvage ou institutionnalisée par des artistes, etc.).

Malgré la disparition brutale des éléments productifs, ce patrimoine mal perçu reste l'élément le plus prégnant du paysage, d'une part par la présence de friches immenses qui s'apparentent à des béances paysagères, d'autre part par la profusion de l'habitat ouvrier hérité des géosystèmes paternalistes. L'ensemble de ces éléments subsistants constitue le palimpseste paysager industriel et comporte autant d'indices aidant à reconstituer les faciès du géosystème paternaliste éteint.

II.4.2. La reconversion industrielle d'Homécourt

La reconversion de l'industrie homécourtoise n'a donc absolument pas cherché à conserver des éléments du patrimoine industriel. Seul l'habitat ouvrier — parce que même s'il n'est pas perçu comme un patrimoine, il permet toujours de loger – a été préservé. Ainsi, divers facteurs ont orienté la

⁸³ C. Cartier *et al.*, 2003, page 32

⁸⁴ V. Veschambre, 2007, page 13. Claval parle de « gentrification ». Cet anglicisme désigne ici l'appropriation par des gens instruits et aisés de certains héritages populaires.

⁸⁵ D. Woronoff, 2007 in S. Edelblutte, 2012, p. 106

⁸⁶ S. Edelblutte, 2012, page 106

⁸⁷ V. Veschambre, 2007, page 11.

⁸⁸ C. Cartier *et alii*, 2003, page 32

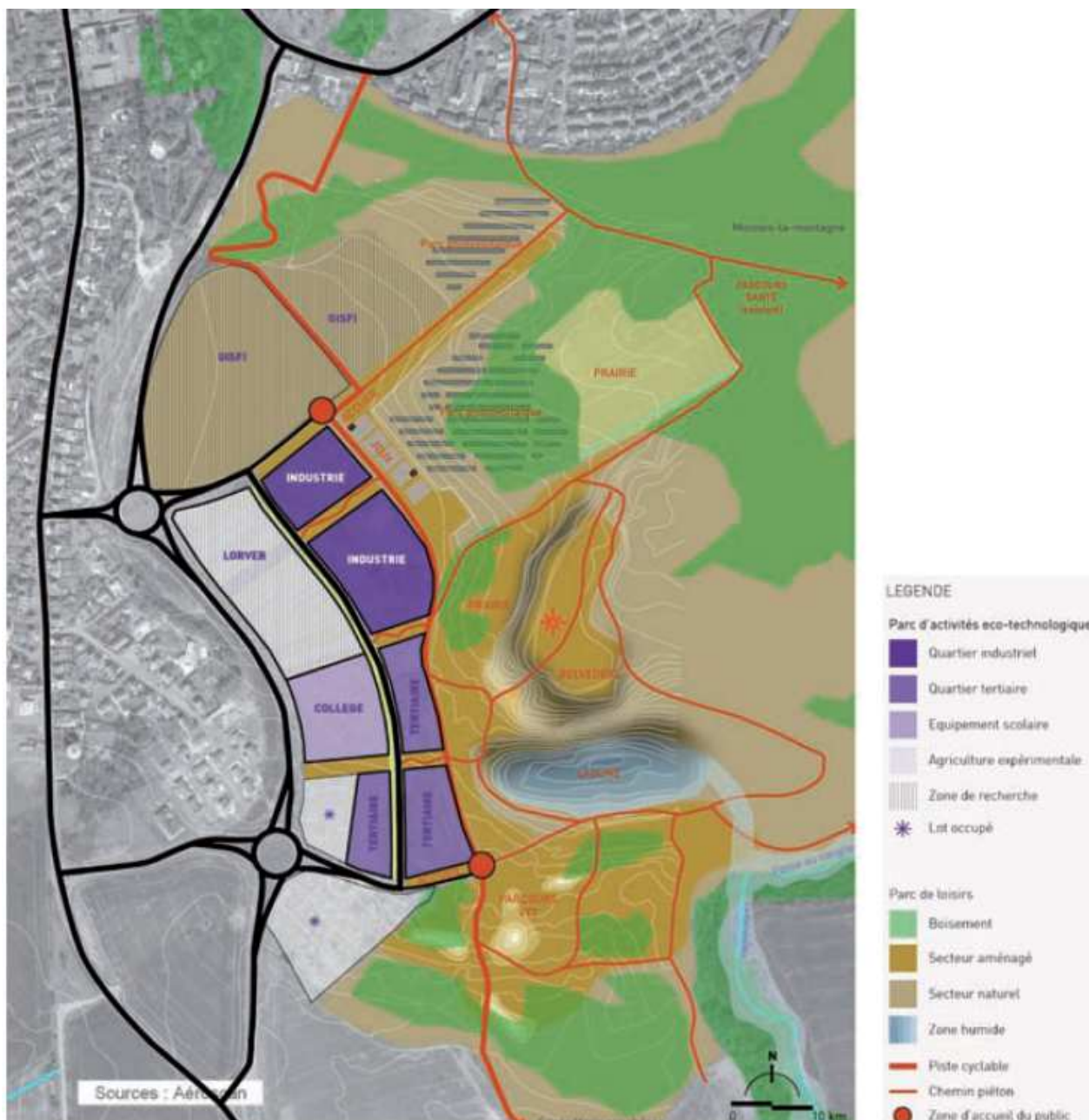
reconversion vers quelque chose que l'on qualifierait de *rénovation* pour de l'habitat, c'est-à-dire une destruction totale des bâtiments pour y construire quelque chose de neuf. La différence avec la rénovation, au sens urbanistique, tient à ce que le nouvel espace produit ne conserve pas toujours, même rarement, la fonction de l'espace – déconstruit – précédent. Nous présentons ici quelques exemples de reconversions et de réutilisations de bâtiments de l'époque industrielle à Homécourt.

II.4.2.1. La cokerie

Le site de l'ancienne cokerie est encore en cours de dépollution. Le tunnel abritant le cours d'eau de la Ramévaux était dans un mauvais état avant 1990 (effondrement, coulures de goudron clairement liées à l'activité passée) et des travaux de nettoyage ont été entrepris dans les années 1990. En 2011, on observe encore des coulures de goudron, des suintements, et des infiltrations d'eau polluée dans le tunnel. Les travaux de 1990 sont clairement insuffisants.

La friche abrite actuellement la plateforme expérimentale du GISFI exploitée par le LSE (Laboratoire Sols et Environnement) et le CRAN (Centre de Recherche Automatique de Nancy). Celle-ci permet, entre autres choses, de mesurer et d'observer la pollution de cet espace en friche. L'étude de la pollution n'est pas un but en soi, elle vise à déterminer des moyens efficaces de dépollution afin de réoccuper l'ancien site industriel. En réalité, l'objectif ici dépasse la simple dépollution. Il s'agit de mettre au point des méthodes pour rendre exploitable le *technosol* (qualificatif désignant le sol pollué des friches industrielles). Les expériences cherchent à rendre possible la production de biomasse sur le sol en friche.

Le site a été racheté par l'EPFL (Établissement Public Foncier Lorrain) qui finance en grande partie sa réhabilitation. Les premiers travaux de dépollution, extrêmement lourds, ont été réalisés entre 1990 et 2000. Le terrain a été aplani puis verdi. Une partie de cet espace est dédié à l'expérimentation, le reste de l'espace doit plus tard être occupé par de nouvelles industries, une parcelle d'agriculture expérimentale, un collège, des commerces et services, d'un « parc de loisirs écologiques » (voir document 9)... Le projet de requalification est donc très ambitieux, opposé à une logique de résilience et très orienté « développement durable ». Il tient compte du patrimoine naturel environnant faute de patrimoine industriel subsistant.



Document 9 : plan projet du parc d'activités et de loisirs des portes de la vallée de l'Orne

II.4.2.2. Le complexe sidérurgique

Ce complexe monumental a été entièrement démantelé (à l'exception de deux halles et d'un autre bâtiment), sans aucune préservation du patrimoine industriel. La souffrance morale, sociale et économique apportée par la fermeture du site, associée au coût et à la difficulté de réutiliser les bâtiments pour une autre activité (à moins d'en faire un musée ou un monument) expliquent en partie cette disparition complète du complexe tubulaire.

Avant d'amener de nouvelles activités sur la friche, il faut la dépolluer et déconstruire / démolir l'ancienne usine. Le site a été acquis, encore une fois, par l'EPFL. Le réaménagement de la friche a été également chapeauté par l'ancien Syndicat Intercommunal d'Aménagement des Friches Industrielles (SIAFI) regroupant Auboué, Homécourt et Jœuf aujourd'hui fondu dans la Communauté de Communes du Pays de l'Orne. Ainsi, les démolitions ont lieu dans les années 1980 et s'achèvent en 1989 avec la destruction de l'usine d'agglomération du minerai. Ensuite, les fondations du complexe

détruit sont déblayées puis remblayées avec de la terre. S'ensuit alors une étape de verdissement de la friche. Il est alors temps d'installer de nouvelles activités sur le site réhabilité.

La requalification du site est bien plus avancée que celle de la cokerie puisqu'antérieure. Il s'agit d'une reconversion plus classique, comprenant une Zone d'Aménagement Concerté (la ZAC du Haut des Tappes), des espaces verts et un réseau de voiries améliorant la desserte vers Jœuf et offrant une liaison avec l'autoroute A4.



Photo 23 : vue satellite du Haut des Tappes actuel (Google, 2014)

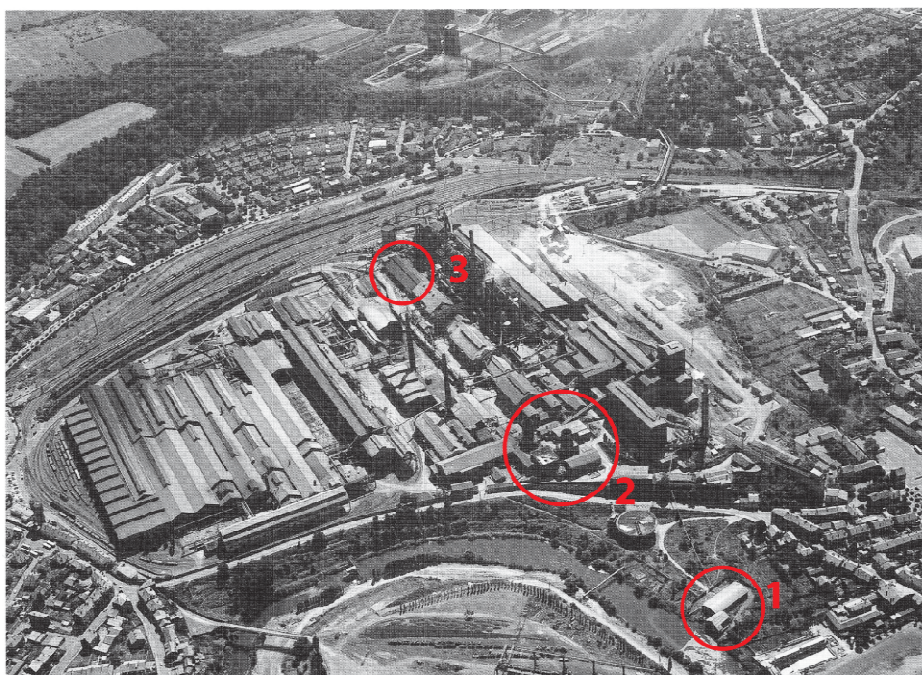


Figure 15 : les éléments subsistants du complexe sidérurgique (photographie : EPML, années 1970)
 (1) : station de pompage ; (2) : centrale électrique ; (3) : halle conservée

Sur la photographie (photo 23) la liaison avec l'autoroute A4 est visible à l'Est (voirie la plus large). La ZAC semble peu densément occupée. En effet, elle ne remporte pas un succès complet pour les mêmes raisons qu'à Jœuf : migrations pendulaires vers les pôles d'emploi, notamment l'agglomération de Metz. Les populations ont tendance à consommer à proximité de leur lieu de travail (là où les équipements sont pléthore et de meilleure « qualité ») plutôt que sur le lieu de résidence. La réhabilitation semble moins difficile qu'à Jœuf. La photographie nous démontre que l'espace vert composé d'alignements de tilleuls occupe encore une place prépondérante dans ce lotissement commercial, alors qu'il était destiné à accueillir de nouvelles activités. Actuellement, la ZAC abrite tout de même au sein de ses hangars fonctionnalistes un supermarché, un grand magasin de bricolage, des garages, une déchetterie, un restaurant, une compagnie d'assurance, une entreprise spécialisée dans les biotechnologies (installée dans l'ancienne halle de l'usine), et une usine de mécanique industrielle (Orbito). La ZAC attire tout de même les populations des autres communes de la vallée moins bien équipées et les populations qui travaillent sur place ou qui sont au chômage (plus de 15% de chômeurs en 2010 à Homécourt).

On retrouve également une réoccupation artistique de la friche à Homécourt. En effet, le bâtiment qui figure au nord-est de l'orthophotographie (photo 23) était à l'origine une annexe de la centrale électrique du complexe (cercle (2) figure 15 et photo 23) et est aujourd'hui occupé par un potier et une sculpteuse (photo 24). Le bâtiment devait être détruit, mais il a été racheté et sauvé par les artistes. Les œuvres, les matériaux et les outils s'y accumulent anarchiquement.⁸⁹



Photo 24 : l'annexe de la centrale transformée en poterie artistique (M. Picon 2014)

⁸⁹ Source : visite terrain, rencontre avec le potier Jean-Pierre Kohut.

Enfin, l'ancienne station de pompage de l'usine (alimentation en eau du complexe) a été réoccupée par la commune et est devenue une annexe de son centre technique (photographie 25 et cercle (1) sur la figure 15).



Photo 25 : l'ancienne station de pompage d'Homécourt au toit vouté (M. Picon 2014)

II.4.2.3. La SOLPA

La fabrique de conserves et de charcuteries occupait une place secondaire, mais tout de même importante dans l'activité industrielle de la commune. Celle-ci, après différents changements de propriétaires, cesse toute activité dans les années 1980. Les abattoirs proches et liés à l'activité initiale ferment bien avant la fabrique. La toponymie de la rue de l'abattoir est le dernier témoignage de l'activité défunte. La zone est désormais occupée par un dépôt vente installé dans un hangar fonctionnaliste et par un garage automobile. Il ne s'agit pas d'une reconversion réfléchie, planifiée, mais plus d'une requalification de circonstance. L'architecture ultra minimaliste du hangar et la dégradation de la zone en font un élément paysager peu séduisant.

II.4.2.4. Le crassier du Crombillon

La zone du crassier est encore en cours de réhabilitation. Les dernières informations de BASOL indiquent que la zone est encore fortement polluée par des métaux lourds. Elle est partiellement verdie. La zone est interdite, et toute culture à proximité y est proscrite. Ce crassier semble de plus avoir connu une occupation singulière : « *d'après d'anciens sidérurgistes rencontrés sur le site lors du prélèvement, le crassier aurait abrité il y a quelques années des gitans [sic] qui récupéraient d'anciens transformateurs électriques, les démontaient et revendaient certaines pièces*

[...] »⁹⁰. L'information est confirmée par BASOL, qui précise que les gens du voyage sédentarisés ont occupé le site pendant une vingtaine d'années avant d'être évacués en 2010 sans préciser s'ils pratiquent ou non la récupération et la revente de pièces détachées...

II.4.3. La reconversion industrielle à Jœuf

II.4.3.1. Un exemple singulier de réoccupation sauvage des friches



Photo 26 : un atelier de sculpteur « sauvage » sur la friche d'Europipe (M. Picon 2014)

Il s'agit de l'atelier d'un ancien mineur devenu sculpteur (Baptiste Congi)⁹¹. C'est une réoccupation finalement assez typique des friches industrielles. En effet, celles-ci sont souvent investies illégalement par des artistes, parfois légalement (il s'agit souvent d'occupations sauvages officialisées par les pouvoirs publics). Ces réoccupations sauvages culturelles ou artistiques sont des pratiques transitoires qui tendent parfois à être pérennisées par les aménageurs publics.⁹² Cela ne sera pas le cas ici.

II.4.3.2. La fermeture de la dernière usine : l'usine Europipe

*« Dans les usines, y a plus personne
Ça fait plus net quand midi sonne »⁹³*

L'usine à tubes de Jœuf était la dernière usine liée à l'acier en activité dans la commune. Elle occupait l'ancien site sidérurgique des lobes du méandre de l'Orne. La partie proche des châteaux De

⁹⁰ C. Chaudisson, *Ancien site industriel d'Homécourt (54) : compte rendu d'analyses*, BRGM - EPML, 1991, page 1

⁹¹ Source : Mairie de Jœuf, journal « Le jovicien », *Baptiste Congi, sculpteur*, Juin-2012.

⁹² Sur la réoccupation des friches urbaines et industrielles par des artistes, voir E. Roy, La mise en culture des friches urbaines, *Les annales de la recherche urbaine*, no. 97, 2004.

⁹³ Léo Ferré, extrait de *La vie moderne*, 1958

Wendel constitue la Zone Industrielle (ZI) des deux châteaux. L'activité de fabrication de tubes en acier n'était pas implantée sur l'ancien site sidérurgique par hasard. En effet, la fabrication des tubes emploie des machines et des savoir-faire communs à l'industrie de l'acier : les laminoirs et le laminage. On peut donc aisément supposer que l'usine employait, en partie, d'anciens ouvriers des laminoirs des usines initiales. Celle-ci a fermé en 2003 dans le contexte d'un plan de restructuration de l'entreprise Europipe France. Ses principaux organes ont rapidement été démantelés, et son ancienne emprise se retrouve en friche. On retrouve alors les trois phases de la reconversion industrielle décrites par M. Grossetti : incrédule (attente), deuil (destructions et actions rapides), action (actions réfléchies). La phase d'incrédulité ici, c'est la période de latence entre la fermeture du site et sa destruction.

II.4.3.3. L'écoquartier

La phase de deuil vient ensuite, elle commence à la destruction de l'usine (destruction justifiée par des considérations esthétiques, mais surtout par la pression sociale qu'a provoqué la fin de l'activité). Cette seconde phase n'est pas terminée et chevauche l'ultime étape présentée par M. Grossetti : l'action. Il s'agit ici de revitaliser le territoire et de panser la plaie paysagère, psychologique et sociale provoquée par la fermeture d'Europipe en créant un écoquartier et une zone d'activités commerciales.

Le grand projet d'écoquartier vise à réhabiliter la friche (document 10). L'élément le plus essentiel à la réalisation de tout projet d'urbanisme est la volonté politique. Son maintien était d'ailleurs une question politique mise en avant lors des récentes élections municipales : la liste du maire sortant défend évidemment le projet qu'elle a porté alors que les opposants prévoient de l'annuler pour diverses raisons (pollution du site, impact du coût du projet sur la fiscalité, trop faible intérêt économique du projet selon le candidat socialiste⁹⁴). Le projet devrait être maintenu puisque le maire sortant a été réélu au premier tour. Ce concept contemporain, consacré par le Droit depuis la loi ENE (Engagement National pour l'Environnement, plus connue sous le nom de Grenelle II) de 2008, va donc tenter d'effacer l'image négative des friches industrielles (malgré le scepticisme de certains habitants d'écoquartiers déjà existants⁹⁵ et les difficultés liées à la dépollution du site).

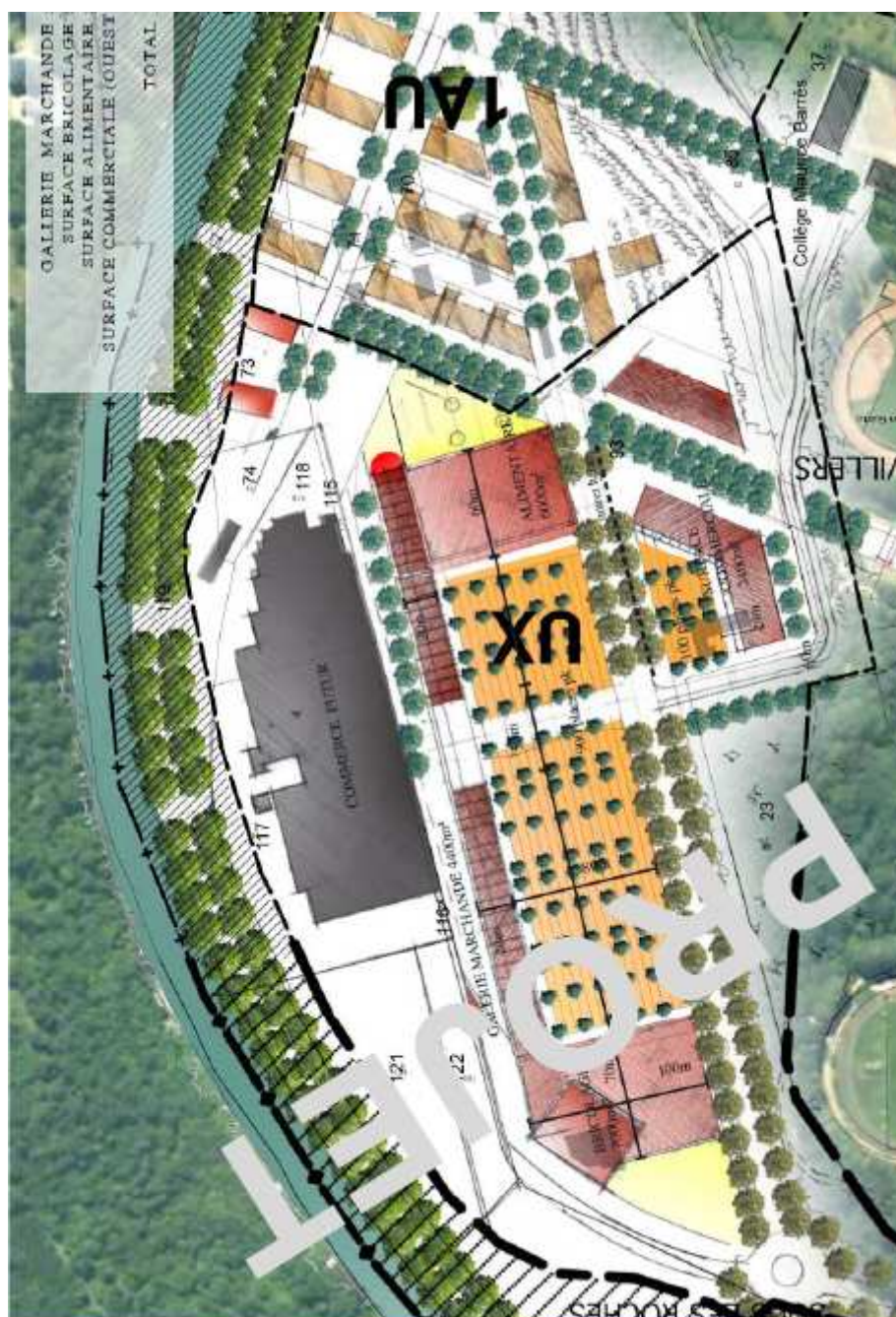
⁹⁴ Source : E. Bergé, *blog du candidat socialiste aux élections municipales de Joazeiro en 2014*

⁹⁵ cf. Vincent Renaud, *La vie en écoquartier* : « C'est beau, mais y a plein de bestioles », rue 89, le nouvel observateur



Document 10 : Plan projet du futur écoquartier de l'Hermitage à Jœuf (commune de Jœuf 2013)

La partie Nord du site, la ZI des deux châteaux (zone d'environ 20 ha), doit être réhabilitée à l'avenir. Elle va en fait être transformée en zone commerciale (document 11), ce qui est souvent le sort des anciennes ZI. Il est prévu d'y implanter des commerces et de l'habitat⁹⁶. Deux tiers de la surface totale (partie nord de la zone) seront réservés à du commerce car situés dans une zone concernée par le PPRM (Plan de Prévention des Risques Miniers — ce document a valeur de servitude d'utilité publique et est donc annexé au PLU, il interdit dans cette zone la construction de bâtiments à destination d'habitation), le tiers restant sera consacré à de l'habitat.



Document 11 : Plan projet de la zone commerciale (commune de Jœuf, 2013)

L'objectif du projet d'urbanisme dans l'ancienne ville-usine est de redonner de l'urbanité à la ville. L'urbanité (paysagère et urbanistique) de la ville-usine est déjà discutable à l'origine (pas de centre-ville historique identifié, de lieu de rassemblement des habitants, toute la vie tourne autour de

⁹⁶ Source : Document de présentation du projet d'écoquartier de la ville de Jœuf

l'usine, même les commerces...). La disparition de l'usine, c'est aussi la disparition du pôle central de la ville⁹⁷. Pour redonner un sens à la ville, il faut redonner un centre à la ville. La logique du géosystème paternaliste que fut la ville-usine de Jœuf était clairement centripète (voir figure 18), aujourd'hui cela n'est plus possible. Redonner de l'urbanité à la ville ne lui permettra pas de retrouver une activité économique aussi forte qu'à l'époque de l'usine. La ville va fonctionner avec une logique centrifuge (tournée vers l'extérieur, ici vers les principaux pôles proches) sans négliger son développement endogène (voir figure 18). L'arrivée de nouveaux habitants et de nouveaux commerces permet à la ville de capter des richesses par la fiscalité, les richesses se redistribuent en théorie par la consommation des habitants. Le risque, surtout dans un secteur où la fonction résidentielle tend de plus en plus à prévaloir sur l'emploi, c'est que la richesse soit redistribuée ailleurs, c'est-à-dire dans les pôles attractifs. Ce risque est dû à l'importance des migrations pendulaires, les populations ont tendance à consommer sur leur lieu de travail (ou sur le trajet résidence / travail), pas à proximité de leur résidence. L'idéal est d'arriver à un équilibre économie résidentielle / économie productive. L'écoquartier favorise surtout la première. C'est de l'ordre de l'impossible à l'échelle du géosystème, mais c'est une stratégie payante à l'échelle du territoire⁹⁸.

II.4.4. Le redéveloppement territorial des anciennes villes usines

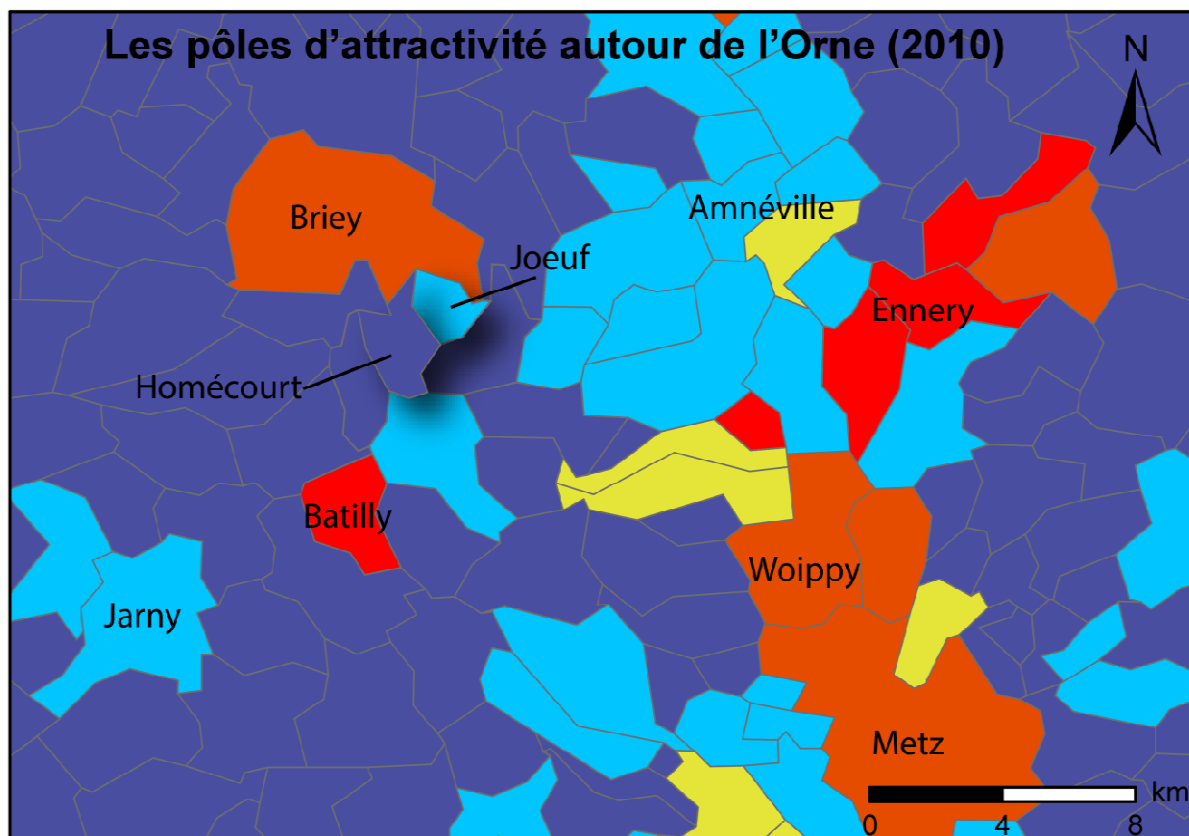
« [...] *il est en effet rattaché* [le thème de la reconversion industrielle], *en géographie dans les années 1990 à 2000, au thème plus vaste du redéveloppement territorial* (Donze, 2001 ; Daviet, 2006). *Il a suivi en cela la progression de l'aménagement et de l'urbanisme vers un traitement plus global des territoires* [...] »⁹⁹

Si la reconversion industrielle est consciente et réfléchie, le retournement fonctionnel de la ville est, quant à lui, plus inconscient, passif, presque myope. En transformant les friches en lotissements commerciaux, l'ancienne ville-usine tente clairement de relancer son attractivité perdue. Elle cherche par ce moyen à recréer l'emploi disparu en attirant des entreprises, à obtenir des recettes fiscales supplémentaires, à limiter voire à contrer la constante perte démographique qui touche la commune depuis la mort de l'industrie locale. Elle tente également de redonner de l'urbanité à la ville en recréant un centre cohérent, car la perte du centre-couple usine / vieux centre tend à réduire le caractère urbain d'Homécourt. En réalité, malgré ses efforts, la ville ne parvient plus à conserver son rôle de pôle et se retrouve polarisée comme sa voisine jovicienne. La ville-usine et sa logique centripète se change progressivement en ville résidentielle à logique centrifuge (voir figure 18). Elle est polarisée par les pôles d'emplois les plus proches (voir carte en figure 16), notamment Briey et l'agglomération Messine (mais aussi le Luxembourg, qui n'apparaît pas sur la carte faute de données). L'économie résidentielle n'est pas pleinement favorisée par ce phénomène puisque les salariés tendent à consommer sur leur lieu de travail plutôt que dans les ZAC délaissées (par les entreprises et les consommateurs) de leur commune ; de plus, la population, et donc les recettes fiscales, diminuent constamment.

⁹⁷ Cf. S. Edelblutte, *Paysages industriels en Europe : constructions, reconversions, patrimonialisations*, 2012

⁹⁸ Source : O. Portier, consultant analyste territorial OPC, *seconde table ronde des 8^e rencontres nationales du SCOT*

⁹⁹ S. Edelbutte, 2012, page 32



Légende

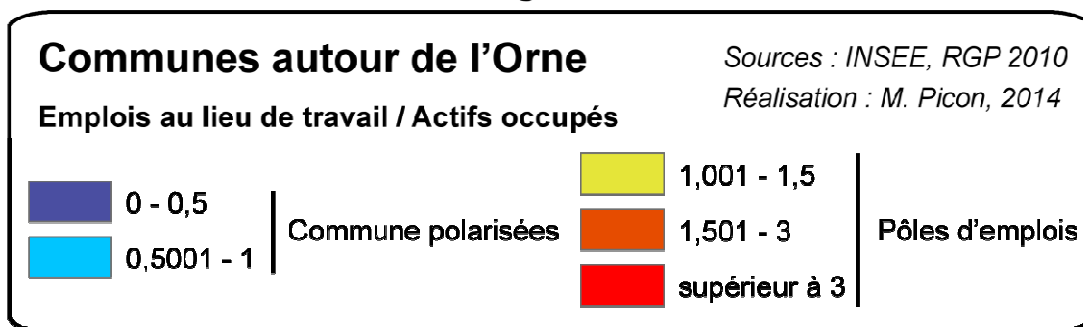


Figure 16 : carte des pôles d'emploi autour d'Homécourt (M. Picon 2014)

Limites de l'indicateur :

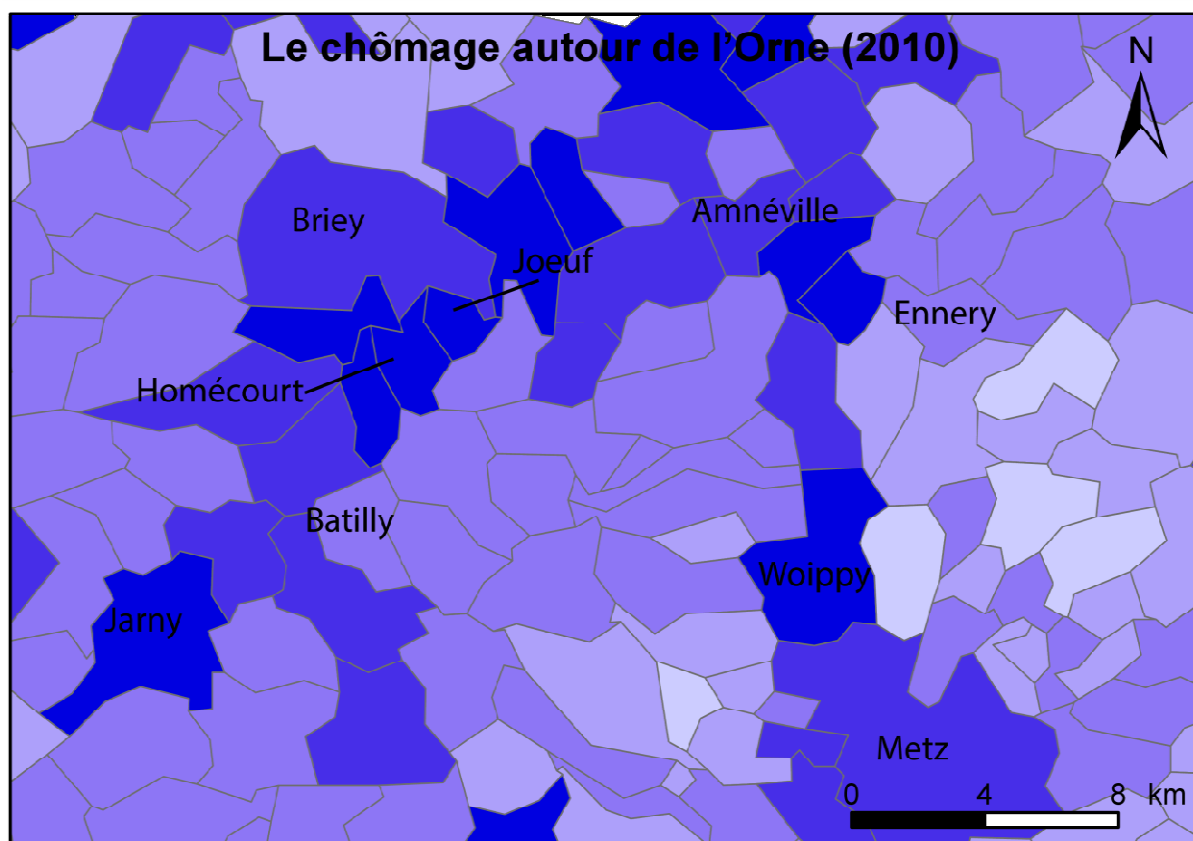
L'indice utilisé est le rapport entre les emplois localisés dans la commune en 2010 et les actifs ayant un emploi vivant dans cette commune. Si l'indice est supérieur à 1, des personnes extérieures à la commune viennent y travailler. Si l'indice est inférieur à 1, les travailleurs de la commune concernée travaillent majoritairement à l'extérieur de leur commune. Les communes en couleurs chaudes sont donc des «pôles d'emploi» alors que les communes en bleu sont polarisées par ces communes «pôles». Il y a toutefois quelques limites à cet indicateur.

En effet, lorsque l'indicateur est supérieur à 1, cela signifie qu'il y a plus d'emplois dans la commune que de travailleurs dans la commune. On peut donc aisément supposer que les emplois sont en grande partie occupés par des personnes extérieures à la commune. Cela ne permet toutefois pas de s'assurer que les habitants de la commune ne travaillent pas majoritairement à l'extérieur de celle-ci. Il est tout à fait possible, au vu de la définition des variables utilisées, que les habitants travaillent majoritairement à l'extérieur de celle-ci et que dans un même temps, les emplois locaux soient

occupés par des populations extérieures à la commune. C'est bien pour cela que cet indice nous donne une idée approximative des migrations alternantes du territoire. En revanche, il est extrêmement fiable pour faire ressortir les communes dont l'attractivité est nourrie par l'emploi, les communes appelées « pôles d'emploi ». En utilisant uniquement la variable « emplois au lieu de travail », l'analyse aurait été biaisée par le nombre d'habitants des communes. Il a donc fallu créer une donnée relative afin d'éliminer ce problème.

Pour l'analyse, il faut tenir compte d'un autre biais qui est l'apanage des données relatives. Dans les communes ayant très peu d'habitants, et donc d'actifs occupés et d'emplois au lieu de travail, la donnée relative ne peut être prise sérieusement en considération (on peut y trouver des données telles que « 50 emplois LT / 20 actifs occupés » sans pour autant que la commune soit réellement un pôle d'emplois).

Enfin, cette carte ne peut pas être analysée sans regarder les chiffres du chômage (figure 17) car l'indicateur ne s'occupe que des salariés, pas des chômeurs (les chômeurs sont considérés comme actifs inoccupés). Nous allons voir par exemple que le taux de chômage à Woippy est très élevé, donc même s'il y a plus de personnes de l'extérieur venant y travailler que d'habitants locaux y travaillant, on ne peut pas considérer la commune comme un pôle d'emploi.



Légende

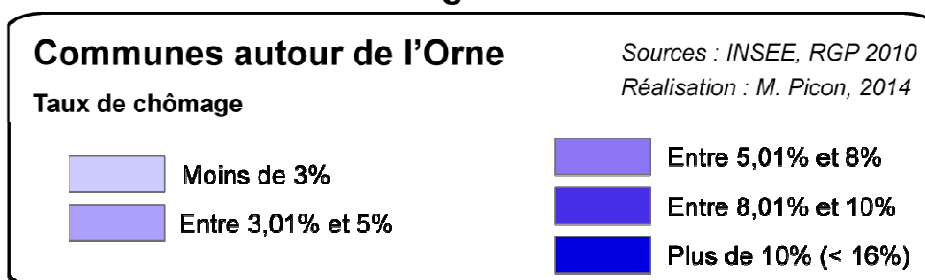


Figure 17 : carte du taux de chômage autour de la vallée de l'Orne (M. Picon 2014)

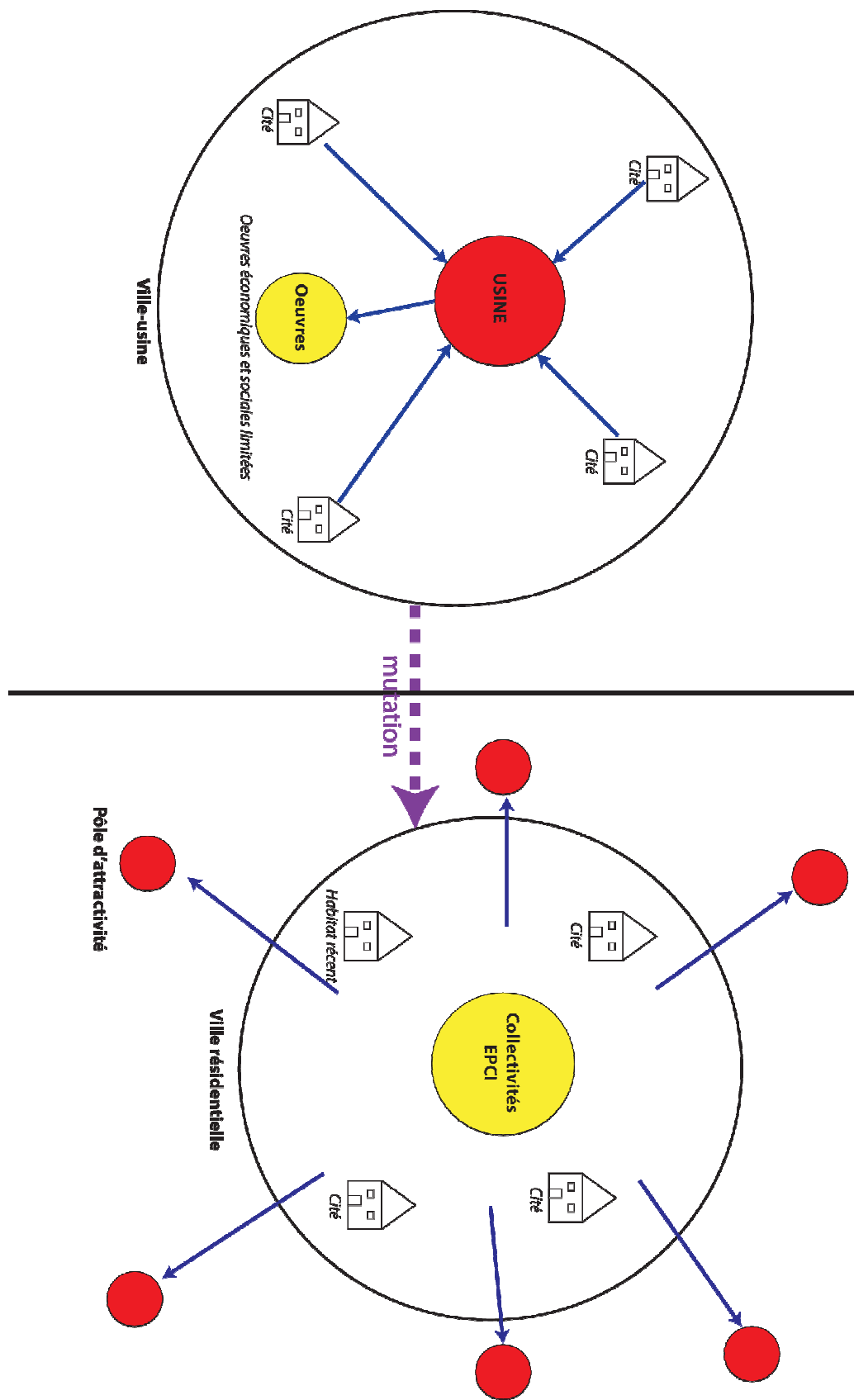


Figure 18 : D'une logique centripète vers une logique centrifuge, schémas de fonctionnement (M. Picon 2014)

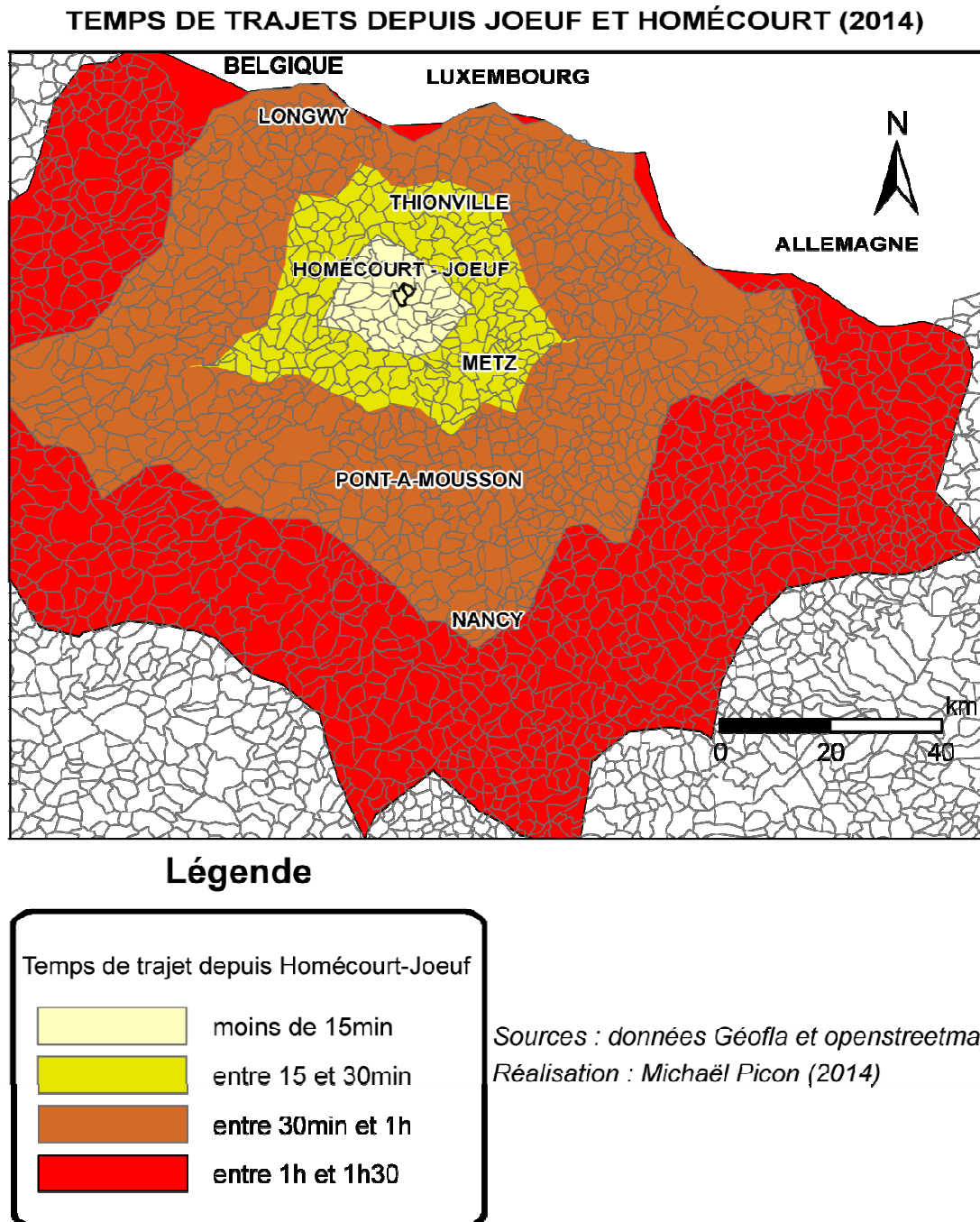


Figure 19 : Carte des courbes isochrones depuis Homécourt : temps de trajet en voiture (M. Picon 2014)

Cette transformation en villes résidentielles, bien que non désirée au départ, n'est pas totalement négative. Certes, elle fragilise le centre des villes et les commerces locaux en concurrence – du fait des migrations pendulaires – avec ceux des bassins d'emplois aux alentours, mais ces fameux pôles attractifs subissent une forte pression foncière (en particulier autour du Luxembourg)... Ils sont, de plus, situés à une distance temporelle acceptable d'Homécourt et de Jœuf (voir carte des isochrones, figure 19). Metz se trouve à moins de trente minutes, le Luxembourg est à moins d'une heure trente et Nancy est à moins d'une heure. Ainsi, les villes peuvent espérer attirer les populations travaillant dans ces secteurs. Pour cela, les communes disposent de quelques atouts liés à leur passé prospère. Elles sont actuellement sous-habitées par rapport à leurs capacités d'accueil. Les communes possèdent des logements récents et des cités ouvrières relativement récentes. Les équipements sportifs et culturels sont abondants au regard de la population des villes. À Homécourt, le centre-ville a plutôt bien été

revitalisé, et dispose notamment d'un centre culturel attractif (centre culturel Pablo Picasso). Les jardins type « Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne » (AMAP) situés à proximité du centre, sur la rive gauche de l'Orne, nourrissent également le tourisme du centre puisqu'ils forment un paysage agreste singulier et agréable tout en offrant des produits originaux. Enfin, le projet ambitieux de requalification de la friche de l'ancienne cokerie devrait, à l'avenir, participer à l'attractivité de la commune.

Ces atouts sont atténués par les éléments développés plus haut et par les problèmes d'affaissements miniers rendant la plupart des terrains inconstructibles. Ainsi, même si les communes disposent d'une réserve d'habitat importante (nombreuses résidences inoccupées, à Homécourt : en 2011, il y a 317 logements vacants pour 3054 logements, soit environ 10,4% de logements inoccupés ; à Jœuf : en 2011, il y a 314 logements vacants pour 3530 logements soit environ 8,9% de logements inoccupés¹⁰⁰), elles auront des difficultés à augmenter cette réserve. L'habitat disponible tend, de plus, à se dégrader. De plus, le fort encaissement de la vallée entaillant les côtes de Moselle implique une mauvaise desserte de ces communes, pouvant ainsi diminuer leur attractivité.

II.4.5. Conséquences de cette dernière évolution

Ce qui a fait la prospérité des petits villages-rues lorrains, devenus villes-usines prospères, appartient définitivement au passé, mais continue à marquer le paysage à travers son habitat ouvrier – dernier vestige bâti du patrimoine industriel – et ses friches immenses, pas encore requalifiées intégralement. L'Orne, quant à elle, perd progressivement son image de rivière *industrielle* et retrouve un caractère bucolique.

Le déclin progressif de l'industrie a annihilé le centre réel des villes que furent les usines. C'est autour de l'usine que les villes se sont construites, la majorité des emplois provenaient de l'usine ou de ses annexes. La force d'attraction de l'usine a également été leur principal moteur démographique. Ainsi, la fin du géosystème paternaliste signe la fin d'un des facteurs d'urbanité des villes-usines et de leur attractivité en termes d'emplois. Elles doivent non seulement retrouver leur urbanité perdue (cela passe avant tout par la création d'un nouveau centre) et se tourner vers l'extérieur pour assurer l'emploi de leurs habitants. Ces deux éléments sont essentiels pour que la ville puisse limiter les pertes démographiques et fiscales. La logique urbanistique à suivre est bien différente de celle qui consiste à limiter l'étalement urbain en densifiant la ville, ici la question ne se pose pas puisque la majeure partie du territoire est inconstructible (risques d'affaissements et d'effondrements miniers). À Jœuf, la rue de Franchepré fait pour l'instant office de centre ville (proximité de la gare, cafés, supermarché match...) sans en posséder les éléments essentiels (passage de nombreuses voitures, manque de diversité des commerces et des services, présence d'une friche commerciale : Leader Price fermé et délaissé depuis plusieurs années¹⁰¹, rue peu adaptée aux piétons, etc.). De plus, l'écoquartier en projet sera plus une zone résidentielle supplémentaire qu'un nouveau centre. À Homécourt, le centre-ville se situe désormais à proximité du noyau villageois initial, autour de la mairie, de l'église et du centre culturel. Les commerces et les services n'y foisonnent pas. L'activité commerciale est concentrée dans la ZAC du Haut des Tappes (les « centres » semblent donc localisés au même endroit que le double-centre de la phase industrielle, mais ils sont bien moins attractifs et solides). Ainsi, les autorités communales tentent de préserver l'emploi en attirant des entreprises tertiaires (création de ZI puis de ZAC), mais sans la puissante attractivité des usines et avec la concurrence de pôles d'emplois forts (voir figure 16), les villes tendent vers cette logique centrifuge. Leur fonctionnement n'est perceptible qu'à l'échelle du territoire, il n'est possible que par

¹⁰⁰ Source : INSEE, RGP 2011

¹⁰¹ "LEADER PRICE : Notre projet - 1ère partie," Parti Socialiste - Section de Jœuf. <http://ps.joeuf.over-blog.com/leader-price-notre-projet-1%C3%A8re-partie>.

l'agencement des villes dans le territoire. Elles se retrouvent polarisées par les communes proches offrant de nombreux emplois et un panel de services plus complet (Briey, agglomération de Metz...) et leur fonction première devient résidentielle. On peut donc parler de logique centrifuge dans le sens où les villes sont polarisées et en grande partie tributaires de leur développement exogène. La phase actuelle semble correspondre à la phase de stagnation voire de dégénérescence de la ville décrite par Joël de Rosnay : « [...] *stagnation, marquée parfois par la dégénérescence de certains quartiers, l'apparition de taudis, la migration de plus en plus lointaine des travailleurs, et la dégradation de sites représentant un héritage culturel et artistique* »¹⁰².

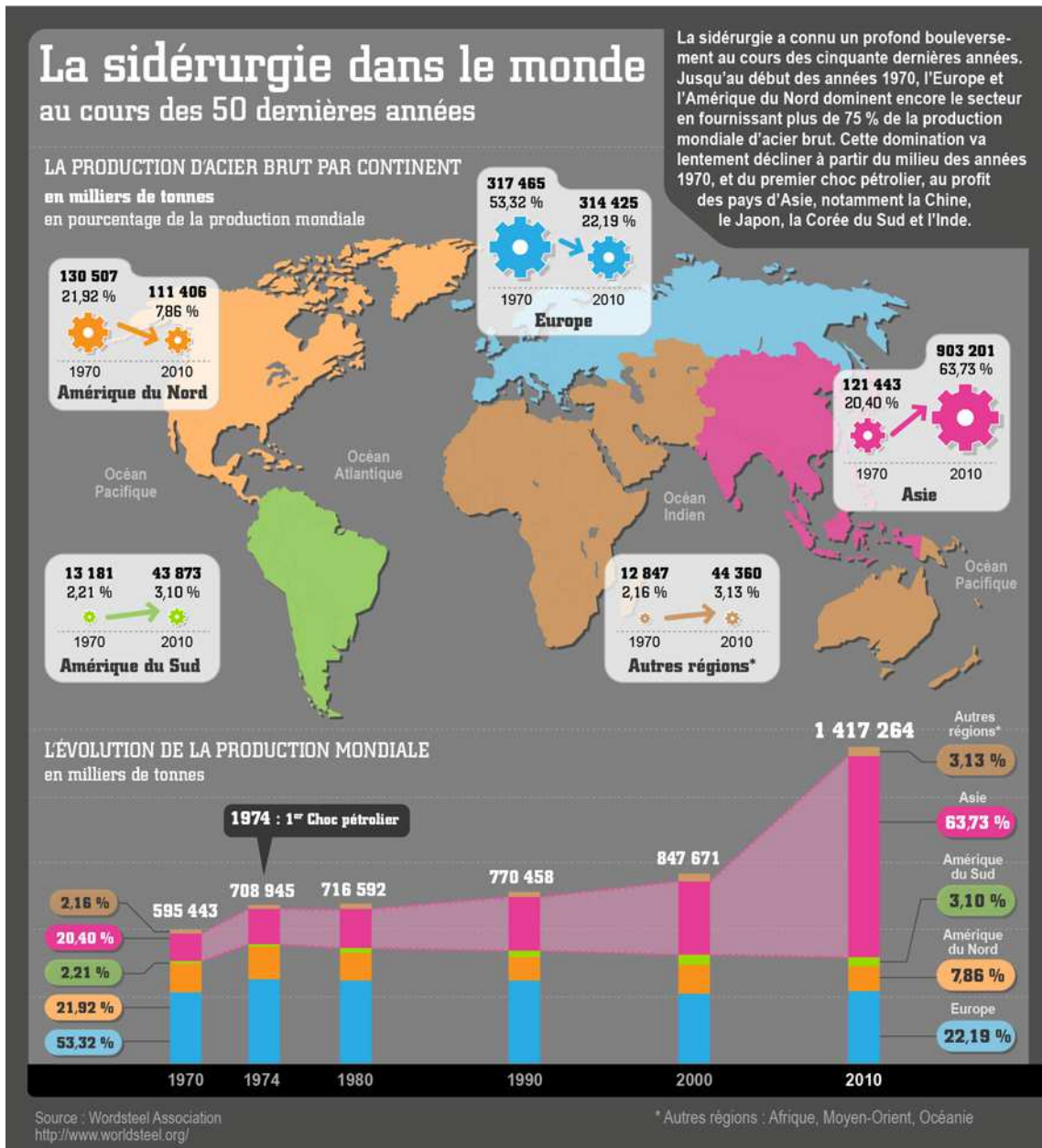
Les stigmates économiques laissés par la grande industrie sont encore prégnants dans le tissu économique. La résilience de l'emploi et de l'économie semble impossible, mais la mutation des villes-usines en villes polarisées leur permet d'atténuer les effets néfastes du déclin industriel. L'*habitus* de la population, du fait de ce nouveau fonctionnement communal, est bouleversé pour la seconde fois en l'espace d'un siècle seulement. Si l'on considère le territoire comme « *une forme objectivée et consciente de l'espace* » liée au « *sentiment d'appropriation d'un espace* »¹⁰³, on peut considérer que la population a été progressivement *déterritorisée* lorsque l'agencement de son territoire a été bouleversé. Cet agencement complexe était, en partie, constitué par les paysages décrits ici (vus, sentis, ressentis...). Elle a, dans le même temps, été *reterritorialisée* : soit elle quitte définitivement la commune pour une autre (espace autour de son lieu¹⁰⁴ de travail), soit elle y reste mais s'approprie un espace qui n'est plus le même (nouvel agencement). En fait, on est passé d'un territoire en aire à un territoire archipelagique. De même, le secteur industriel sidérurgique (à l'échelle de l'Europe) a été *déterritorialisé* et *reterritorialisé*, localisé puis délocalisé (voir infographie d'Arte, document 12). Notons seulement que le vieux continent est à la seconde place mondiale, derrière l'Asie, du classement des plus grands producteurs d'acier. « *Les géographies appliquées à ce secteur [l'industrie] en montrent les incessantes transformations : en est-il d'autres qui doivent autant intégrer territorialisation et déterritorialisation [...]* »¹⁰⁵. Ces phénomènes, sous des formes différentes, se déroulent à plusieurs échelles et touchent donc le secteur industriel (échelle mondiale) autant que les populations (échelle du territoire).

¹⁰² J. De Rosnay, 1977, page 58.

¹⁰³ R. Brunet, 2001, page 17

¹⁰⁴ Un lieu étant défini par une localisation et une situation selon R. Brunet, 2011, page 12

¹⁰⁵ J. Lévy and M. Lussault, 2013, page 550 (définition de « industrielle »)



Document 12 : infographie proposée par Arte, chiffres de la production d'acier relative par continent de 1970 à 2010 (ArtPresse 2014)

Conclusion générale

Observer l'industrie avec ce regard double – Géographie et Histoire – sans se restreindre au marché et à l'entreprise, c'est découvrir une forme de brutalité paysagère. En deux siècles, quelques générations d'Hommes auront connu trois systèmes différents, trois systèmes ayant utilisé et produit trois grands types de paysages anthropisés dans la vallée de l'Orne.

Les trois phases paysagères racontées dans cette étude s'entrelacent aujourd'hui, mais c'est bien la métamorphose radicale induite par l'industrie lourde (naissance et déclin) qui reste la plus encrée dans le paysage-palimpseste et la plus ancrée dans les esprits. Le paysage-palimpseste actuel de ces villes apparaît d'abord comme un vaste champ homogène de cités ouvrières traversé de plaies paysagères (friches non bâties) plus ou moins pansées. Les éléments contemporains n'apparaissent qu'ensuite, plus discrets, moins prégnants, car tout l'espace disponible est encore occupé soit par le vieil habitat ouvrier encore fonctionnel, soit par des friches industrielles. Lorsque celles-ci sont reconverties en ZI ou en ZAC, elles forment un nouvel élément de modernité. Puis, c'est le vieux noyau villageois que l'on devine, avec sa silhouette redessinée par les constructions plus récentes, structuré autour de sa rue, noyé dans un tissu urbain à la fois dense et étendu remplaçant les *openfields* et les prés du XIXe siècle.

Ces mutations de l'espace, exprimées dans le paysage, nous ont raconté l'Histoire, la grande, et l'histoire des hommes de cette section de vallée. Il s'agit d'abord de celle de la Lorraine rurale, au début du XIXe siècle, où les hommes vivent autour des meix des villages-rues et assurent eux-mêmes leurs besoins élémentaires lorsque les hivers trop froids ne perturbent pas l'agriculture, lorsque le choléra ne décime pas les plus faibles. La partie Est (aval) de la vallée est déjà l'héritière d'une longue histoire sidérurgique au XIXe siècle et contraste avec les villages-rues de notre étude, mais la guerre de 1870 amène la sidérurgie en amont. En effet, lorsque l'Alsace et une partie de la Lorraine sont annexées en 1871, le fief historique du fer local devient allemand. Les maîtres des forges français doivent réinvestir le marché français, et propagent la sidérurgie à l'amont de la vallée. Les villages-rues s'urbanisent pour les besoins de l'industrie et se changent en villes-usines :

*« Les usines sont plus hautes que les églises
Et les villes le jour ce sont des soleils froids »¹⁰⁶*

Elles croissent constamment jusqu'à la première guerre mondiale. Celle-ci ralentit le développement de la sidérurgie : exode des travailleurs immigrés, destructions, combats mortels. Les villes reprennent leur croissance jusqu'à la seconde guerre mondiale, non sans supporter les difficultés économiques des années 1930. Pendant l'occupation allemande dans les années 1940, les mines et les usines sont investies par les Allemands et soutiennent l'effort de guerre des armées d'outre-Rhin. Après la libération en 1945, la Lorraine industrielle réunifiée participe avec force à la reconstruction française, les usines de la vallée fonctionnent à plein régime, elles s'agrandissent et se modernisent jusqu'à la fin des années 1960, apportant ainsi les derniers éléments industriels aux paysages des villes-usines. Puis, la crise de la sidérurgie s'étendant des années 1970 aux années 1990 provoque la fermeture de la plupart des usines lorraines (seules certaines usines parmi les plus modernes et les moins enclavées – à l'amont des vallées sidérurgiques – subsistent encore) et signifie ainsi la fin des villes-usines. La grande classe ouvrière locale, celle rassemblée dans les mêmes cités construites par le patron, travaillant dans l'usine du même patron, envoyant ses enfants dans les écoles construites – encore – par ce patron (François De Wendel à Jœuf par exemple), semble vivre ses derniers jours avec la fin de la sidérurgie et du paternalisme. Elle vit ses derniers jours car son *habitus* s'appuyait sur le paternalisme et ses constructions tangibles, mais aussi sur la réaction à ce paternalisme (syndicalisme,

¹⁰⁶ Guillaume Apollinaire, poème sans titre commençant par « *Les villes sont pleines d'amour et de douleur / Deux plantes dont la mort est la commune fleur* ».

revendications sociales, gestion autonome de la vie en communauté, etc.). La destruction et la déconstruction des usines, puis la requalification ou non des friches, ainsi que l'apparition de nouvelles formes d'habitat constituent progressivement un nouveau paysage dans des villes désormais en crise. Les villes se vident d'une partie de leur population faute d'emplois, et la population restante se tourne majoritairement vers l'extérieur pour travailler lorsqu'elle n'est pas au chômage.

S'il fallait exprimer un sentiment plus personnel, je dirais que lorsque l'on chemine dans ces villes malades, on ressent un certain vertige, une certaine peur du vide... Le regard du piéton ne cesse de croiser des symboles de richesses perdues : écoles fermées, « châteaux » décrépits, équipements délaissés... Les habitants sont souvent désabusés ; les anciens ne se souviennent que d'un passé prospère au déclin sans fin, les plus jeunes imaginent un passé dégoûtant, pollué, marqué par l'exploitation des ouvriers, un passé responsable des difficultés qu'ils subissent aujourd'hui. Ce qui touche le voyageur, c'est aussi le regard de certains habitants. Ils sont blottis sous leurs portes, ce qu'ils guettent on l'ignore, ils voilent leur regard de mort... sous des fumées bleues et fortes. Ils semblent attendre que les choses bougent, mais plus rien ne bouge. Ils ressemblent aux vers d'Allain Leprest, poète du monde ouvrier :

*« Madame sans âme
Mamz'el' sans ailes
Monsieur sans yeux
Sur l'macadam
Et sous l'aisselle
Des toits crasseux
Y'a des gitanes
Des bouts d'ficelle
Coupées en Dieu »¹⁰⁷*

Il semble alors que ceux qui craignent la *classe ouvrière* se trompent. C'est le vide laissé par la disparition de cette classe qui est effrayant : un vide humain, économique, paysager. Cependant, ces villes malades ne sont pas mortes. Leur guérison semble devoir passer par le retournement fonctionnel évoqué dans cette étude, retournement en partie appuyé sur la requalification des friches industrielles. Leur défi consiste à faire de l'agencement complexe de leurs faiblesses une structure solide.

La requalification des friches de la vallée de l'Orne est étudiée par de nombreux groupements de chercheurs (dans le cadre du projet REVERTER, mais aussi par les membres du GISFI, les membres du LSE, du LOTERR, du Laboratoire Interdisciplinaire des Environnement Continentaux – LIEC...). Cette étude sert à placer dans un contexte géographique et historique les friches industrielles concernées par les recherches du REVERTER. Elle apparaît ici sous une forme inachevée, car la fin du travail (fin octobre 2014) consistera à appliquer cette démarche rétrospective à l'ensemble de la vallée, pour d'autres systèmes (pris à part et/ou liés à ceux présentés), mais aussi véritablement à l'ensemble de la vallée. Ceci devrait permettre de mettre en exergue des systèmes proches, mais qui se singularisent par de multiples nuances. Ce type d'étude pourrait aussi permettre d'appuyer ou de confirmer certains résultats d'analyses (analyses de carottes permettant de qualifier, quantifier et dater

¹⁰⁷ A. Leprest, extrait de *Madame sans âme*.

les différents polluants de l'Orne par exemple : les recherches géohistoriques permettent simplement de confirmer le type de polluant, sa localisation approximative et l'époque de son utilisation). Enfin, ce type de travail assure un modeste devoir de mémoire, et permet au patrimoine historique de la vallée de ne pas sombrer dans l'oubli, au palimpseste de ne pas s'effacer définitivement.

Table des illustrations

Documents

<i>Document 1 : coupe ouest-est du bassin ferrifère de Lorraine (François Xavier Bibert)</i>	5
<i>Document 2 : Extrait du parcellaire des deux cités précitées. (IGN, BD ORTHO et BD parcellaire)</i>	19
<i>Document 3 : village d'Homécourt, extrait de la carte d'Etat Major (géoportail de l'IGN, 1820 -1866)</i>	27
<i>Document 4 : village de Jœuf, extrait de la carte d'État major (géoportail de l'IGN, 1820 -1866)</i>	29
<i>Document 5 : Plan, orienté nord-sud, des moulins de Ravenne à Jœuf (archives départementales de Meurthe-et-Moselle, série M, sous-série 5M, 1882)</i>	30
<i>Document 6 : extrait du plan projet de l'usine sidérurgique (aciérie et hauts-fourneaux) à Homécourt (Vezin-Aulnoy 1898)</i>	35
<i>Document 7 : extrait de plan des premiers hauts-fourneaux à Jœuf (archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 1880)</i>	45
<i>Document 8 : plan d'un four à chaux jovicien (archives départementales de Meurthe-et-Moselle, 1898)</i>	48
<i>Document 9 : plan projet du parc d'activités et de loisirs des portes de la vallée de l'Orne</i>	66
<i>Document 10 : Plan projet du futur écoquartier de l'Hermitage à Jœuf (commune de Jœuf 2013)</i>	72
<i>Document 11 : Plan projet de la zone commerciale (commune de Jœuf, 2013)</i>	73
<i>Document 12 : infographie proposée par Arte, chiffres de la production d'acier relative par continent de 1970 à 2010 (ArtPresse 2014)</i>	81

Figures

<i>Figure 1 : Carte de situation de l'Orne en Lorraine (S. Edelblutte, retouche M. Picon 2014)</i>	4
<i>Figure 2 : Cartographie des prises de vues principales de l'étude (Fond IGN TOP25, M. Picon 2014)</i>	12
<i>Figure 3 : Parcellaire des cités de La Petite Fin (IGN, BD ORTHO et BD PARCELLAIRE 2014, M. Picon)</i>	14
<i>Figure 4 : Croquis d'interprétation de la photo 7 (M. Picon 2014)</i>	21
<i>Figure 5 : schéma simplifié du fonctionnement du village-rue agricole (M. Picon 2014)</i>	31
<i>Figure 6 : évolution de la population à Homécourt entre 1851 et 1901 (INSEE)</i>	31
<i>Figure 7 : évolution de la population à Jœuf entre 1851 et 1901 (INSEE)</i>	32
<i>Figure 8 : Homécourt – faciès du géosystème paternaliste au milieu du XXe siècle (M. Picon 2014)</i>	43
<i>Figure 9 : Les origines du minerai fondu à Jœuf (M. Picon 2014)</i>	44
<i>Figure 10 : Croquis d'interprétation de la photo 15 (M. Picon 2014)</i>	46
<i>Figure 11 : schéma de l'occupation du sol liée à l'industrie à Jœuf (M. Picon 2014)</i>	50
<i>Figure 12 : la symbolique de l'espace jovicien (photographie : le Républicain Lorrain, années 2000)</i>	59
<i>Figure 13 : évolution de la population à Homécourt entre 1851 et 2010 (données INSEE)</i>	62
<i>Figure 14 : évolution de la population à Jœuf entre 1851 et 2010 (données INSEE)</i>	62
<i>Figure 15 : les éléments subsistants du complexe sidérurgique (photographie : EPML, années 1970)</i>	67
<i>Figure 16 : carte des pôles d'emploi autour d'Homécourt (M. Picon 2014)</i>	75
<i>Figure 17 : carte du taux de chômage autour de la vallée de l'Orne (M. Picon 2014)</i>	76
<i>Figure 18 : D'une logique centripète vers une logique centrifuge, schémas de fonctionnement (M. Picon 2014)</i>	77
<i>Figure 19 : Carte des courbes isochrones depuis Homécourt : temps de trajet en voiture (M. Picon 2014)</i>	78

Photographies

N.B. : toutes les photographies sont retouchées soit par l'ingénieur d'études du LOTERR, soit par moi-même.

<i>Photo 1 : Homécourt, rue du vieux moulin, habitat collectif, cité de la Petite Fin (Le Républicain Lorrain, années 2000 – photographie orientée est-ouest)</i>	13
<i>Photo 2 : Homécourt, L'Orne, le noyau villageois initial (centre-ville), centre culturel Pablo Picasso, église, hangar fonctionnaliste (Le Républicain Lorrain, années 2000)</i>	15
<i>Photo 3 : friches de la cokerie et de l'usine d'Homécourt, cité de la gare, cités de Jœuf (André Humbert 1994)</i>	16
<i>Photo 4 : Église Notre-Dame de Franchepré, cités ouvrières, collectifs, site industriel (Le Républicain Lorrain, l'Europe vue du ciel, années 2000)</i>	18
<i>Photo 5 : cité de Goprez (M. Picon 2014)</i>	19
<i>Photo 6 : jardins de la cité de Goprez (M. Picon 2014)</i>	20
<i>Photo 7 : Le double méandre de la vallée de l'Orne à Jœuf, ancien site sidérurgique (A. Humbert 2009)</i>	21
<i>Photo 8 : Intérieur de l'ancien Hall des moteurs à gaz de Jœuf (M. Picon 2014)</i>	22
<i>Photo 9 : Le barrage de Beth (M. Picon 2014)</i>	23
<i>Photo 10 : L'usine de la SLAG vue depuis l'Orne ; la rivière est visible au second plan derrière les arbres maigres (M. Picon 2014)</i>	24
<i>Photo 11 : L'usine de la SLAG vue depuis le crassier la surplombant ; photographie orientée Nord (M. Picon 2014)</i>	25
<i>Photo 12 : l'ancienne cokerie (1) et l'ancienne usine d'Homécourt (3) (Le Républicain Lorrain 1963-1964)</i>	38
<i>Photo 13 : orientée nord-sud, le complexe sidérurgique homécourtois avant 1974 (Établissement Public de la Métropole Lorraine – EPML)</i>	40
<i>Photo 14 : carte postale d'Homécourt re-colorisée, orientée sud-est ; SOLPA, aciérie, crassier, cokerie (milieu XIXe siècle)</i>	42
<i>Photo 15 : Vue plus étendue du complexe sidérurgique de Jœuf (Sacilor, photothèque d'Hayange, 1975)</i>	46
<i>Photo 16 : carte postale de l'entrée de l'usine de Jœuf, années 1910.</i>	52
<i>Photo 17 : café de l'industrie d'Homécourt (carte postale éditée par M. Perrard ; date inconnue, estimée au début du XXe siècle)</i>	53
<i>Photo 18 : Homécourt, cités de la Petite Fin (1) et de la Grande Fin (2), friche industrielle, plateau boisé, Jœuf, Moyeuvre-Grande (A. Humbert 1994)</i>	54
<i>Photo 19 : L'ancien hôtel des ouvriers d'Homécourt à l'architecture flamande (M. Picon 2014)</i>	55
<i>Photo 20 : La corvée d'épluchage à l'hôtel des ouvriers (exposition de l'association « mémoire de l'Orne », 1910)</i>	56
<i>Photo 21 : ancienne coopérative ouvrière d'Homécourt (M. Picon 2014)</i>	56
<i>Photo 22 : les châteaux des maîtres des forges à Jœuf (A. Humbert 2009)</i>	57
<i>Photo 23 : vue satellite du Haut des Tappes actuel (Google, 2014)</i>	67
<i>Photo 24 : l'annexe de la centrale transformée en poterie artistique (M. Picon 2014)</i>	68
<i>Photo 25 : l'ancienne station de pompage d'Homécourt au toit vouté (M. Picon 2014)</i>	69
<i>Photo 26 : un atelier de sculpteur « sauvage » sur la friche d'Europipe (M. Picon 2014)</i>	70

Bibliographie

- [1]
L. Andres and B. Grésillon, “Les figures de la friche dans les villes culturelles et créatives,” *L’Espace géographique*, vol. Tome 40, no. 1, pp. 15–30, Apr. 2011.
- [2]
G. Bednik, *Joeuf, de la reconversion vers une conception durable de l’urbanisme*. Université Lorraine, 2010.
- [3]
E. Bergé, “ANCIEN SITE D’EUROPIPE : MES PROPOSITIONS,” *MUNICIPALE 2014 - Ville de JOEUF*. [Online]. Available: <http://emmanuel-berge.joeuf.over-blog.com/ancien-site-d-europe-mes-propositions>. [Accessed: 01-Apr-2014].
- [4]
F. Berger, “Les relations entre les sidérurgies française et allemande de 1870 à la CECA (pages 163-199),” *Revue d’Allemagne et des Pays de langue allemande*, avril-juin 2007.
- [5]
G. Bertrand, “Ecologie d’un espace géographique. [Les géosystèmes du Valle de Prioro (Espagne du Nord-Ouest)],” *Espace géographique*, vol. 1, no. 2, pp. 113–128, 1972.
- [6]
R. Bour and J. Peltre, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. L’épopée industrielle*. Metz; Nancy: Éd. Serpenoise ; Presses univ. de Nancy, 1995.
- [7]
R. Brunet, *Le déchiffrement du monde : théorie et pratique de la géographie*. Paris: Belin, 2001.
- [8]
R. Brunet, *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Reclus - la Documentation française. Paris, 1993.
- [9]
F. Caquard and R. Martinois, “Une immigration méconnue : les Alsaciens-Lorrains de la région de Bitche-Niederbronn aux forges de Joeuf de 1882 à 1914,” *Chroniques joviciennes*, no. 24–25, 2001.
- [10]
C. Cartier et al., *L’héritage industriel, un patrimoine*. [Paris]; Besançon: SCÉREN-CNDP ; CRDP de Franche-Comté, 2003.
- [11]
L.-F. Céline, *Romans tome 1*, Bibliothèque de la pléiade. Paris: Gallimard, 1981.
- [12]
C. Chaudisson, “Ancien site industriel d’Homécourt (54) : compte rendu d’analyses.” BRGM - EPML, 1991.
- [13]
R. Chevallier, *Le paysage palimpseste de l’histoire : pour une archéologie du paysage - article ; 1976*.
- [14]
E. Cioran, *Œuvres*. Paris: Gallimard, 1995.
- [15]
H. Collin, “Aux origines du bassin sidérurgique de Briey : Les forges de la région de Moyeuve à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle.” Académie nationale de Metz, 1975.
- [16]
Commune de Joeuf, “Document de présentation du projet d’écoquartier de la ville de Joeuf.” 2013.

- [17]
Commune de Joeuf, “Ville de Joeuf,” *ville-joeuf.fr*. [Online]. Available: <http://www.ville-joeuf.fr>. [Accessed: 01-Apr-2014].
- [18]
Commune d’Homécourt, “Homécourt magazine n°116.” décembre-2011.
- [19]
CPHJ, “Homécourt dans les annuaires de 1817 à 1906,” Mar. 2011.
- [20]
Dante, trad. J. Risset, *La Divine Comédie*. Paris: Garnier-Flammarion, 2010.
- [21]
S. Daviet, “Trente ans de géographie industrielle dans les Annales de géographie (1970-1999),” *Annales de géographie*, vol. 641, no. 1, p. 73, 2005.
- [22]
J. De Rosnay, *Le microscope, vers une vision globale*, Seuil. 1977.
- [23]
G. Debord, *Oeuvres*. [Paris]: Gallimard, 2006.
- [24]
G. Deleuze and F. Guattari, *Qu’est-ce que la philosophie?* Paris: Editions de Minuit, 1991.
- [25]
J. Devavry, “La reconversion des paysages de la Lorraine sidérurgique,” no. 78, p. 251 à 260, Oct. 1997.
- [26]
R. Dulau and J.-R. Pitte, Eds., *Géographie des odeurs*. Paris: L’Harmattan, 1998.
- [27]
S. Edelblutte, *Paysages et territoires de l’industrie en Europe*. Paris: Ellipses, 2010.
- [28]
S. Edelblutte, “Paysages industriels en Europe : constructions, reconversions, patrimonialisations,” 2012.
- [29]
EPFL, “D’hier à aujourd’hui... préservons l’avenir. Orne - Fensch.” 2009.
- [30]
S. Frioux, “Fléau, ressource, exutoire : visions et usages des rivières urbaines (XVIIIe-XXIe s.),” *Géocarrefour*, no. 3, pp. 188–192, Sep. 2013.
- [31]
A. Gide, *L’immoraliste*. Le club français du livre, 1956.
- [32]
M. Grossetti et al., *La construction des politiques locales. Reconversions industrielles et systèmes locaux d’action publique*. Paris: L’Harmattan, 1998.
- [33]
G.-A. Hottenger, *Le Pays de Briey: hier et aujourd’hui*, 1 vols. Paris, France: Berger-Levrault, 1912.
- [34]
A. Humbert, C. Renard-Grandmontagne, and R. Taveneaux, “Lorraine,” *Encyclopædia Universalis*. .
- [35]
A. Humbert, *Le géographe et le tapis volant*. Madrid: Casa de Velázquez, 2012.
- [36]
Y. Lacoste (dir.), *Géographie historique*, Hérodote - revue de géographie et de géopolitique. Paris: Ed. la découverte, 1995.
- [37]

- J. Lambert-Dansette**, *Histoire de l'entreprise et des chefs d'entreprise en France*. Harmattan, 2009. [38]
- F. Le Play**, *L'organisation du travail*, 1 vols. Paris, France: Economica : Anthropos, 2006. [39]
- Le Républicain Lorrain**, "Homécourt : une nouvelle technique d'extraction a été inaugurée aux usines," 12-May-1950. [40]
- Le Républicain Lorrain**, "Remise des médailles à SIDÉLOR... M. Correze : 'Le travail à Homécourt est assuré pour au moins 50 ans encore.," 20-Jun-1963. [41]
- I. Lefort**, "Références scientifiques et préférences littéraires. Pour un déchiffrement brunetien," *Géocarrefour*, vol. 78, no. 1, pp. 79–88, May 2007. [42]
- I. Lefort**, "Paul Vidal de la Blache : Principes de géographie humaine (conférence du 2 avril 2012)." [Online]. Available: <http://www.liens-socio.org/Paul-Vidal-de-la-Blache-Principes>. [43]
- L'Est républicain**, "Deux hauts fourneaux modernes bientôt réalisés aux Forges de Joeuf," 31-Jan-1956. [44]
- C. Levêque and T. Muxart**, "Le concept d'anthroposystème," *Hypergéô*. Hypergéô. [45]
- J. Lévy and M. Lussault**, *Dictionnaire de la géographie [et de l'espace des sociétés]*. Paris: Belin, 2013. [46]
- Mairie de Joeuf**, "Baptiste Congi, sculpteur," Juin-2012. [47]
- R. Martinois, J.-F. Bourcier, and S. Sutura-Sardo**, "Les pavés de Franchepré, histoire et patrimoine en 'douceurs.'" [48]
- R. Martinois**, *Si Joeuf m'était posté*. Joeuf: Cercle pour la promotion de l'histoire de Joeuf, 1988. [49]
- R. Martinois**, "Historique de l'urbanisation de Joeuf," 2003. [Online]. Available: http://cphj.free.fr/Histoire/Urbanisation/Historique_Urbanisation.htm. [50]
- R. Martinois**, "Du Joeuf gallo-romain au 3e millénaire (Parcours d'histoire résumé)," 2006. [51]
- R. Martinois**, "La fête de l'écrevisse et de la grenouille," 2008. [52]
- R. Martinois**, "La fin d'une centenaire." CPHJ, 2008. [53]
- R. Martinois**, "Histoire d'Orne," 2014. [Online]. Available: <http://cphj.free.fr/Histoire/Histoire%20d'Orne.pdf>. [54]
- P.-Y. Pétilon**, "Angry young men," *Encyclopædia Universalis*. 2014. [55]
- J.-R. Pitte**, *Histoire du paysage français: de la préhistoire à nos jours*. Paris: Tallandier, 2003. [56]

- E. Poulet**, *Etude diagnostique à propos des cités ouvrières dans la vallée de l'Orne*. Université lorraine, 2001. [57]
- P. Raggi**, "Industrialisation, désindustrialisation, ré-industrialisation en Europe. Le cas de la sidérurgie Lorraine (1966 - 2006)," no. 46–2013, 2013. [58]
- Y. Raibaud**, "Une géographie socioculturelle," 2009. [59]
- É. Reclus**, *L'Homme et la Terre (tome 1)*, Librairie universelle / texte en ligne (wikisource). 1905. [60]
- V. Renault**, "La vie en écoquartier : « C'est beau, mais y a plein de bestioles »,» *Rue89*. [Online]. Available: <http://rue89.nouvelobs.com/2014/03/02/ecoquartier-cest-beau-y-a-plein-bestioles-cest-crade-250335>. [Accessed: 01-Apr-2014]. [61]
- F. Roth and G. Cabourdin**, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. L'époque contemporaine. Tome 1*. Metz; Nancy: Éd. Serpenoise ; Presses universitaires de Nancy, 1992. [62]
- F. Roth and G. Cabourdin**, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. L'époque contemporaine. Tome 2*. Metz; Nancy: Éd. Serpenoise ; Presses universitaires de Nancy, 1992. [63]
- F. Roth**, *Alsace-Lorraine: histoire d'un "pays perdu": de 1870 à nos jours*. Nancy: Place Stanislas, 2010. [64]
- E. Roy**, "La mise en culture des friches urbaines," *Les annales de la recherche urbaine*, no. 97, 2004. [65]
- A. Sillitoe**, *Samedi soir Dimanche matin*, Le livre de poche. 1968. [66]
- S. Sutera-Sardo, J.-F. Bourcier, and R. Martinois**, "Ferruccio PUNTI, immigré et photographe." [67]
- C. Vernolle-Maignar**, "Le concept de Géosystème," *Hypergééo*. Hypergeo. [68]
- V. Veschambre**, "Patrimoine : un objet révélateur des évolutions de la géographie et de sa place dans les sciences sociales," *Annales de géographie*, vol. 656, no. 4, p. 361, 2007. [69]
- N. Voirgard**, "L'aventure de la mine de Joeuf," *Pages d'archives*. [70]
- V. Zanetta**, *L'évolution des paysages industriels de la Haute Vallée de l'Orne*. Université Nancy 2, 1995. [71]
- V. Zanetta**, "La géohistoire des mines de fer de Lorraine," Nancy 2, 2002. [72]
- R. Zattarin**, *Analyse géohistorique et approche sur la reconversion de deux villes-usines : Joeuf et Homécourt*. Université Nancy 2, 2003. [73]
- "BASOL." [Online]. Available: <http://basol.developpement-durable.gouv.fr/>. [74]

“LEADER PRICE : Notre projet - 1ère partie,” *Parti Socialiste - Section de Joef*. [Online]. Available: <http://ps.joef.over-blog.com/leader-price-notre-projet-1%C3%A8re-partie>. [Accessed: 24-Apr-2014].

[75]

“Notice de Léon Daum dans les annales de l'école des mines.” [Online]. Available: <http://www.annales.org/archives/x/daum.html>.

[76]

“Peut-on rendre cultivables durablement les sols des friches industrielles ?,” *Factuel, l'actualité de l'université Lorraine*. [Online]. Available: <http://factuel.univ-lorraine.fr/node/1270>.

[77]

Archives départementales de Meurthe-et-Moselle

Cartes utilisées

IGN, “Carte IGN série bleue 1:25 0000, Briey 3312E,” IGN, 1983.

[1]

IGN, “Carte IGN série bleue 1:25 000, Briey 3312E,” IGN, 1993.

[2]

“Carte série orange 1:50000 IGN, Briey 3312,” IGN, 1983.

[3]

Annexes

Table des annexes

Annexe 1 : présentation du LOTERR	2
Annexe 2 : présentation effectuée à la ZAM (Zone Atelier Moselle) le 24 juin 2014 (M. Picon 2014).	4
Annexe 3 : Extrait de la carte des concessions de minerai dans le bassin de Briey (ADMM, 1908)....	13
Annexe 4 : Lettre de l'ingénieur en chef VALENTIN au préfet de Meurthe-et-Moselle du 31 août 1948 sur le curage de l'Orne (ADMM, 1948).....	14
Annexe 5 : Le haut-fourneau et ses annexes (V. Zanetta 1995).....	18
Annexe 6 : Plan de Jœuf en 1880 (dans un article du CPHJ sans mention de la source).....	19
Annexe 7 : Photographie de la friche de Jœuf (M. Picon 2014)	20
Annexe 8 : Photographie du crassier de Jœuf (M. Picon 2014)	21
Annexe 9 : Photographie d'une ancienne maison ouvrière mitoyenne à Jœuf (M. Picon 2014).....	22
Annexe 10 : Photographie de la halle conservée à Homécourt (M. Picon 2014).....	23
Annexe 11 : Photographie de la mine du Fond de la Noue à Homécourt (commune d'Homécourt)....	24

Annexe 1 : présentation du LOTERR

« Le LOTERR est un laboratoire de géographie qui rassemble 30 enseignants-chercheurs et trois ingénieurs travaillant principalement sur les paysages et leur organisation fonctionnelle en Europe et en Afrique du Nord. Les chercheurs du LOTERR attachent une importance particulière aux temporalités plus ou moins longues dans l'étude de la genèse et de l'évolution des paysages et privilégient une approche géographique globale qui prend en considération l'impact des sociétés sur l'environnement, tout en tenant compte des réalités économiques et des héritages culturels et historiques. »¹⁰⁸ Il a été créé lors de la fusion des universités de Lorraine (les universités locales sont toutes rassemblées sous le nom d'université Lorraine désormais). Il rassemble des géographes physiciens, des géographes humains, et d'autres qui « marchent sur leurs deux jambes »¹⁰⁹. Ces géographes sont basés à Metz et à Nancy. C'est dans la partie nancéienne du LOTERR que mon stage s'est déroulé (ancien CERPA) :

« Le CERPA est un laboratoire de géographie qui rassemble 15 enseignants--chercheurs, un ingénieur d'études, et une vingtaine d'étudiants en thèse. L'équipe du CERPA est orientée vers des thèmes en relation étroite avec l'étude des paysages, et de leur organisation fonctionnelle, dans les divers domaines géographiques de la planète où sont impliqués les chercheurs (domaines méditerranéen et tempéré d'Europe). Les géographes nancéiens attachent une importance particulière à la prise en compte des temporalités plus ou moins longues dans l'étude de la genèse et de l'évolution des paysages. Les chercheurs du CERPA privilégient une approche géographique globale qui prend en considération l'impact des sociétés sur l'environnement, tout en tenant compte des réalités économiques et des héritages culturels et historiques.

Les recherches menées depuis de nombreuses années par les chercheurs du CERPA ont concerné en particulier :

- **La connaissance des milieux naturels**, de l'évolution quaternaire des réseaux hydrographiques et des formations alluviales de l'Est de la France, du Sud-Ouest de l'Allemagne et du Benelux, et des vestiges glaciaires du Massif vosgien.
- **Les paysages, héritages et organisation des territoires de contact**. Le contact entre des ensembles géographiques différents, par leurs caractéristiques physiques ou humaines, se traduit fréquemment par des contrastes paysagers plus ou moins marqués. Ces contrastes peuvent avoir une origine récente, mais souvent ils résultent d'une histoire relativement longue, dont les héritages se sont accumulés et parfois fossilisés dans les paysages.
- **L'évolution et le devenir des paysages forestiers en France et en Europe**. La forêt occupe une place importante dans les paysages lorrains, français, et européens. Le CERPA participe à l'étude actuelle et

¹⁰⁸ Source : <http://cerpa-geographie.univ-lorraine.fr/>

¹⁰⁹ Expression employée par Michel Deshaies, directeur du laboratoire.

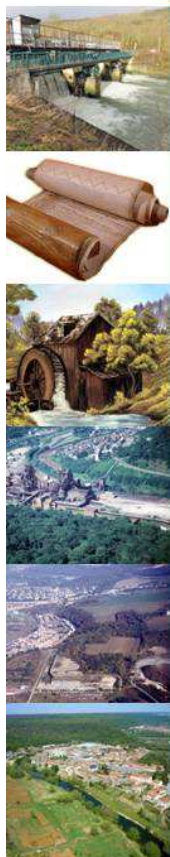
géohistorique du domaine de l'arbre dans une optique résolument transdisciplinaire.

- **L'évolution et le développement durable des paysages des territoires urbains, industriels et miniers en Lorraine, Allemagne et Europe centrale.** La Lorraine, comme bien d'autres régions d'Europe rhénane et centrale, a été profondément marquée par la révolution industrielle qui a transformé les paysages des bassins miniers. Depuis l'arrêt de l'exploitation minière, les paysages des bassins miniers en Allemagne, en Europe centrale comme en Lorraine connaissent des changements importants. Les paysages sont en voie de réaménagement et de réhabilitation afin d'assurer le développement durable de ces territoires. L'étude comparative sur la longue durée des paysages permet de mettre en évidence l'importance des héritages historiques et de mener une étude prospective sur le devenir de ces paysages. »¹¹⁰

¹¹⁰ Source : <http://cerpa-geographie.univ-lorraine.fr/content/presentation-du-cerpa>

Annexe 2 : présentation effectuée à la ZAM (Zone Atelier Moselle) le 24 juin 2014 (M. Picon 2014)

Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités



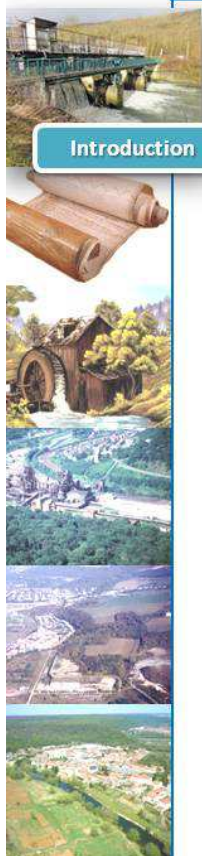
Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités



Le barrage de Beth sur l'Orne entre Joeuf et Moyeuvre-Grande (M. Picon 2014)

Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités



Le projet REVERTER



**REVERTER / réverter = RÉVERSibilité de l'usage des TERRitoires /
anglicisme synonyme de « résilience écologique » :**

- pré-opération de recherche interdisciplinaire ;
- collaboration entre le LOTERR et le LES ;
- requalification des friches industrielles de la vallée de l'Orne.

Michaël PICON 2014



Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités

Industrielle ?



S. Frioux, *Fléau, ressource, exutoire : visions et usages des rivières urbaines (XVIII – XXIe s.)*, géocarrefour n°3, 2013

Introduction



Michaël PICON 2014

3/17

Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités

Plan



- **I. Le palimpseste**
- **II. Première phase paysagère : phase rurale**
- **III. Deuxième phase : la ville-usine**
- **IV. Troisième phase : aujourd'hui**

Introduction

4/17

Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités

I. La mémoire et la terre : le palimpseste paysager



« Et je me comparais aux palimpsestes ; je goûtais la joie du savant, qui, sous les écritures plus récentes, découvre sur un même papier un texte très ancien infiniment plus précieux. » **André Gide**, *L'immoraliste*



Le palimpseste



Homécourt, noyau villageois (le Républicain Lorrain, années 2000)



Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités

I. La mémoire et la terre : le palimpseste paysager



« Le paysage peut être considéré comme un palimpseste, où ce qui a été successivement modelé, marqué à telle ou telle période du passé a été plus ou moins raboté, effacé ou transformé par ce qui s'est passé plus tard. » **Yves Lacoste**, *Le passé des territoires*



Le palimpseste



Homécourt (A. Humbert 1994)



Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités

I. La mémoire et la terre : le palimpseste paysager



Le palimpseste



Homécourt, cités (Le Républicain Lorrain, années 2000)

Michaël PICON 2014

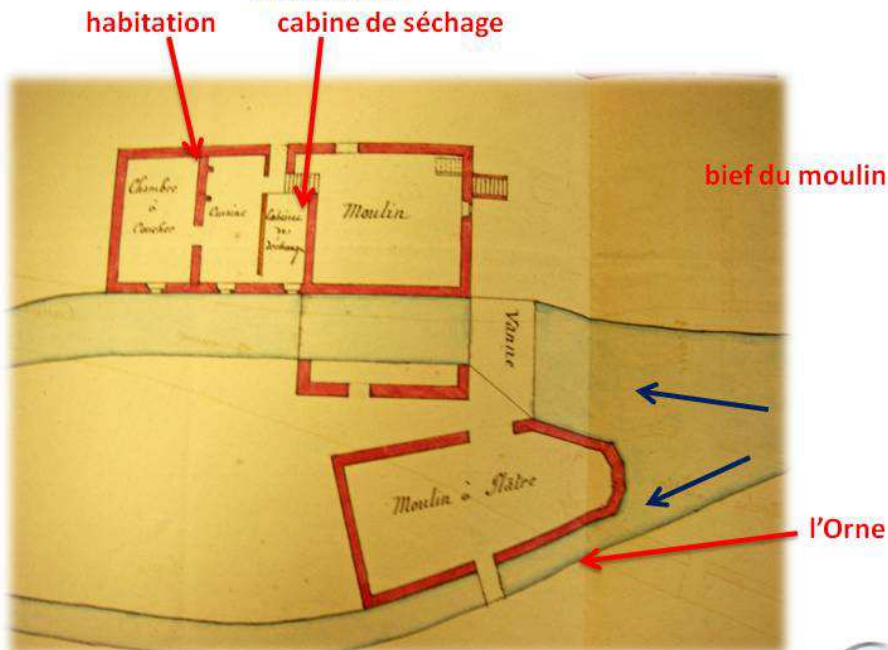


Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités

II. Avant l'industrie : un exemple proto-industriel



La phase rurale



Les moulins de Ravenne à Joeuf (ADMM sous-série 5M, 1882)

Michaël PICON 2014



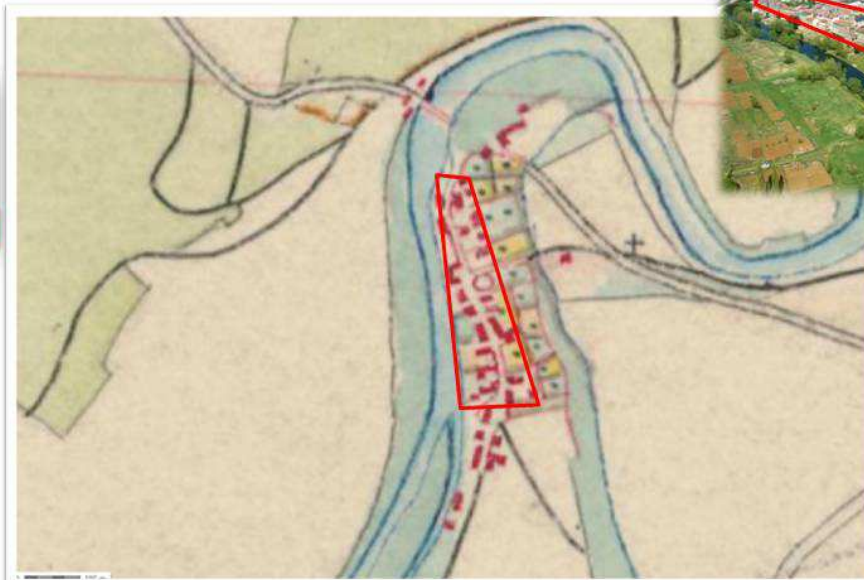
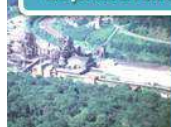
Autour de l'Orne industrielle : paysages hérités



II. Avant l'industrie : le village-rue lorrain



La phase rurale



Homécourt, le village-rue lorrain (extrait de la carte d'état major, 1820 - 1866)

9/17

Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne industrielle : paysages hérités



II. Avant l'industrie : fonctionnement du village-rue



La phase rurale

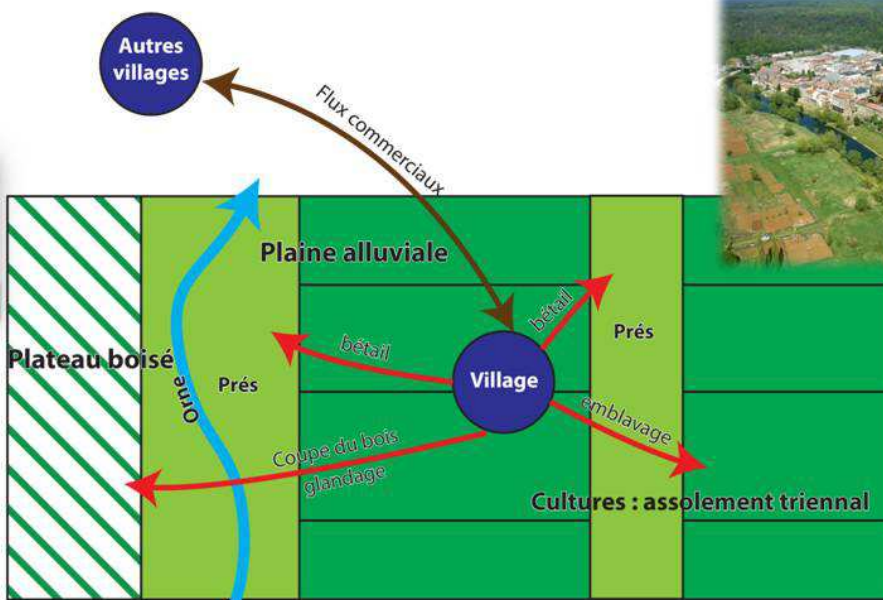
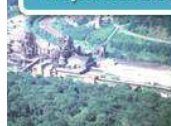


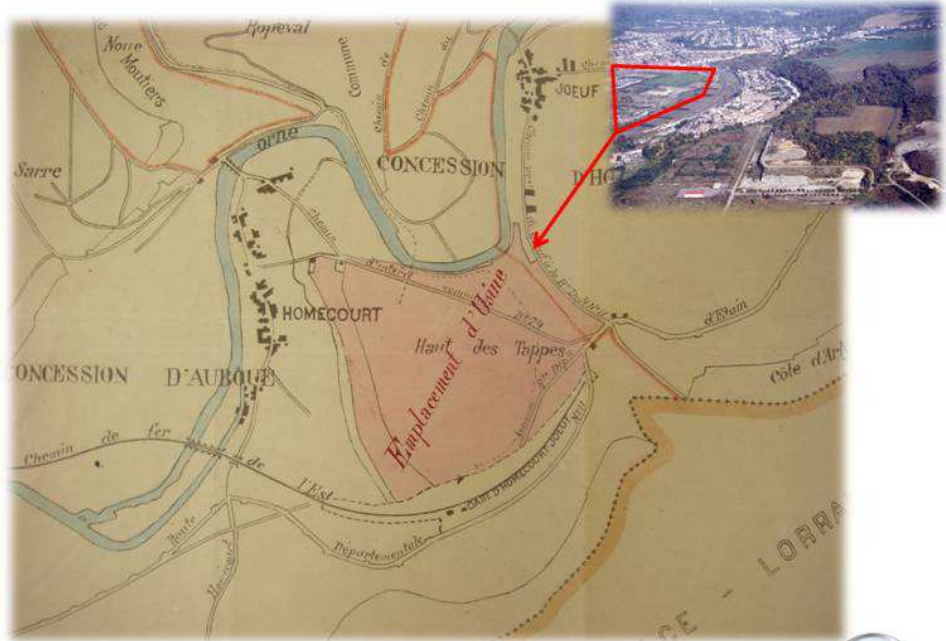
Schéma de fonctionnement simplifié du village-rue (M. Picon 2014)

10/17

Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne industrielle : paysages hérités

III.1. Un village métamorphosé en ville-usine



La phase industrielle

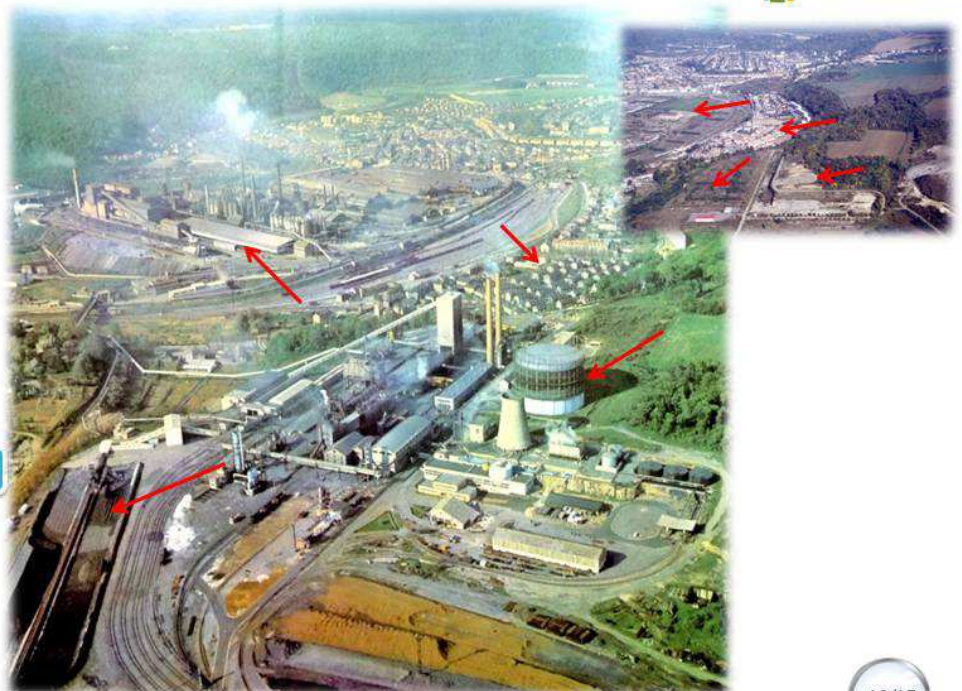
Homécourt : plan projet du complexe sidérurgique (ADMM sous-série 5M, Vezin-Aulnoy, 1898)



Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne industrielle : paysages hérités

III.1. Un village métamorphosé en ville-usine



La phase industrielle

Homécourt : cokerie, complexe sidérurgique, cités (Le Républicain Lorrain, 1963-1964)



Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne industrielle : paysages hérités

III.2. Création du syndicat de curage de l'Orne



La phase industrielle



- AVIS de l'INGENIEUR en CHEF -

La nécessité de procéder au curage de la rivière de l'Orne est périodiquement signalée par l'une ou l'autre des communes riveraines, notamment celle de JOUGIF.

Tout le monde reconnaît que ce curage est nécessaire, mais à chacune des tentatives qui ont été faites, et dont certaines notamment en 1939 et en 1945, ont été poussées très loin, l'affaire a toujours échoué sur le problème financier.

Le rapport du 11 Juin 1945 auquel Mr. le Préfet se reporte dans sa lettre du 16 Janvier 1948 expose bien quelle est la double difficulté :

- a) réunir les fonds nécessaires pour une première remise en état du lit, alors que les modalités prévues par la Loi du 8 Avril 1898 ne peuvent manifestement pas s'appliquer (curage aux frais des riverains).
- b) maintenir ce lit en état en imposant aux usines des dispositions efficaces d'épuration de leurs eaux résiduaires alors que les dispositions légales actuelles sont insuffisantes à ce point de vue.

Les circonstances dans lesquelles l'affaire du curage de l'Orne a échoué en 1945 sont parfaitement exposées dans la lettre que Mr. le Préfet nous a adressée le 12 Janvier 1946, pour nous annoncer qu'il devait classer l'affaire.

Or, à cette époque, les conditions étaient exceptionnellement favorables, puisque l'Etat avait accepté de fournir une subvention de 50 % sur la tranche de démarrage du plan d'équipement National, que la main d'oeuvre actuellement rare dans le

...../.....

Entretien de l'Orne, extrait du procès verbal du 22 avril 1949 (ADMM, sous-série 7S)



Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne industrielle : paysages hérités

IV.1. Un patrimoine bâti effacé dont le spectre est encore présent dans le paysage



Aujourd'hui



Homécourt : friches industrielles et cités ouvrières (A. Humbert 1994)



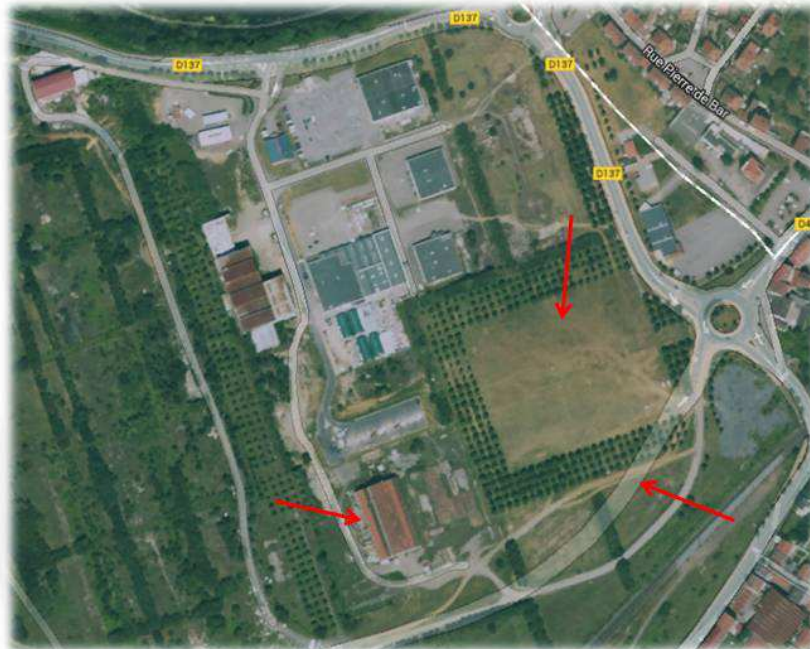
Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne industrielle : paysages hérités

IV.2. La reconversion industrielle



Aujourd'hui



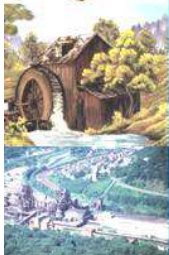
Homécourt : photographie satellite de l'ancien complexe sidérurgique (google earth 2014)



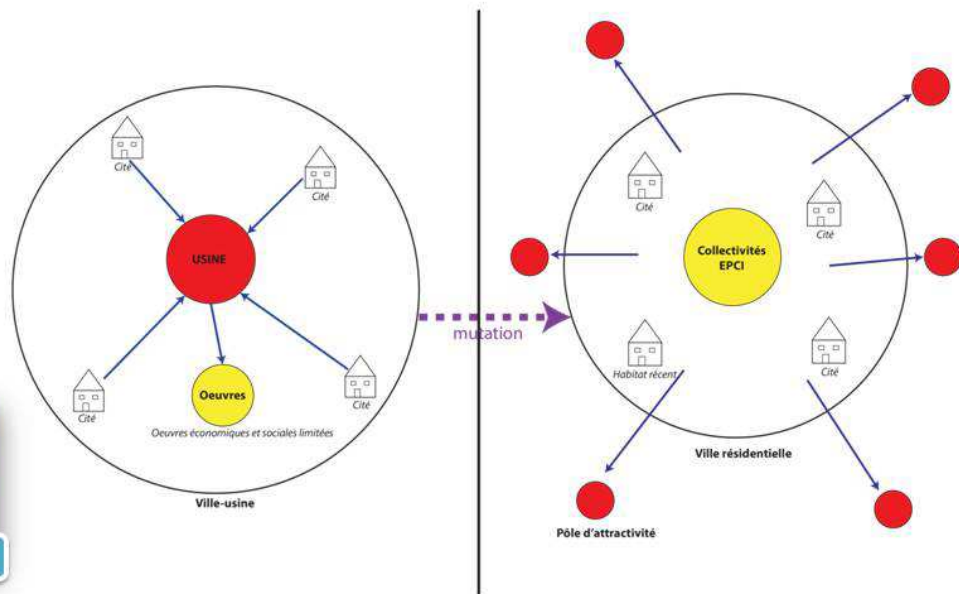
Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne industrielle : paysages hérités

IV.3. Le redéveloppement territorial de la ville



Aujourd'hui



D'une logique centripète à une logique centrifuge (M. Picon 2014)



Michaël PICON 2014

Autour de l'Orne *industrielle* : paysages hérités

Conclusion : de la rivière *industrielle* à la rivière bucolique



Conclusion



L'Orne actuelle (M. Picon 2014)

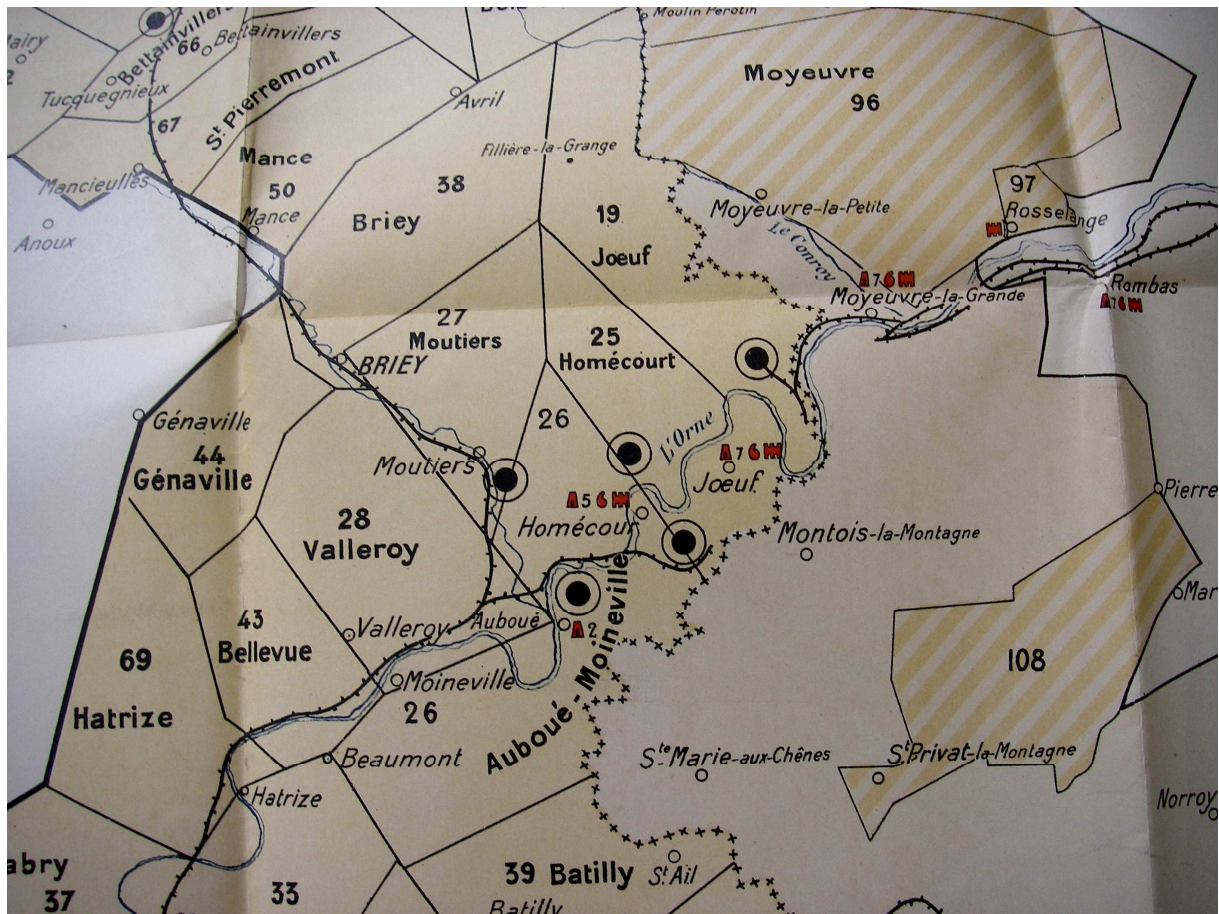


Le complexe sidérurgique de Jœuf (Sacilor 1975)

Michaël PICON 2014



Annexe 3 : Extrait de la carte des concessions de minerai dans le bassin de Briey (ADMM, 1908)



Annexe 4 : Lettre de l'ingénieur en chef VALENTIN au préfet de Meurthe-et-Moselle du 31 août 1948 sur le curage de l'Orne (ADMM, 1948)

Référ.: Lettre de M. le Préfet du 18 Août 1948 - Délibérations des communes de :

JOEUF	: du 16-7-48
HOMECOURT	: du 11-6-48
AUBOUE	: du 4-6-48

L'étude du projet de curage de l'Orne a été faite au moins 2 fois déjà : en 1939 et en 1945.

Ces études n'ont jamais abouti, car la législation actuelle est insuffisante pour empêcher les usines de déverser leurs déchets dans les cours d'eau. Or, le curage de l'Orne serait inopérant si cette rivière continuait à servir de bassin de décantation.

Le financement du curage s'est avéré de toutes façons impossible : en 1945, des circonstances particulièrement favorables se sont présentées. L'Etat, Ministère de l'Economie Nationale, avait agréé le projet au titre de "travaux de circonstance", avec subvention de 50 %. La répartition proposée des dépenses pour les 50 % restant fut la suivante :

11 % pour chacune des trois communes de JOEUF, AUBOUE et HOMECOURT;

5 % pour chacune des usines de JOEUF, d'AUBOUE et d'HOMECOURT;

0,5 % à la charge de chacune des communes de HATRIZE et MOINEVILLE;

1 % à la charge de la commune de VALLEROY.

Le montant total des travaux était de 10.000.000.

- Les usines avaient alors à leur charge de nombreux ouvriers en chômage, dont l'emploi aurait pu compenser la part déjà très faible qui leur était imputée.

Elles ont toutes refusé. La véritable raison de leur refus semble être la crainte de voir augmenter l'exhaure des mines.

- Les communes n'ont pas accepté non plus les conditions qui leur étaient faites.

Nos conclusions sont les suivantes :

1°- En ce qui concerne la répartition des dépenses, la part demandée maintenant (40 %) aux usines est trop forte, car l'Orne doit être curée, et rectifiée en amont de celles-ci. Un taux de l'ordre de 20 % est plus raisonnable.

2°- Quant à l'exécution des travaux et à la réglementation du rejet des eaux chargées par les usines, nous nous contenterons de renvoyer au rapport du 11 Juin 1945 dont ci-joint copie les conclusions en sont encore valables sauf en ce qui concerne le paragraphe b) 2° page 5; les travaux seraient exécutés par une entreprise.

Nous ignorons quelle a été la suite donnée en son temps à ce rapport.

L'INGENIEUR d'ARRONDISSEMENT,
signé : PFEIFFER.

- AVIS de l'INGENIEUR en CHEF -

La nécessité de procéder au curage de la rivière de l'Orne est périodiquement signalée par l'une ou l'autre des communes riveraines, notamment celle de JOZEF.

Tout le monde reconnaît que ce curage est nécessaire, mais à chacune des tentatives qui ont été faites, et dont certaines notamment en 1939 et en 1945, ont été poussées très loin, l'affaire a toujours échoué sur le problème financier.

Le rapport du 11 Juin 1945 auquel Mr. le Préfet se reporte dans sa lettre du 16 Janvier 1948 expose bien quelle est la double difficulté :

- a) réunir les fonds nécessaires pour une première remise en état du lit, alors que les modalités prévues par la Loi du 8 Avril 1898 ne peuvent manifestement pas s'appliquer (curage aux frais des riverains).
- b) maintenir ce lit en état en imposant aux usines des dispositions efficaces d'épuration de leurs eaux résiduaires alors que les dispositions légales actuelles sont insuffisantes à ce point de vue.

Les circonstances dans lesquelles l'affaire du curage de l'Orne a échoué en 1945 sont parfaitement exposées dans la lettre que Mr. le Préfet nous a adressée le 12 Janvier 1946, pour nous annoncer qu'il devait classer l'affaire.

Or, à cette époque, les conditions étaient exceptionnellement favorables, puisque l'Etat avait accepté de fournir une subvention de 50 % sur la tranche de démarrage du plan d'équipement National, que la main d'oeuvre actuellement rare dans le

..../...

O
ins

bassin sidérurgique était abondante par suite du dommage et de l'utilisation possible de prisonniers de guerre; enfin, que le Département était autorisé par arrêté interministériel du 2 Janvier 1946 à se constituer maître de l'oeuvre.

Malgré cet échec, et les hausses de prix considérables survenues depuis, qui constituent un nouvel et très sérieux obstacle, nous avons proposé en Février 1948 de faire figurer ce travail au programme d'Equipement National, mais jusqu'alors aucune décision n'est intervenue. Postérieurement, et le 17 Mars 1948, Mr le Préfet nous a fait connaître que l'Union des Maires du Canton de HÉRY avait émis le voeu que le projet englobe les communes de la vallée située en dehors de ce Canton et nous a demandé d'en tenir compte dans l'étude. Enfin, au cours de la réunion du 29 Juillet, les Maires du même canton ont demandé que le projet du curage de l'Orne soit poursuivi avec diligence et que la répartition des dépenses soit ainsi fixée :

Etat	50 %
Usines	40 %
Communes	5 %
Département...	5 %

Mais, à l'heure actuelle, les circonstances sont beaucoup moins favorables qu'en 1945. En effet, aucune certitude n'existe en ce qui concerne la subvention de l'Etat, ni, bien entendu, son taux. D'autre part, il n'y a pas lieu d'escompter une participation du Département, puisque le Conseil Général s'est refusé à envisager une telle participation pour le curage de la Chiers.

Enfin, d'après la lettre du 7 Janvier 1948 de Mr le Préfet, il n'y aurait plus lieu de considérer que le Département peut être maître de l'oeuvre, même sans apport de fonds, mais que ce rôle doit être joué, soit par la commune la plus intéressée, soit par un syndicat intercommunal.

Etant donnés les pourparlers antérieurement menés avec les usines, il est plus que probable que celles-ci ne consentiront jamais à participer dans la dépense pour 40 %, et que même le taux de 20 % indiqué dans le rapport ci-dessus ne pourrait être atteint sans de nombreuses difficultés.

Par ailleurs, il faut bien indiquer que si les riverains ne peuvent pas supporter la charge du curage, conformément à la loi du 8 Avril 1898, il serait paradoxal qu'on les exonère totalement, alors que pour tous les autres cours d'eau du Département, les travaux nécessaires leur incombent intégralement.

Quoiqu'il en soit, si on est parfaitement décidé à réaliser le curage demandé dans un délai plus ou moins lointain, il est d'abord indispensable qu'on se trouve en présence d'un organisme qui puisse prendre la chose en mains. Cet organisme pourrait être, comme le suggère Mr le Préfet dans sa lettre du 7 Janvier, un syndicat intercommunal qui grouperait tout d'abord les 3 Communes les plus importantes et les plus intéressées, celles-là même qui au milieu de la présente année ont pris des délibérations concordantes : JOZEF - HOMECOURT - AUBOUE.

- 4 -

Ce syndicat intercommunal aurait pour premier objectif de réaliser les fonds nécessaires au financement de l'opération, en s'adressant à la fois à l'Etat, aux usines, aux riverains et aux communes elles-mêmes. Comme en tout état de cause, ce financement s'avèrerait très difficile, le Syndicat pourra également discriminer un ordre d'urgence dans les travaux à exécuter. Une visite détaillée sur les lieux faite le 23 Juillet 1945 a, en effet, démontré que l'état des différentes sections de la rivière et l'intérêt du curage était très différent d'un point à l'autre.

Enfin, ce même syndicat pourrait demander l'intervention de textes réglementaires permettant d'imposer plus efficacement aux usines des dispositions voulues pour que le travail qu'il aura à réaliser ne soit pas à nouveau compromis.

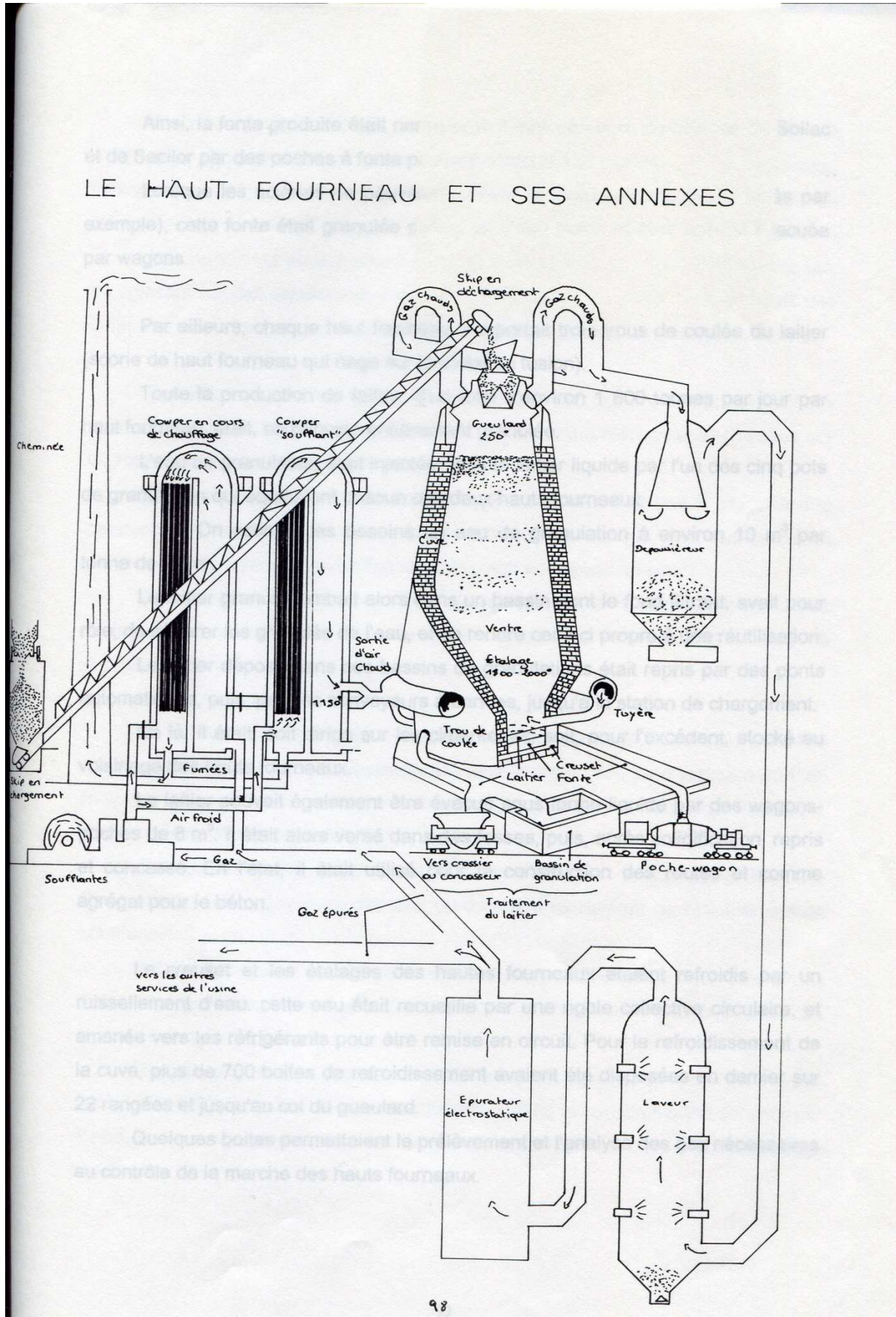
En conséquence, nous avons l'honneur de proposer à Mr. Le Préfet :

- 1°)- de rappeler aux Communes de JOEUF - HOMECOURT - AUBOUE et à l'Union des Maires du Canton de BRIEY les conditions précisées dans la lettre qu'il nous a adressée le 21 Janvier 1946 dans lesquelles l'affaire du curage de l'Orne a échoué et s'est trouvée engagée dans une impasse;
- 2°)- de leur indiquer qu'elle ne pourrait être reprise que sous l'égide d'un Syndicat intercommunal comportant pour commencer les communes de JOEUF - HOMECOURT - AUBOUE auxquelles des autres communes intéressées pourraient venir s'ingérer par la suite, en cas de succès;
- 3°)- de consulter ces trois communes afin de savoir si elles en sont disposées à constituer ce Syndicat.

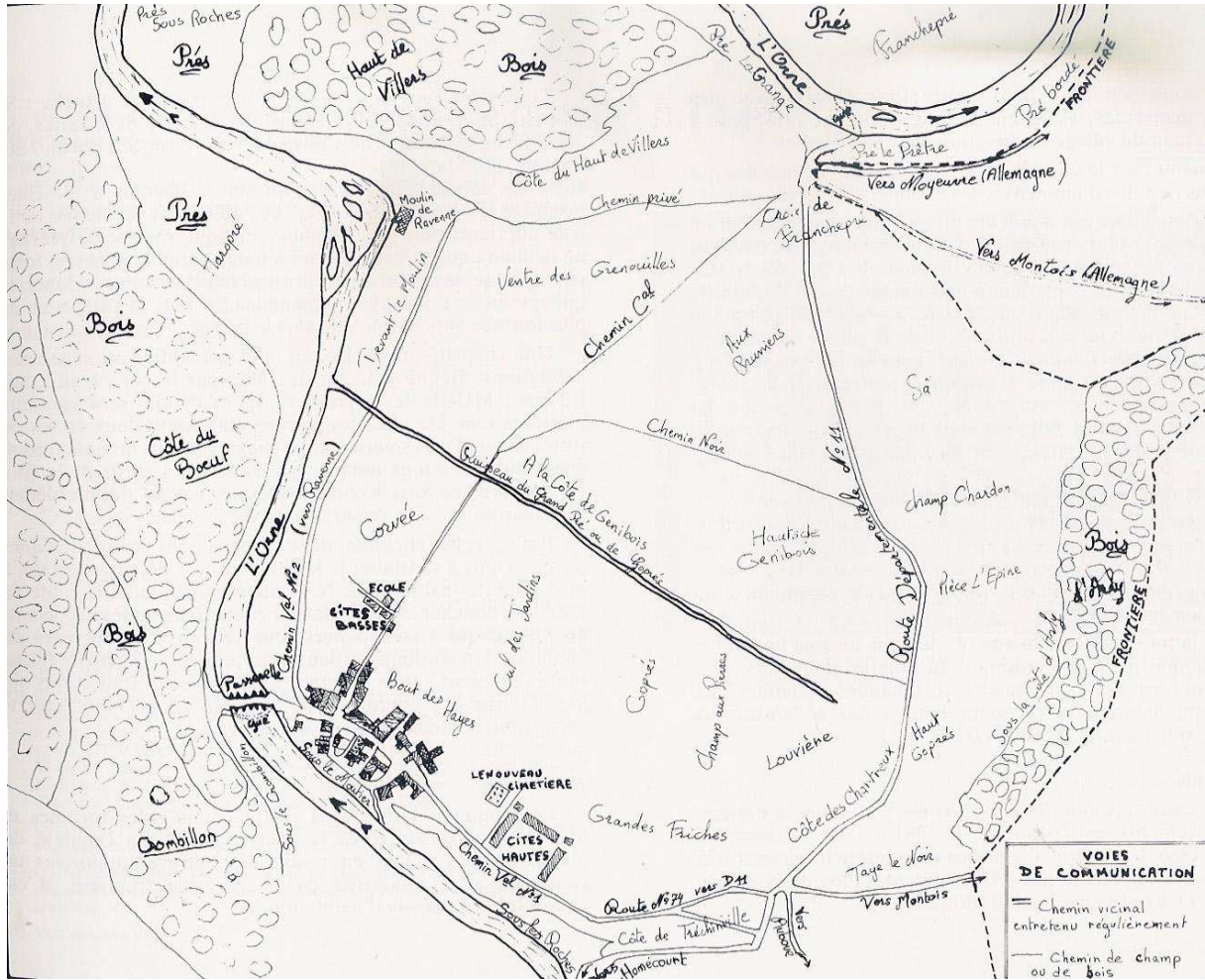
NANCY, le 31 Août 1948

L'INGENIEUR en CHEF,
signé : VALENTIN.

Annexe 5 : Le haut-fourneau et ses annexes (V. Zanetta 1995)



Annexe 6 : Plan de Jœuf en 1880 (dans un article du CPHJ sans mention de la source)



Annexe 7 : Photographie de la friche de Jœuf (M. Picon 2014)

On aperçoit nettement l'échec des tentatives de verdissement et les voies ferrées de l'ancien complexe encore subsistantes.



Annexe 8 : Photographie du crassier de Jœuf (M. Picon 2014)

Il s'agit du haut du crassier surplombant l'usine de la SLAG.



Annexe 9 : Photographie d'une ancienne maison ouvrière mitoyenne à Jœuf (M. Picon 2014)

Traitement des façades typique de ce type d'habitat, chaque habitant repeint son côté de la couleur qu'il souhaite, cassant ainsi l'ancienne homogénéité de la cité ouvrière.



Annexe 10 : Photographie de la halle conservée à Homécourt (M. Picon 2014)

Le bâtiment abrite aujourd'hui une entreprise spécialisée dans la recherche sur les biotechnologies.



Annexe 11 : Photographie de la mine du Fond de la Noue à Homécourt (commune d'Homécourt)



La mine du fond de la Noue.

Résumé

Les paysages de la vallée de l'Orne, en Lorraine, ont été bouleversés à la fin du XIXe siècle par l'arrivée de la sidérurgie lourde. Les villages-rues typiques de la région se métamorphosent rapidement en villes-usines, les cités ouvrières se massent autour d'usines nourricières. Des années 1970 aux années 1990, le déclin de la sidérurgie bouleverse une dernière fois le paysage et le fonctionnement de ces villes. Les villes se vident, les usines sont détruites ou déconstruites, remplacées par les béances paysagères que sont les friches immenses. Celles-ci seront parfois reconverties plus tard, modifiant encore le paysage.

À travers le paysage et sa qualité de palimpseste, l'espace nous raconte l'Histoire récente de la vallée de l'Orne, en particulier à Jœuf et Homécourt. L'Histoire, elle, nous donne les clefs pour raconter les différentes phases paysagères qui ont touché la vallée de l'Orne.

Mots clés : Géographie, Histoire, géohistoire, paysage, territoire, palimpseste, patrimoine, industrie, sidérurgie, vallée, Orne, reconversion, retournement fonctionnel, ville-usine, Lorraine, Homécourt, Jœuf, côtes de Moselle, paternalisme, meix, village-rue, ouvrier, cité ouvrière.

Abstract

The landscapes of the valley of the Orne in Lorraine (France) have been transformed during the late 19th century by the emergence of heavy steel industry. The street villages, which used to be traditional in this area, quickly turned into mill towns : working-class neighbourhoods gathered all around the paternalistic factories. Between 1970 and 1990, the landscapes and functioning of these cities are once again transformed by steel industry decline. Then, the inhabitants emptied out of the cities, the factories were destroyed or deconstructed and replaced by landscape gaps (industrial wastelands). These industrial wastelands would be converted later, changing local landscapes again.

Through the landscape and its quality of palimpsest, the space taught us the recent History of this valley (especially of the cities of Jœuf and Homécourt). Furthermore, the History helped us to relate the different landscape phases which characterised the valley of the Orne.

Keywords : Geography, History, geohistory, landscape, territory, palimpsest, heritage, industry, steel industry, valley, Orne, conversion, functional reversal, mill town, Lorraine, Homécourt, Jœuf, côtes de Moselle, paternalism, meix, street village, labourer, working-class neighbourhood.